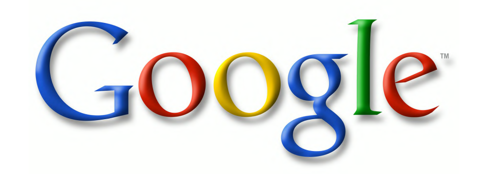
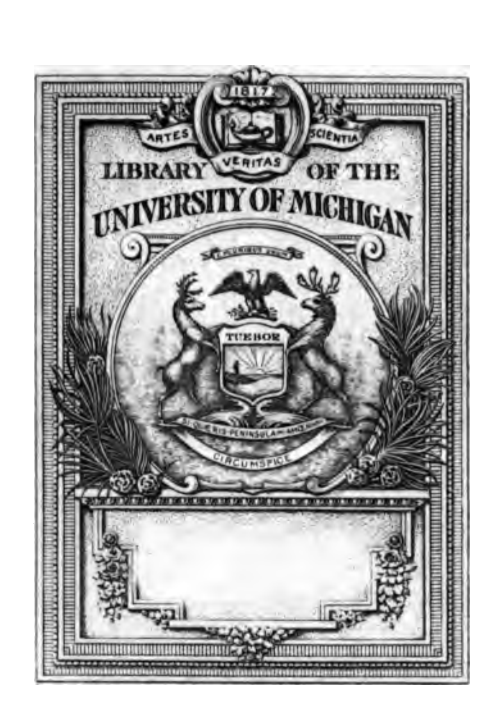







1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

OEUVRES

DE

D'ARNAUD, François Thomas Marie de Baculard

CONTENANT

LE S. DE CREQUI, LE P. DE BRETAGNE.

TOME SEPTIÈME.

AVEC FIGURES.

A PARIS,

Chez LAPORTE, Libraire, rue Christine.

M. DCC. CXV.

LE

SIRE DE CRÉQUI.



Le Sire de Créqui.



LE SIRE DE CRÉQUI.

IL eſt de ces fortes ſecouſſes qu'un ſiècle reçoit, & qu'il communique à celui qui le remplace : les croiſades ſont aſſurément une des plus

Les croiſades, &c. Elles ont trouvé des panégyriſtes ardents, & des cenſeurs auſſi emportés. Il eſt dans la nature des entrepriſes qui ſortent du cercle des opérations ordinaires que la ſomme des abus équivale preſque toujours à celle



Le Sire de Créqui.



LE SIRE DE CRÉQUI.

IL eſt de ces fortes ſecouſſes qu'un ſiècle reçoit, & qu'il communique à celui qui le remplace : les croiſades ſont aſſurément une des plus

Les croiſades, &c. Elles ont trouvé des panégyriſtes ardents, & des cenſeurs auſſi emportés. Il eſt dans la nature des entrepriſes qui ſortent du cercle des opérations ordinaires que la ſomme des abus équivale preſque toujours à celle

grandes révolutions de l'esprit humain; nulle classe de citoyens ne fut éxempte de cette espèce d'é-

---

des avantages; on ne sçauroit nier que cette espèce de convulsion dont les trois quarts de l'Europe furent agités, n'ait produit une foule d'inconvénients; mais à prendre la balance d'une main sage, les biens résultés de ces guerres de religion n'auront pas moins de poids que les maux qu'on peut leur reprocher; les croisades ont changé les ressorts de notre législation, fait une monarchie assise sur des fondements inébranlables, d'une vaste république livrée incessamment aux orages du gouvernement féodal, rendu, en un mot, le peuple libre, & jouissant du fruit de ses travaux; elles ont resserré dans de justes bornes l'indépendance effrénée d'un amas de tyrans subalternes, qui traitoient les hommes comme des bêtes de somme, & les faisoient servir d'instruments à leurs barbaries extravagantes. Qu'on jette les yeux sur les descendants de Hugues-Capet jusqu'à S. Louis, & l'on verra la France, ainsi que nous avons vû la Pologne, la proie de furieux, auxquels la foiblesse des Carlovingiens avoit fourni des armes, & des victimes pour les égorger. Quand nous ne serions redevables aux croisades que de cet amour de l'honneur, une des émanations de la chevalerie, & qui forme la base du caractère national, nous devrions être plus circonspects dans nos déclamations critiques; nous tâcherions surtout de nous transporter dans un siècle où la métaphysique n'avoit pas tué les images, & où l'on se contentoit de sentir fortement. Ce n'est point le *raisonner* qui

pidémie ; l'enthousiasme avoit gagné, comme un feu dévorant, les trois quarts de l'Europe chrétienne, & l'incendie n'étoit pas facile à éteindre : tout sembloit concourir à lui procurer de nouveaux aliments ; une dévotion fervente, mêlée à un excès de courage aveugle, qui alloit jusqu'au fanatisme, le besoin de promener des desirs vagues & inquiets, maladie attachée à notre nature, & sur tout à la nature française, l'espérance de saisir le bonheur fugitif, autre mal qui afflige l'humanité, la curiosité irritée par le spectacle de climats différents des nôtres,

---

produit les héros ; on ne cessera de le rédire : étendons le nombre des signes, au lieu de chercher à le diminuer. Quel ressort plus puissant sur un être quelconque, que l'ardeur de venger sa religion !Que les princes chrétiens eussent banni l'intérêt personnel, & se fussent remplis de ce grand objet : ils seroient encore les maîtres de tous ces pays abandonnés à des Scythes farouches ; l'empire Grec subsisteroit dans tout son éclat ; Mahomet n'eût pas détruit le siège de la littérature ; on parleroit encore la plus belle langue qui soit au monde, & les croisades seroient regardées aujourd'hui comme l'entreprise à la fois la plus sage & la plus brillante. C'est ainsi que l'événement donne le change aux idées ! on veut absolument juger des causes par les effets. Seroit-on fondé à décrier une source, parce que du poison auroit infecté le ruisseau qui en découleroit ?

un air de merveilleux répandu sur l'entreprise, l'image enfin la plus imposante, qui représentoit la délivrance du tombeau du suprême Auteur de notre religion, ces objets réunis avoient dû nécessairement produire dans les esprits & dans les cœurs une fermentation que ne pouvoient calmer le tems ni la malheureuse expérience. Il n'est donc pas étonnant que cette flamme nourrie sous la cendre, se réveillât avec plus de vigueur, & qu'elle allumât un nouveau desir de reporter nos drapeaux dans la Palestine.

Louis VII, surnommé le *Jeune*, avoit à satisfaire à la fois & ses remords, & cette sorte de passion

---

Du tombeau, &c. Le Tasse, en homme de génie, a rendu cette image sublime en un seul vers.

» Che 'l gran sepolcro liberò di Cristo.

Et ses remords. Nous avons des historiens qui ont passé légèrement sur cette horrible action, le fruit d'un emportement aveugle de Louis VII; plus de treize cent personnes furent consumées par les flammes dans l'église principale de Vitry; & des écrivains qui se piquent d'avoir des lumières, ont été étonnés que ce monarque éprouvât des remords aussi violents: il ne pouvoit se soumettre à une réparation assez éclatante; son desir extrême d'expier son crime, car c'en est un des plus atroces, prouve qu'il est des rois meilleurs que les courtisans & les beaux-esprits.

chevaleresque qu'on peut appeller la passion de son siècle, & que notre noblesse partageoit vivement avec son maître. Les envoyés d'Antioche & de Jérusalem étoient venus exciter par des peintures touchantes cette espèce de transport unanime qui ne demandoit que l'occasion d'éclater. La seconde prise d'Edesse, rentrée sous le pouvoir de Noradin, remplissoit d'une juste consternation les Chrétiens d'Orient ; ils imploroient de prompts secours ; tous les fruits des premières guerres dans la Palestine, alloient être perdus sans ressource : Louis, en qualité de roi de France, & d'après son cœur généreux, brûloit d'embrasser la cause de ces infortunés : il crut cependant que la dignité du souverain devoit commander à la fougue du héros ; & qu'avant d'écouter une valeur impatiente de se signaler, il falloit rechercher des lumières & des conseils : il sçut donc cacher ce qui se passoit dans son ame, & convoqua pour les fêtes de Noël de l'année 1144, une nombreuse assemblée des principaux de son royaume.

La nouvelle en fut bientôt répandue ; il n'y eût point de chevalier banneret qui ne fût jaloux d'assister à cette brillante convocation. Raoul sire de Créqui étoit l'un des plus distingués après les grands vas-

ſaux ; il avoit paſſé ſes premières années à la cour ; élevé, en quelque ſorte, avec Louis qui l'honoroit de ſon amitié ; depuis quelque tems, il vivoit dans ſes terres, ſituées vers le Boulonnois, aux confins de la Flandres ; ce jeune ſeigneur venoit d'épouſer une riche héritière de Bretagne, & de la plus haute nobleſſe ; ces avantages étoient encore inférieurs aux autres bienfaits dont la nature avoit comblé Adèle : ſa ſenſibilité égaloit ſes charmes ; elle aimoit ſon mari autant qu'elle en étoit aimée, & ces deux époux ſe promettoient d'être toujours amants.

Le père de Raoul, Gérard, terminoit une des carrières les plus glorieuſes ; *frère d'armes* du célèbre Godefroi, il s'étoit ſignalé, à la première croiſade, par des exploits dont l'Aſie s'entretenoit encore. Ce digne vieillard ne pardonnoit point au tems d'étendre des rides ſur ſon front, quand il ſentoit ſon cœur plus enflammé que jamais pour ſon roi, ſa patrie & ſon Dieu. Pluſieurs enfants aſſuroient l'honneur de ſa maiſon : mais Raoul étoit l'objet de ſes préférences : il le regardoit comme un autre lui-même ; il revivoit dans ce fils chéri, & s'applaudiſſoit des liens qui uniſſoient un couple auſſi heureux qu'aimable.

Gérard va trouver Raoul : — J'apprends que le roi appelle auprès de lui sa nobleſſe ; ſans doute que quelque expédition éclatante & digne de la valeur françaiſe ſe prépare. Raoul, le fils de Créqui ſeroit il des derniers à ſe trouver à cette aſſemblée auguſte ? aurois-tu oublié les bontés du monarque ? je t'approuve d'aimer ta femme ; elle mérite ta tendreſſe : mais il faut ſavoir quitter l'amour, quand le devoir commande.

Le ſire de Créqui n'eut pas beſoin que ſon père eût avec lui une ſeconde converſation ; il adoroit Adèle : mais ſon honneur ne lui étoit pas moins cher que ſon épouſe ; jamais gentilhomme n'avoit réuni avec plus d'éclat toutes les qualités qui formoient le caractère du chevalier Français : il ſe ſépare donc de ſa femme, en l'aſſurant qu'il revoleroit promptement dans ſes bras, & ſe hâte avec ſes écuyers de prendre le chemin de Bourges, lieu fixé pour la convocation.

Louis fait un accueil diſtingué au ſire de Créqui. Chevalier, lui dit le monarque, vous venez à propos : j'ai beſoin que de braves gens ſe raſſemblent ſous mes étendards, & je vous regarde comme un des plus zélés vengeurs de la bonne cauſe. Sire,

reprend Raoul, mon épée est comme mon cœur; dévouée au meilleur des maîtres, & au plus grand des rois; j'attends vos ordres; & je puis promettre de les remplir avec toute l'ardeur que vous êtes capable d'inspirer.

Le monarque enfin laisse échapper son secret: il déclare qu'il avoit dessein de passer en Orient, & de délivrer les Chrétiens de l'oppression totale qui les menaçoit; Godefroi, évêque de Langres, appuya la déclaration du souverain du discours le plus pathétique; il offrit un tableau si vif de la situation présente des Fidèles dans la Terre-Sainte, qu'il fit couler des larmes: mais l'effet prodigieux de cette délibération étoit réservé à une autre assemblée qui se tint aux fêtes de Pâques de l'année 1145, & qui s'appella *Parlement*: c'est pour la première fois, observe Vély, que ce nom se trouve dans notre histoire; toute la France y accourut; la foule fut si abondante, qu'aucun endroit fermé ne put contenir tant de monde; on éleva une espèce de tribune en pleine

---

Et au plus grand des rois, &c. Louis VII avoit un excellent cœur & une bravoure admirable; il donna des preuves éclatantes de l'une & l'autre qualité, dans son repentir pro-

campagne ; S. Bernard y étoit placé à côté du roi. Son éloquence acheva ce qu'avoit commencé l'évêque de Langres : il sembla qu'il se fût rendu maître de tous les cœurs ; on entend un cri général : *Diex volt*, *Diex volt*, « Dieu le veut, Dieu le veut ! la croix, la croix ! » Louis se lève & se précipite aux pieds de Bernard, en demandant hautement la croix ; il se l'attache lui-même à l'épaule droite ; Créqui est le premier à suivre l'exemple du roi, & s'écrie avec transport : ou vaincre ou mourir. L'enthousiasme se répand avec rapidité, tel qu'un embrasement qui dévoreroit une vaste forêt. La reine, Robert, comte de Dreux, frère du roi, les comtes de Flandres, de Nevers, de Tonnerre, de Soissons, de Ponthieu, de Blois, Enguerrand de Couci, Hugues de Lusignan, le sire de Conflans, toute l'assemblée, même les prélats, sont animés d'un semblable esprit. S. Bernard, après

fond qui suivit le sac de Vitry, & dans cette intrépidité surnaturelle qu'il fit éclater à la bataille perdue contre les Sarrasins. On lui a reproché son divorce avec Eléonore de Guyenne ; sans contredit, le monarque commit une faute énorme de politique : mais l'homme sensible satisfit à son honneur outragé. Que manqua-t-il à Louis pour mériter une place parmi nos plus grands rois ? un autre siècle.

avoir jetté un nombre de croix du haut de la tribune, est obligé d'en former de ses habits qu'il met en morceaux ; il lut à haute voix la lettre du pape Eugène III ; la seconde croisade fut enfin arrêtée, & au bout de l'année, le roi devoit se mettre en marche à la tête d'une armée de plus de deux cent mille hommes. Le rendez vous étoit fixé à Metz.

Adèle fut peut être une des premières à être informée du résultat de cette convocation. Le vieux Gérard l'apprit par la profonde douleur où il trouva plongée sa belle-fille. A peine l'a-t-elle apperçu : — Ah ! mon père, il faut donc que je renonce à la vie ! je n'ai plus d'époux ! hélas ! les fleurs de l'hymenée sont encore sur mon front, & je le perds, je perds Raoul ! — Ma fille, expliquez-vous ... mon fils... — Seigneur, vous ignoreriez la cause de ma mort ? Louis prend les armes ... une seconde croisade... — Une seconde croisade !.. ô mon Dieu ! mon roi va embrasser ta défense !.. & voilà, Adèle, le sujet de ton chagrin ? Depuis quand la fille, la femme d'un chevalier n'a-t-elle pas de généreux sentiments ? Quoi ! c'est Adèle qui s'afflige, quand mon fils vole à la gloire, qu'il suit les traces de son maître, qu'il venge sa patrie & son Dieu ! c'est Adèle qui pleure, quand Raoul

va tremper ses mains dans le sang infidèle !.. Où est-il ce cher fils, que je le presse contre mon cœur ? qu'il est heureux ! il va donc voir les rives du Jourdain ! O ciel ! devois-tu permettre qu'une obscure vieillesse enchaînât ici le compagnon de Godefroi ? Ah ! rends-moi, rends-moi ce bras qui a fait mordre la poussière à tant d'ennemis de notre sainte religion. Adèle, cache-moi ces larmes honteuses ; si des pleurs t'échappent, que ce soit des pleurs de joie ! mon Dieu ! nous purgerions la terre de cette race réprouvée ! Edesse rentreroit sous le pouvoir des Chrétiens ! Seigneur, s'il ne falloit que la vie de mon fils pour assurer la dé-

---

De cette race réprouvée, &c. Qu'on songe que c'est un croisé, un vieillard pénétré de sa religion qui parle, & non un *raisonneur* du dix-huitiéme siécle. Pourquoi Lusignan est-il un des plus beaux rôles du théâtre ? parce qu'il est dans la vérité, & que le personnage effectif ne se fût point exprimé autrement. Homère, & bien inférieur à Homère en cette partie, Virgile nous ont laissé des exemples immortels de cette vérité de nature sans laquelle un caractère ne sçauroit intéresser. Aujourd'hui ce ne sont plus les acteurs d'un drame que nous entendons : c'est l'auteur qui l'a composé. Aussi la plupart de nos pièces sont-elles insupportables ; c'est un mensonge continuel contre le sentiment, & toute production où l'art ne cache point l'esprit, ne tarde pas à ennuyer, & peut être décidée sans appel un mauvais ouvrage.

livrance des ſaints lieux, qu'il me ſoit enlevé ! qu'il me ſoit enlevé ! & que la vérité triomphe ! — Ce vœu, mon père, peut-il ſortir de votre bouche ! qui ! mon mari périr ! — Eh ! n'es-tu pas chrétienne, avant que d'être épouſe ? crois-tu que Raoul me ſoit moins cher qu'à toi ? mais la gloire, mais l'honneur, mais la cauſe même de Dieu, quels objets pour un Français, pour un guerrier, qui eſt mon fils, l'eſpoir, l'honneur de mes cheveux blancs ! Adèle, encore un coup, ne me montre pas cette douleur ... qui m'indigne ; jette les yeux ſur la France : la dernière des femmes, n'en doute point, arme ſans héſiter ſon mari pour une ſi noble entrepriſe ; c'eſt ici qu'il faut étouffer l'amour, la nature, & qu'on ne doit reſſentir d'autre paſſion qu'une ferveur ... l'ame d'un vrai chevalier. Il apperçoit Raoul qui accouroit vers lui, & vers ſon épouſe ; les forces du vieillard ſe raniment ; il précipite ſes pas, & en prodiguant des baiſers & des larmes à la croix qui étoit ſur l'épaule de ſon fils : — Je te revois donc, mon cher fils, décoré de la marque la plus brillante dont puiſſe s'honorer un Créqui ! laiſſe mes pleurs ; les reſtes de mon ame s'attacher ſur cette divine croix, empreinte reſpectable & ſi chère à mon ſouvenir !... Raoul ! je l'ai portée comme toi !

Cependant Adèle, à l'aſpect de ce ſigne des croiſés, étoit tombée évanouie entre les bras de ſes femmes ; ſon mari étoit auprès d'elle ; il la rappelloit au jour ; elle reprend l'uſage des ſens, & pouſſant un cri d'effroi : — Raoul, qu'ai-je vû ? cette croix m'apprend tout ce que j'ai à redouter : — Tu m'aimes, Adèle, & ma gloire ne te touche pas ! — Tu me parles de gloire : ah ! Raoul, Raoul, je ne ſens que mon amour, les peines, les peines ſi déchirantes attachées à l'abſence, les allarmes continuelles qui bouleverſeront mon ame ! Connais-tu tous nos malheurs ? ſçais-tu que je porte dans mon ſein un fruit précieux de cette tendreſſe qui m'unira toujours à toi ? & c'eſt dans cette ſituation que tu m'abandonnes ! Raoul ! cruel & cher époux ! ah ! tu n'aimes pas comme Adèle ! les premiers regards de ton enfant ne s'ouvriront donc point ſur ſon père ! il ne lui tendra point ſes bras careſſants ! peut-être ... ô quelle horrible image ! il ne te verra jamais ! ſa mère ne te ſurvivra pas ! il reſtera orphelin !.. — Adèle, c'eſt pour Dieu que nous allons combattre : nous obtiendrons la victoire ; tu me reverras couvert des plus beaux lauriers ; quel plaiſir je gouterai à les dépoſer à tes genoux ! j'en ſerai plus digne de ta tendreſſe, plus cher à cet enfant

auquel j'offrirai des exemples glorieux à ſuivre ; oſerc 's-tu m'aimer, ſi je démentois l'éclat attaché à mon nom ? n'es-tu pas la femme d'un chevalier ? Adèle, cache cette triſteſſe qui me déſeſpère, ſans pouvoir l'emporter ſur le devoir ; crois-moi, le guerrier ajoute aux charmes de l'amant ; tu ſeras la première à m'applaudir de ma fermeté ; que ſurtout mon père ne voye point ta douleur ; ce ſpectacle l'irriteroit contre un amour ... qui me ſuivra au-delà des mers. Raſſure-toi : je ſçaurai ſatisfaire à la fois le chevalier, le chrétien & l'époux.

Gérard ne ceſſoit d'entretenir ſon fils des belles actions qui ſervoient d'époque à l'ancienne croiſade : — Raoul, tu trouveras dans ces lieux le théâtre des merveilles de notre religion, les veſtiges du plus grand des hommes : Godefroi de Bouillon fut mon maître & mon modèle ; Jéruſalem, ſans doute, eſt pleine encore de ſa mémoire. Ne manque pas de viſiter le ſaint tombeau & de l'arroſer de tes larmes. Ce fut moi qui le premier mis l'épée à la main, & me jettai dans les bataillons ennemis à cette fameuſe bataille remportée ſur le ſoudan d'Egypte ; ton père ſauva la vie au vaillant Tancrède ; cette célèbre journée aſſura les conquêtes de nos Chrétiens ;

Chrétiens ; je me la rappelle, commme ſi tant d'années ne s'étoient point écoulées, & qu'hier nous euſſions triomphé ; je ſuis de l'œil nos braves chevaliers qui ſe diſputent de valeur & de zèle ; j'entends les cris des vainqueurs, ceux de ces indignes Sarraſins expirants ſous nos coups ! ô mon Dieu, que ne terminiez-vous ma vie dans ces plaines !.. tu y verras nos trophées, mon fils ! quel honneur t'attend ! heureuſe jeuneſſe ! heureuſe jeuneſſe ! & je ne puis voler ſur tes pas ! ſi l'age du-moins me permettoit de m'y traîner, qu'avant de deſcendre au tombeau, j'euſſe encore la ſatisfaction de rougir mes mains de ce ſang proſcrit ! Louis va porter l'épouvante aux deux mers ; il nous vengera de la perfidie de ces déteſtables Grecs, eux qui auroient dû nous ſervir, & qui

---

J'euſſe encore la ſatisfaction, &c. Qu'on ſonge que ce n'eſt pas moi qui deſire d'immoler les Sarraſins, dont le nom étoit en ces tems, confondu avec celui des Turcs : c'eſt Gérard de Créqui, un vieux chevalier Français du douzième ſiécle.

De la perfidie de ces déteſtables Grecs. Entendons à ce ſujet les hiſtoriens ſi peu philoſophes, ſi livrés aux préjugés aveugles, à la mauvaiſe foi, au menſonge groſſier, à la partialité indigne de tout écrivain : les uns rejettent entierement le blâme ſur les princes d'Occident, qu'ils nous repréſentent comme une

forgent les chaînes flétrissantes, dont tôt ou tard ils seront écrasés.

Cependant le roi, selon la coutume de ses prédécesseurs, après plusieurs actes de piété, étoit allé prendre l'oriflamme à saint Denys; il reçut ensuite la bénédiction du pape, ainsi que le manteau & le bourdon de pélerin, & partit pour Metz, où vinrent le joindre ses deux oncles maternels, le comte de Morienne & le marquis de Montferrat, avec d'excellentes troupes d'Italie.

Le moment étoit arrivé: Raoul de Créqui devoit sans nul délai se rendre auprès du souverain; deux de ses frères, & vingt-sept écuyers s'étoient

---

horde de brigands affamés de pillage, & voulant déchirer entre eux l'héritage des successeurs de Constantin; les autres nous peignent ces mêmes Grecs sous les traits de scélérats voués à la trahison, à l'empoisonnement, &c. La vérité est que nos croisés ne connurent point l'art si nécessaire de ménager leurs alliés, qu'ils s'abandonnèrent à une infinité d'imprudences, la suite du peu de raisonnement & de la cupidité brutale qui emporte les âmes peu éclairées. La vérité est encore que Manuel, empereur d'Orient, réunissoit à quelques bonnes qualités, cette fourberie si basse, que ses sujets appelloient politique, & personne assurément ne niera que ce malheureux peuple aît été le premier auteur de sa destruction.

rangés sous sa bannière ; l'instant du départ est fixé. Raoul vouloit épargner à sa femme de trop cruels adieux. Succombant sous la fatigue de plusieurs nuits qu'elle avoit passées dans les larmes, vaincue par le sommeil, elle goûtoit un repos agité. Raoul la contemploit, en formant des regrets que lui arrachoit son horrible situation. Il étoit revenu plusieurs fois vers elle, & chaque fois il lui avoit donné de légers baisers mouillés de pleurs : — Chère Adèle ! épouse adorée ! la gloire & la religion s'offenseroient-elles de ces larmes ? je te quitte ! je quitte l'innocente créature qui nous doit la vie, & qui bientôt verra le jour ... peut-être ... est-ce à un chevalier de concevoir de fâcheux pressentiments ?.. je suis assuré de ne point démentir l'éclat de ma race, ma valeur... Attendons tout du ciel : c'est en lui seul que je mets ma confiance, & après Dieu, c'est de mon épée que j'espère un retour aussi noble qu'heureux.

Le jeune chevalier avoit pourtant de la peine à se séparer ainsi d'Adèle qui auroit une espèce de trahison à lui reprocher.

Gérard, sous le harnois du vieux soldat, ne portoit pas un cœur aussi insensible qu'il eût voulu le faire accroire, & se le persuader à lui-même. Il avoit

couru embrasser les pieds d'un crucifix, & en pleurant avec effusion : — On ne me voit pas, on ne me voit pas ! C'est ici, ô mon Dieu, c'est devant toi que je puis déployer toute la tendresse d'une ame paternelle ; ne me le pardonnerois-tu point ? n'est-ce pas toi, Seigneur, qui as fait les pères, qui nous as donné un cœur ?.. oh ! le mien ... le mien est déchiré... Seroit-ce pour la dernière fois que ce cher fils ... conserve-le moi, suprême Providence, si l'intérêt de ton saint nom peut se concilier avec mon amour... Que diroient nos chevaliers, s'ils surprenoient ces secrettes allarmes, que je m'efforce envain de combattre ? Mais, Seigneur, te faut il une victime ? frappe, ô mon Dieu, frappe, que ma mort seulement précède la sienne ! Ce n'est pas toi qu'il faut tromper ; je t'ouvre ici mon ame... Je suis le père ... le plus tendre & le plus malheureux ! allons ... rassurons-nous ... cachons sur-tout ma faiblesse aux regards de Raoul... Tout digne chevalier ne doit connaître nulle crainte, dès qu'il s'agit de défendre ta cause... Affermis mon courage ébranlé, dompte la nature, & qu'il n'y ait que le chrétien zélé qui éclate.

Le vieux banneret apperçoit son fils qu'entraî-

noient ſes écuyers. Gérard ſe relève, & s'efforce d'aller à lui : — Viens, Raoul, viens mon fils, recevoir mon embraſſement... Puiſſe ton père te revoir encore ! je touche aux portes du tombeau : mais j'y deſcendrai ſatisfait, ſi j'apprends que tu as marché ſur les pas de tes ancêtres. (Le jeune chevalier preſſoit le ſein paternel, & laiſſoit tomber quelques larmes.) Tu pleures, mon fils ! des regrets échappent à Créqui ! —Ah ! mon père ; je pars ! je vous laiſſe ... je vous laiſſe appéſanti ſous le fardeau des années i Adèle ... hélas ! elle ignore notre ſéparation : je l'ai abandonnée aux erreurs d'un ſommeil, qui peut-être ne lui préſente que des images flatteuſes... Elle va ſe réveiller... Mon père, dites-lui que j'ai voulu ménager l'excès de ſa ſenſibilité. Raoul revenant pluſieurs fois, répétoit : dites-lui bien qu'elle m'eſt plus chère que jamais ; prodiguez-lui tous les ſoins ; qu'elle vous tienne lieu de ce fils ... qui ne peut ſe détacher de vos bras ; mon enfant... A ce mot, Raoul perd la parole. Je crois que nous nous attendriſſons, replique Gérard, quand ce ſeroit à un jeune-homme à m'offrir l'exemple de la fermeté !.. ſerions-nous des femmes ?.. allons, mon ami, ſéparons-nous, & n'enviſageons l'un & l'autre, toi, que la carrière

brillante qui s'ouvre à ta noble audace, & moi, que mon tombeau, couvert des rayons de ta gloire; va, va, que je sois informé de tes succès, & je me résigne sans murmurer à l'Arbitre des destinées.

Ils sont interrompus par un spectacle, qui, comme un coup de foudre, vient les frapper également tous deux. Adèle, retirée du sommeil, sans doute par les allarmes continuelles qui la suivoient jusques dans le repos, surprise de n'avoir point trouvé Raoul à ses côtés, s'étoit levée précipitamment; l'appareil d'un départ prochain étoit le premier objet qui avoit fixé ses regards; aussitôt, dans ce desordre d'habillements, qui prête de nouveaux charmes à la beauté, les cheveux épars, ses yeux baignés de larmes, son sein à moitié découvert & tout palpitant, elle étoit accourue; la douleur, l'amour l'avoient emportée; elle vole, & vient tomber dans les bras de Raoul: — Tu me quittois, cruel!.. je reposois dans ton sein, & tu me trahissois! ce casque ... cet écu, ces armes, ah! Raoul, tout me dit que c'est pour la dernière fois que tu verras mes pleurs! & à l'instant ses plaintes expirent dans un torrent de larmes. — Adèle ... Adèle, est-ce à vous a m'accuser ?.. voilà les coups dont je voulois sauver

ma ſenſibiliré ! mon père ... adorable épouſe ... euviſagez donc mon devoir... Non, je ne ceſſerai point de t'aimer; ton image n'eſt-elle pas au fond de mon cœur ? mon ame n'eſt-elle pas la tienne ? ah ! modère ces ſanglots ... qui me perçent de mille traits aſſaſſins... Pourquoi t'ai-je revûe ?

Gérard prend ſon fils dans ſes bras : — Raoul ... point de faibleſſe. Le clairon retentit ; arrache-toi des bras de ta femme, de ceux de ton père. — Je vous obéis, mon père, je vous obéis, mais me refuſeriez-vous votre bénédiction ? & il tombe aux genoux paternels. — Ma bénédiction, mon cher Raoul ! que ne puis-je te donner ma vie, & aſſurer ta gloire !

Le vieillard preſſoit contre ſon ſein ſon fils proſterné à ſes pieds ; il hauſſe enſuite ſes deux mains vers le ciel, & les inclinant, quelques moments après, ſur

---

Votre bénédiction, &c. Ce ſont là de ces traits précieux de l'ancien tems qu'on ne ſçauroit trop conſerver ; qu'ils nous peignent bien la noble ſimplicité des mœurs, cette virginité de nature, ſi l'on peut le dire, qu'on ne trouve guères qu'aux beaux jours du premier âge, tableaux charmants dont la bible & Homère peuvent ſeuls nous donner quelque idée. Les parents en Allemagne & en Angleterre béniſſent encore leurs enfants, &c.

la tête du jeune banneret, prononce d'une voix touchante cette prière : » *Beau ſire Dieu ! je lève mon*
» *ame & mon cœur envers toi ! prens pitié de mes triſ-*
» *tes ſollicitudes ; Seigneur omnipotent, c'eſt à toi de*
» *bénir mon chier fils ; amene-le à bien en cette en-*
» *trepriſe tienne, & qu'il retourne ſous ta ſainte pro-*
» *tection en ſa terre natale !* «

Raoul embraſſoit ſon père ; il leur échappoit à l'un & à l'autre des larmes qu'ils s'efforçoient mutuellement de ſe cacher. Non, s'écrie Adèle, comme ſortant d'un accablement profond, nous ne nous ſéparerons point ; je te ſuis, Raoul ; je vais partager tes ſuccès, tes dangers ; je volerai ſur tes traces au milieu des combats ; je recevrai les coups qui te menaceront ; je mourrai à tes côtés. Toujours des obſtacles, interrompt le vieillard, animé d'un noble emportement ! ſi votre époux vous étoit cher... mais, vous ne l'aimez pas ! vous parlez de l'accompagner ! oubliez-vous votre ſituation ? ſongez-vous que vous êtes prête à donner la vie à une créature qui aura beſoin de toute la ſenſibilité & de tous les ſoins de l'amour maternel ? Adèle ... es-tu ma fille ? — Eh ! oui, Seigneur, je la ſuis !.. en douteriez-vous, puiſque j'ai aſſez d'empire ſur moi-même ... pour ne pas

expirer de douleur à vos yeux ? Oui, je suis l'épouse de Raoul ; assurément le bien de l'état, la gloire de mon mari, ma religion me sont chers : mais, mon cœur ... mon cœur ... il se soulèvera toujours contre moi. — Voyez un héros. — Je ne vois que mon époux, & il me quitte ! ma paupière appésantie sous les larmes, s'ouvrira demain pour le chercher inutilement... (Adèle changeant de ton, & s'armant d'une fermeté soudaine.) Eh bien, Raoul, je cède à ce Dieu qui commande ; entre dans la carrière qui t'est ouverte ; parcours-la toute entière ; va combattre pour la patrie, pour le ciel, pour ce ciel qui verra mes jours se consumer dans la douleur ... promets-moi seulement, cher époux, de hâter ton retour, quand tu auras satisfait à ton devoir. Voici un faible témoignage de ma tendresse : que j'attache à ton bras ce brasselet tissu de mes cheveux ; tu le vois : il est arrosé de mes larmes ... il te rappellera ton Adèle... — Ah ! femme adorable ! crois-tu que tu puisses sortir un instant, un seul instant de mon cœur ? je voudrois que quelque talisman, sensible à mes desirs, te fît partager les bai-

---

Quelque talisman, &c. Est-il nécessaire de dire que ces siècles étoient ceux de l'ignorante superstition, qu'on croyoit aveu-

ſers que je prodiguerai à ce don de l'ardeur la plus tendre, la plus vive... Adèle, il n'en eſt point comme la nôtre ! va, tous les tréſors de l'Aſie, où je cours, ne vaudront point ce préſent ; je le conſerverai aux périls de mes jours ; toi, ma ſuprême maitreſſe, ame de ma vie, reçois à ton tour cet anneau où nos deux noms ſont entrelacés ; qu'il ne s'échappe jamais de ton doigt ! portes-y ſans ceſſe tes regards ; dis ſans ceſſe : nos deux cœurs ſont également liés par des nœuds que la mort même ne ſçauroit rompre.

Gérard revient auprès de ſon fils : — Mon ami, nous allons donc montrer des ames vulgaires ! on t'attend ; encore une fois, la trompette t'appelle ; c'eſt moi qui t'enlève à ton épouſe ; & le vieux chevalier ranimant auſſitôt ſa vigueur, prend Raoul par la main, & le conduit lui-même vers ſon cheval. Adèle ne peut s'exprimer ; elle ſe relève, elle retombe, elle s'écrie, les ſanglots la ſuffoquent ; elle n'a que la force de tendre les bras vers ſon mari, qui, en détournant

---

glément à toutes les ſottiſes de l'aſtrologie judiciaire, & qu'on avoit emprunté des Arabes la manie de compoſer des taliſmans, & de leur attribuer toutes les qualités merveilleuſes qu'une imagination dereglée ſuppoſoit ?

continuellement la tête pour la regarder, étoit cependant monté sur son *palefroi ;* un de ses écuyers a déployé devant lui sa bannière où étoit empreinte une croix ; ses deux frères l'accompagnent, après avoir ainsi que Raoul, reçu la bénédiction de Gérard. Le jeune-homme prononce encore ces mots en s'éloignant du château : adieu, mon père, songez que je vous laisse mon Adèle, tout ce que j'ai de plus cher.

Louis passoit le Rhin à Worms, & prenoit le chemin de l'Autriche ; ce fut vers la Hongrie que Raoul & sa troupe atteignirent le monarque. Le sire de Créqui attachoit tous les yeux ; il étoit à la fleur de l'age, & possédoit ces grâces séduisantes qui font naître une heureuse prévention. Le roi l'embrassa en présence de sa cour, le ceignit de sa propre épée, & eut avec lui plusieurs entretiens ; le comte de Dreux, frère du roi, & le sire de Conflans, chevalier connu par mille belles actions, devinrent les amis intimes du jeune banneret.

On étoit entré sur les terres de l'empereur Grec, & déja la perfidie, qu'on a tant reprochée à sa nation, s'étoit manifestée. Le roi ne s'avançoit qu'au milieu des obstacles vers la capitale de l'Orient ; il arriva enfin à Constantinople au commencement d'oc-

tobre 1147. Louis ignoroit encore la malheureuse destinée de Conrad. Manuel, revêtu de ses habits impériaux, à la tête de ses courtisans, du patriarche, du clergé & de tous les ordres de la ville, sortit au-devant du monarque, & alla le recevoir à la porte du grand palais. Le roi présenta le sire de Créqui à l'empereur : mais les caresses de Manuel n'éblouirent point Raoul ; il pénétra dans cette ame déjà aguerrie à une profonde dissimulation : il saisit sous les témoignages affectés d'une réception flatteuse, le tissu d'artifices qui se développa dans la suite ; il fut même de l'avis de l'évêque de Langres qui vouloit que nos armes s'essayassent sur les Grecs, avant que de frapper les Infidèles. Ce caractère tout à la fois de franchise & d'imprudence, qui nous est propre, ne permit pas qu'on se rendît à ces raisons politiques ; au

---

De Conrad. Ce malheureux prince fut la victime de sa bonne foi & de son inexpérience ; il donna tête baissée dans tous les pièges que lui tendirent les Grecs, & courut avec la plus belle armée qu'on eut encore mise sur pied, s'engloutir & se perdre dans les rochers de l'Asie-mineure ; il eut toutes les peines du monde à se sauver, suivi de quelques fuyards, & finit par jouer le rôle misérable de pelerin, n'ayant pu remplir le personnage de capitaine & d'empereur.

premier coup d'œil elles pouvoient paraître blesser la justice, & l'on reconnut trop tard qu'elles n'étoient dictées que par une saine connaissance des hommes & de leur méchanceté.

Enfin, après avoir éprouvé un nombre de difficultés qui rebutoient la vivacité Française, Louis résolut de gagner la route de Nicée. Ce fut sur ces entrefaites qu'il apprit de la bouche de Frédéric le désastre qu'avoit essuyé son oncle. Le roi fit éclater cette sensibilité qui semble distinguer nos souverains, & qu'ils témoignent surtout aux princes malheureux ; il promit des secours à Conrad. Celui-ci se croyant rabaissé d'avoir besoin des bons offices de Louis, aima mieux courir étaler son infortune & sa honte aux regards de Constantinople, que d'accepter les offres généreuses d'un allié & d'un ami.

Des envoyés du perfide Manuel étoient venus trouver le roi à Ephèse. Ils lui apportoient de la part de leur maître des lettres pleines d'imposture : on re-

---

Fréderic. Le fameux Fréderic Barberousse, successeur de Conrad à l'empire d'Allemagne, & si connu depuis par ses démêlés avec le Saint Siège, & par la fermeté qu'il montra dans les diverses révolutions qui en furent les suites.

préſentoit à Louis que toutes les forces Mahométanes le menaçoient, & qu'il ſe mettroit aiſément à l'abri de l'orage, en ſe repliant ſur les places de l'empire : le monarque Français n'eut pas de peine à démêler la trame : l'empereur vouloit l'amener à diviſer ſes troupes, & en les affaibliſſant, le livrer aux mains des ennemis. Vois, diſoit Louis à Raoul, juſqu'à quel point les Grecs portent la trahiſon ! comment un prince aſſis ſur le thrône peut-il avoir des ſentiments auſſi bas ? qu'eſt-ce qu'un ſouverain, ſi ce n'eſt un homme plus vertueux que les autres ? Il s'adreſſe aux envoyés : allez, rapportez à votre maître que la politique d'un roi de France eſt de combattre ſans crainte, quand il croit céder à la juſtice ; mes intrigues ſeront une bataille, & je brûle de la donner. Quelque ſoit le ſuccès, que Manuel n'oublie point les égards qui me ſont dûs ; on peut nous battre : mais nous ne ſommes jamais déshonorés ; nous ſçavons mourir, & nous entraînons ſouvent dans notre chûte ceux qui ont eu la baſſeſſe de nous tromper. (Les envoyés veulent répliquer) C'eſt là toute ma réponſe, retirez-vous.

Louis n'avoit plus à douter de la mauvaiſe foi de Manuel : mais il attendoit tout du ciel & de

sa valeur. Les ames sublimes dédaignent ces petits ressorts, ces sourdes manœuvres, le partage des gouvernements faibles, & des esprits vulgaires.

Le roi avoit assis son camp sur les rives du Méandre, ce fleuve si connu par les mensonges ingénieux de la fable; il arrose un des pays les plus beaux de l'Asie. Aucun de nos mouvements n'étoit échappé à la connaissance des Turcs, graces à l'infidélité des Grecs. Les premiers, postés sur des montagnes qui sont des deux côtés de la rivière, s'apprêtoient à fondre sur nos troupes, & formoient un double corps que nous avions à repousser; si l'on entroit dans le fleuve, soudain on étoit assailli d'une nuée de flèches. Louis prend donc la résolution de combattre à la fois & le Méandre & les Infidèles. Il donne ses ordres, & se met lui-même à la tête de l'arrière-garde. Le sire de Créqui s'élance dans le fleuve. Mes

---

Sur les rives du Méandre, &c. L'imagination féconde des poëtes l'a couvert de cygnes qui n'ont jamais existé sur ce fleuve, un des plus grands de l'Asie-mineure; l'histoire s'accorde seulement avec la fable pour lui donner un nombre de détours qu'on fait monter jusqu'à six cens: aussi parcour t-il plus de pays que tous les autres fleuves. Il est large & profond, & va se jetter dans la mer Egée.

amis, s'écrie-t-il aux chevaliers qui le ſuivoient, ſouvenons-nous que nous ſommes Français & Chrétiens. Allons chercher ces barbares qui nous inſultent. (les Turcs faiſoient un bruit affreux avec des inſtruments de guerre que les hiſtoriens de ces tems appellent *cors & mucaires*) Thierri comte de Flandres, Henri fils de Thibaud, comte de Champagne, Guillaume, comte de Mâcon, le ſire de Conflans n'avoient pas tardé à imiter Raoul. Le roi les enflammoit de ſon courage. Ils ont bientôt franchi le fleuve, malgré les traits qu'on leur lançoit; ils ſe jettent ſur les Turcs avec cette impétuoſité qui nous caractériſe, & à laquelle il eſt ſi difficile de réſiſter. Louis fait des prodiges de valeur; le ſire de Créqui nâgeoit dans le ſang; il eſt prêt de ſuccomber ſous un gros d'aſſaillants qui l'entouroit; le roi, l'épée à la main, court le délivrer, en criant à ſes ſoldats: » *ne laiſſez pas emmener un* » *de mes plus braves preud'hommes.* « La victoire enfin ſe déclare pour nous; on pourſuivit l'ennemi juſques aux montagnes qui lui ſervirent de retraite, & l'on revint chargé de leurs étendarts, & maître d'un nombre conſidérable de priſonniers. La ſuperſtition, qui quelquefois eſt un aiguillon néceſſaire pour exciter l'ame, & l'élever au-deſſus d'elle-même, avoit

avoit répandu qu'un cavalier vêtu de blanc, & armé de pied en cap, qu'on ne voyoit cependant point, combattoit en faveur de notre armée. Cette vision avoit achevé d'allumer la valeur des troupes; Louis, sur le champ de bataille, détacha son écharpe ensanglantée, & en fit présent au sire de Créqui, en ajoûtant à ce don ces paroles si flatteuses pour un sujet: » *beau sire, recevez ce guerdon de votre vaillance &* » *preud'hommie*. Créqui prend avec vivacité l'écharpe, & la baisant, en laissant tomber des larmes arrachées à l'excès du sentiment: — Quelle marque de bonté plus touchante pouvoit me donner mon maître? que ces *infames mêscréants* reparaissent: je les defie tous. Nos Français s'abandonnèrent à l'yvresse de la joie; les échos des montagnes renvoyoient au loin leurs cris d'allégresse; on ne parloit plus que de conquérir l'Asie

---

Un cavalier vêtu de blanc, &c. Eudes, religieux de S. Denis, donné par Suger au roi pour remplir auprès de lui les fonctions de chapelain est le premier à convenir qu'il n'a point vû ce cavalier, mais qu'on lui a fait le récit de cette vision. Tout ce qu'on peut dire, c'est que ce prodige vrai ou supposé, étoit bien capable d'exciter le courage des Chrétiens de ces tems, & il en falloit moins pour susciter aux Turcs des ennemis presqu'invincibles.

entiere, & de refouler vers leurs ftériles contrées, ce déluge de barbares indignes d'habiter ces climats, qui femblent être les champs de prédilection de la nature. Chacun oublioit, dans des embraffements mutuels, les fujets particuliers de divifion, & fe donnoit des feftins & des divertiffements; on ne s'entretenoit que de la bravoure du fire de Créqui, que l'on comparoit aux grands hommes de l'antiquité; notre caractère fe développoit dans toute la faillie de fa gaieté, & Raoul n'étoit pas le dernier à faire éclater cet enthoufiafme, & ces tranfports qui fuivent les jours brillants de la conquête.

Qu'Adèle éprouvoit des mouvements différents! elle ne fe confoloit point du départ de Raoul, quoiqu'elle reçût fouvent de fes nouvelles, & que Gérard cherchât à lui infpirer fa fermeté: — Je vous l'ai dit, ma fille: votre sèxe montra d'autres fentiments, quand je m'enrôlai fous les drapeaux de Godefroi: les femmes, d'une main courageufe, attachèrent l'armure de leurs époux; je les ai vû, animées d'un faint zèle, repouffer de leur fein leurs

Animées d'un faint zèle. On envoyoit une quenouille & un fufeau à qui ne fe croifoit pas; il y eut même de ces

maris, leurs enfants, les envoyer à la Palestine; elles-mêmes relevoient par la richesse des broderies cette croix, le signe de la victoire. Ma mère fut la première à échauffer en moi cette invincible ardeur de combattre pour notre sainte religion. Songez que nous servons le ciel... — Ah! Seigneur, je ne vois point Raoul! — Il nous écrit... — Des lettres peuvent-elles dédommager d'une absence qui m'est toujours nouvelle? — Vous venez d'apprendre qu'il partage l'éclat de ce succès? — Seigneur, il n'est point de retour; vous contemplez des images brillantes: je n'envisage que des périls certains; rarement la victoire est constante dans ses faveurs. Tournez les yeux sur la première croisade: qu'est-il resté aux Chrétiens de leurs conquêtes si renommées? — La gloire, qui est la véritable éxistence, la satisfaction d'avoir rempli son devoir, l'honneur d'avoir versé son sang pour un Dieu... N'a-t-il pas inondé du sien ces contrées, qui doivent être le siège de notre foi?

pieux enthousiastes qui emmenèrent leurs femmes avec eux. La France étoit devenue, en quelque sorte, une vaste solitude, abandonnée à la foiblesse de l'enfance, & à la vieillesse infirme; on appelloit ce voyage d'outremer, *la voye de Dieu.*

Ces entretiens ne raſſuroient point une femme craintive, livrée à ſon amour, & cette paſſion peut-elle être éxempte d'allarmes ? Adèle ne ceſſoit de porter à ſa bouche cet anneau que ſon mari lui avoit donné en partant ; les moments qu'elle arrachoit à ſa rêverie mélancolique, elle les employoit à embellir du travail de ſes mains une armure précieuſe qu'elle devoit lui faire parvenir.

Malgré cette rudeſſe apparente, Gérard ſe ſentoit conſumé d'un ennui ſecret ; le jeune chevalier étoit celui de ſes fils qu'il aimoit le plus ; la vieilleſſe, comme l'enfance, a beſoin d'appui ; le vieux banneret ne ſe cachoit point qu'il s'avançoit vers le tombeau. Il n'y a que la main d'un enfant chéri qui puiſſe ſemer quelques fleurs ſur cette route ſi pénible pour la nature, & dont les courages les plus aſſurés n'enviſagent point le terme ſans émotion. Gérard ſe paroit d'une fauſſe tranquilité, ſurtout aux regards de ſa brû.

Adèle vint à goûter le plaiſir d'être mère : elle mit au monde un garçon ; il n'avoit pas vû le jour, que ſon grand-père s'en ſaiſit, le prend dans ſes bras, & l'élevant ſur un bouclier, adreſſe au ciel cette prière naïve : « *beau ſire Dieu, que cet enfant ſoit tien ! qu'il*

» *vive & meure à ton ſervice, & qu'il faſſe la lieſſe &*
» *l'honneur de ſa maiſon !* « Il ne pouvoit, ainſi que ſa fille, ſe laſſer de preſſer contre ſon ſein l'innocente créature ; c'eſt mon fils Raoul, diſoit inceſſamment le digne vieillard ! ce ſont ſes yeux, ſa bouche ; il aura comme lui l'ame d'un digne chevalier.

Le ſire de Créqui, au milieu des fêtes qui conſacroient la journée du Méandre, reçoit des lettres de Gérard & de ſon épouſe : il apprend qu'il eſt père ; cette nouvelle redouble ſa joie ; il la communique à ſes frères, à ſes amis, à ſes écuyers ; le roi même joint ſes félicitations à celles de tout le camp. Sire, lui répond Créqui, avec la chaleur d'un bon Français, je m'en réjouis d'autant plus, que c'eſt un nouveau ſerviteur que vous venez d'acquérir ; je veux que votre nom ſacré ſoit le premier mot que mon enfant balbutie ; s'il ne peut y avoir aſſez de rois tels que vous pour nous commander, il ne ſauroit être trop de Créqui pour les ſervir.

Les Grecs ne perdoient point de vûe leur dé-

Les Grecs ne perdoient point de vûe, &c. C'étoit à leur méchanceté, comme nous venons de le remarquer, que Conrad pouvoit attribuer ſa perte ; ils n'agirent pas mieux avec

teſtable projet ; ils avoient en horreur les Croiſés, & appuyoient de tout leur pouvoir ces mêmes Muſulmans qu'ils auroient dû s'attacher à détruire. Ils ne rougirent pas de donner dans Antioche une retraite aſſurée à leurs troupes fugitives ; Louis, dont l'armée commençoit à manquer de vivres, s'étoit acheminé vers la ville de Laodicée : il eſpéroit qu'il en tireroit des rafraichiſſements néceſſaires ; ce ne fut pas ſans peine qu'ils lui furent accordés : il falloit en quelque ſorte combattre les Grecs ainſi que les Turcs. Le roi continua ſa route vers la Pamphilie, dans le deſſein d'atteindre Antioche de Syrie, la première place ſous la domination des Chrétiens de la Paleſtine ; tout promettoit le ſuccès le plus brillant : la faute d'un ſeul homme changea, pour ainſi dire, l'ordre des choſes, & fit tout-à-coup évanouir cette flatteuſe perſpective, après laquelle couroient avidemment tant de braves guerriers.

---

les Français, & vouloient également les détruire ; on mêloit de la chaux aux farines ; on vendoit les vivres un prix exorbitant ; on donnoit des guides infidèles ; on faiſoit part à l'ennemi de nos moindres démarches. Il auroit été bien étonnant, après de pareils procédés, que les Grecs ne fuſſent pas tombés ſous la domination Muſulmane.

Avant d'arriver à ce facheux évènement, qu'il nous soit permis de nous arrêter sur une réfléxion que nous arrache l'amour de la vérité. Il est bien singulier que presque la plupart de nos défaites les plus célèbres, partent d'une même source, de cet esprit de présomption & d'indépendance, qui de tout tems a fait négliger aux Français les loix de la subordination. On se rappelle que les Romains ont dû à leur sévère discipline l'empire de la terre; qu'un père parmi eux eut la force de condamner son fils à mort, quoiqu'il revînt triomphant, parce qu'il avoit livré la bataille contre les ordres du général. Il falloit peut-être un si grand sacrifice de la part de la nature, pour assurer la suite de succès glorieux que remporta ce *peuple-roi*. Il est encore aujourd'hui dans l'Europe un souverain que son espèce de culte religieux pour la règle militaire, a rendu un des princes les plus redoutables. Qu'on ouvre notre histoire, on y trouvera les malheureuses journées d'Azincourt, de Poitiers, de Pavie, les batailles mêmes qu'on a perdues sous Louis XIV, sous Louis XV, produites par la même cause. On ne sauroit trop engager notre jeune noblesse à étudier attentivement nos fastes : cette lecture l'éclairera

ſur les erreurs où nous précipite néceſſairement l'y-vreſſe de l'amour propre, & l'orgueil d'une confiance aveugle. Ayons toujours devant les yeux la faute mémorable d'un de nos principaux ſeigneurs, auquel Louis avoit remis le commandement de l'armée.

La coutume de ces tems étoit que notre milice fût diviſée en deux corps, dont l'un compoſoit l'avant-garde, & l'autre l'arrière-garde, & tous les jours, deux de nos bannerets, chacun à ſon rang, avoient l'honneur de les commander. On déterminoit dans le conſeil qu'on tenoit le ſoir, les opérations du lendemain. Il étoit donc arrêté que l'avant-garde aſſéyeroit ſon camp ſur le ſommet d'une montagne eſcarpée, pour dominer ſur les défilés, & qu'elle y attendroit le reſte de l'armée, qui devoit deſcendre enſuite dans la plaine, & s'y développer avec toutes ſes forces. C'étoit pour le commandement de ce premier corps le tour de Geoffroi de Rançon, chevalier Poitevin, ſeigneur de Taillebourg; il jouiſſoit d'une réputation méritée; il portoit la bannière royale, que, ſelon l'uſage, précédoit l'oriflamme. Le roi, jaloux de ne ſe diſtinguer de ſes barons qu'en cherchant les dangers les plus imminents, étoit demeuré à l'arrière-garde, comme plus expoſée aux attaques de

l'ennemi qui la harceloit & la fatiguoit à coups de traits & de javelots.

Geoffroi arrivé ſur la hauteur, contemple de loin, à ſes pieds, une plaine délicieuſe; le ſoleil brilloit dans tout ſon éclat ; auſſitôt il forme le deſſein de hâter ſa marche, & d'aller s'établir dans la vallée; il préſente ſon plan ſous des couleurs favorables au comte de Morienne & aux autres officiers ſupérieurs qui embraſſent le projet avec la même chaleur & le même eſprit d'imprudence qu'il avoit été conçu. On eſt impatient de ſe rendre à cette campagne riante, dont l'aſpect promettoit toute ſorte de rafraîchiſſements; on la dévore des yeux; indocile enfin aux ordres de Louis, on a quitté ſon poſte, & l'on s'eſt étendu dans la plaine. C'étoit là que les Mahométans devoient punir Geoffroi de ſa déſobéiſſance & de ſa préſomption. Il les voit avec une activité qu'il n'attendoit point, s'emparer des hauteurs, couper les paſſages, intercepter les défilés; il reconnaît ſa faute, & il n'étoit plus tems de la réparer.

De quelle ſurpriſe eſt frappé le roi, quand il trouve les Turcs qui font pleuvoir ſur les Français les flèches, les pierres, la mort! La confuſion a bientôt gagné la première ligne; la ſeconde ne tarda guères

à être enfoncée ; les ſoldats fugitifs, égarés par la terreur, enveloppés de toutes parts, vont ſe précipiter ſur l'épée des Infidèles ; alors tous ces braves chevaliers, échauffés par l'exemple de leur maître, qui vouloit renouveller le combat, forment autour de lui une eſpèce de rempart, réſolus de mourir, avant que les coups parviennent juſqu'à leur ſouverain. C'eſt dans ces ſortes d'occaſions qu'un roi de France ſent combien il eſt aimé ! Louis VII n'eſt pas le ſeul de nos monarques qui ait éprouvé ces témoignages d'amour ſi éclatants : pluſieurs ſiècles après, Jean & François Ier. reçurent de la nation les mêmes marques de fidélité & de tendreſſe. La nuit approchoit ; la bataille recommence près du roi avec un acharnement qu'on ne ſçauroit ſe figurer ; des troupeaux de barbares reviennent ſans ceſſe à la charge ; Louis étoit tout couvert de ſang, & n'aſpiroit plus qu'à vendre chérement ſa vie, entouré de ſes premiers barons, dont les uns étoient morts, & les autres expirants ranimoient encore leurs forces pour défendre leur prince ; les ſires de Varennes, de Breteuil, de Tonnerre, Gauthier de Mont-Jay, Ithier de Magni, & trente-cinq autres des principaux ſeigneurs qui accompagnoient le roi, étoient étendus ſur la pouſſière.

Le ſire de Créqui, qui s'étoit écarté de ſon oſt (c'eſt ainſi qu'on nommoit la troupe que commandoit un banneret) ſeul avec ſes deux frères Roger & Godefroi, ſoutenoit l'impétuoſité des ennemis, & paroit de ſon bouclier les coups qu'on vouloit porter au monarque. Bientôt le malheureux chevalier voit tomber à ſes pieds Roger, qui lui crie: mon frère, mon frère, laiſſez-moi mourir, & ne vous occupez que du roi. Son autre frère ſubit la même deſtinée. Raoul, quoique le plus ſenſible des hommes, triomphe en ce moment de la nature, & ne ſe remplit que du péril preſſant du ſouverain; on ne diſtinguoit plus les objets qu'avec peine. Louis entrevoit un arbre : il y court; Créqui l'aide à y monter; les Muſulmans le pourſuivent, excités par l'eſpérance de s'emparer de ſes éperons dorés; nouveau combat autour de l'arbre. Le roi & Créqui repouſſoient avec un courage qui tenoit du prodige, tous les aſſauts de cette multitude acharnée; ils en tuèrent même pluſieurs; fatigués d'une réſiſtance ſi opiniâtre, & ignorant qu'un des deux guerriers étoit le roi, les ténèbres d'ailleurs s'épaiſſiſſant, cette troupe ſe retire, & court ſe joindre à ſes compagnons, pour ſe livrer au pillage.

Le chevalier reçoit dans ſes bras Louis qui deſcend de l'arbre, & dont les premières paroles expriment ſes allarmes ſur le reſte de l'armée : — Créqui, c'eſt donc à cette extrêmité que nous a réduits la faute de Geoffroi ! hélas ! que ſont devenus tant de braves guerriers ? — Sire, le ſort de la France eſt attaché à votre ſûreté ; mes compagnons n'ont rien à craindre pour leur gloire ; ceux qui ont perdu la vie, ſont morts au champ d'honneur, les autres auront remporté l'avantage ; un chevalier Français rarement ſupporte l'éxiſtence, s'il n'eſt vainqueur ; mais, ſire, en ce moment, ne ſongeons qu'à vous ſeul : vous devez ſuccomber de fatigue; livrez-vous quelques moments au repos; je me charge de veiller pour vous ; & auſſitôt il étend ſon manteau ſur la terre, & conſervant dans les périls la gayeté du caractère national : — Il faut avouer que voilà un lit bien étrange pour un roi de France ! — Ah ! Créqui, les rois ne ſont-ils pas des hommes ſoumis à toutes les viciſſitudes ? je l'éprouve trop en cet inſtant ! tu parles de me repoſer, quand j'ignore le deſtin de nos amis !.. Créqui, je te coûte deux frères ! — Sire, ils vous doivent une gloire immortelle ; ce n'eſt pas le tems de leur donner mes lar-

mes ; j'envierois leur fin, si je n'espérois vous être de quelque utilité ; vous respirez, nous ne sommes point défaits.

Un bruit soudain s'élève ; il augmente ; le chevalier prête l'oreille, & le premier, entend plusieurs voix qui s'entredisoient : c'est lui ! c'est le roi ! ne le laissons pas échapper. Aussitôt Créqui comprenant à ces paroles qu'on cherche à s'assurer de la personne de son maître, animé d'un sentiment sublime, dans l'intention de le sauver, s'élance l'épée à la main sur ces nouveaux assaillants qui s'approchoient, & leur crie : reconnaissez à ces coups le roi de France. En effet ranimant ses forces, il frappoit de toutes parts ; plusieurs Mahométans sont tués ou blessés ; ceux-ci redoublent leurs efforts. Louis ne voulant point céder en générosité à Créqui, accouroit vers les barbares : — N'en croyez point ce digne chevalier ; c'est moi, c'est moi qui suis le roi. Les Turcs ne doutent point qu'on ne veuille leur en imposer. Attachés à la prise du seul Créqui, ils s'en saisissent, après l'avoir couvert de blessures ; ils distinguent un bataillon Français qui précipitoit sa marche vers eux ; ils se hâtent de s'éloigner avec leur proie. Créqui a découvert aussi cette

troupe, qui voloit vers Louis ; ô Dieu, dit-il, donne-moi la mort ; je ſuis content, j'ai ſauvé la liberté & la vie peut-être à mon prince.

On s'empreſſe de conduire le chevalier à la tente d'un *chefvetaine* ; c'eſt le nom qui ſe donnoit aux officiers ſupérieurs des Mahometans. Mille cris de joie lui annoncent qu'on a fait priſonnier le roi de France ; ce monarque lui étoit connu : quelle eſt ſa ſurpriſe, quand on lui préſente Créqui, pour ce ſouverain qu'il s'attendoit à voir ! — Mes amis, vous vous êtes trompés : ce n'eſt pas l'empereur des Francs. Créqui tout-à-coup l'interrompt : il eſt vrai que tu ne tiens pas dans tes fers le roi de France, mais un de ſes gentilshommes, qui lui eſt le plus attaché. Tu as pu t'abbaiſſer au menſonge, dit le commandant ! nous avions cru que les Chrétiens connaiſſoient l'honneur. Barbare, réplique avec intrépidité le banneret, ſonges-tu que je ſuis déſarmé ? eſt-ce d'un vil Sarraſin qu'un chevalier François recevroit des leçons d'honneur ? j'ai rempli mon devoir ; je ſuis ſatisfait ; le roi eſt hors de danger ; tu peux diſpoſer de mes jours.

Ces furieux irrités d'avoir manqué leur priſe, ſe précipitent ſur Créqui, & le percent de mille coups. Ce n'eſt pas le roi que vous immolez à votre rage,

s'écrioit le chevalier expirant ; je vous pardonne ma mort.

On le traîne hors de la tente, & on le jette fur un monceau de corps enfanglantés qu'on s'apprêtoit à dépouiller.

En effet un bataillon Français étoit accouru auprès du monarque ; fon chapelain Eudes leur avoit indiqué l'endroit où ils pourroient le trouver. Louis s'oubliant lui-même pour fe remplir de la belle action d'un fujet fidèle & de fa malheureufe deftinée, n'entretient fes libérateurs que de Créqui, de fa générofité, verfe des larmes fur fon fort, demande, ordonne qu'on aille à l'inftant l'arracher des mains des barbares, & que l'on offre pour fa rançon tout ce que l'avarice infatiable éxigera ; la troupe répond d'une commune voix qu'en toute autre occafion, elle fe difputeroit l'honneur d'obéir à fon maître, mais, que dans cette conjoncture, il s'agit du falut de l'état, attaché à la confervation du prince, qu'on ne fçauroit trop tôt le rendre à l'armée qui le croit au nombre des victimes de cette fatale journée, qu'on devoit tout appréhender de l'ennemi qui pouvoit revenir en forces ; on ajoûte qu'auffitôt que le roi fera en fûreté, on s'occupera de fon généreux défenfeur.

La réussite du passage du Méandre avoit répandu par toute la France, l'allégresse universelle ; Gérard en partageoit les transports, & les faisoit éclater avec l'ardeur de l'amour d'un père, & l'orgueil d'un chevalier qui combattoit & triomphoit dans son fils. La seule Adèle s'obstinoit à repousser ces nouvelles flatteuses, & la joie qu'elles inspiroient ; son cœur sensible ne s'ouvroit qu'à l'image des dangers où elle voyoit son mari continuellement exposé. Non, mon père, disoit-elle au vieux banneret, je ne saurois me réjouir avec vous de ces heureux commencements ; je tremble toujours ... un père n'aime donc pas comme une épouse, comme une amante ? mon cœur est déchiré ! je suis en proie à d'éternelles frayeurs ! oui, il n'y a que la présence de Raoul qui puisse me rassurer. Le vieillard condamnoit hautement ces craintes, les accusoit de pusillanimité, & ne parloit que des fêtes qui signaleroient le retour de ses fils, & surtout de Raoul. Hélas ! qu'il alloit payer cher cette yvresse séduisante !

Le sire de Créqui étoit au nombre des morts ; des soldats affamés de butin brûloient de recueillir les dépouilles de ces infortunés ; ils distinguent le chevalier dans la foule des cadavres ; la richesse de ses habits surtout

ſurtout excite leur avidité ; ils fondent ſur lui, ſe diſputent ſes vêtements, les lui arrachent ; il échappe au chevalier un profond ſoupir. Un de ces guerriers moins farouche, moins inhumain que les autres, guidé peut-être auſſi par l'eſpoir d'une rançon conſidérable, laiſſe ſes camarades ſe ſaiſir de tout ce qu'ils ont pu enlever à Créqui, & ſe réſerve ſon corps pour eſſayer de le rappeller à la vie ; il le prend tout nud dans ſes bras, l'enveloppe d'un des pans de ſa robbe, & va le dépoſer dans un hameau voiſin du lieu où ils campoient. Il lui prodigue tous les ſecours ; ils ne ſont point infructueux : ils ont ranimé Créqui ; ſon premier mouvement, avant de r'ouvrir les yeux, eſt de porter la main à ſon bras ; il s'apperçoit de la perte de ſon braſſelet : auſſitôt s'adreſſant avec vivacité à Oſmin (on nommoit ainſi le Mahométan dont il étoit devenu l'eſclave) où eſt-il ? où eſt ce préſent de ma chère Adèle ? qu'on garde l'or, les diamants, tout ce que je poſſédois ! je ne regrette, je ne redemande qu'un tiſſu de cheveux ... c'eſt tout pour moi ... c'eſt tout pour moi ; mettez ma liberté à quelque prix que vous le deſiriez, demandez tous mes biens : mais ce braſſelet ... s'il m'eſt ravi ... je ſuccombe à mon déſeſpoir.

A ces dernières paroles, il se livre à l'excès de la désolation la plus touchante ; Osmin lui donne sa main à baiser : c'étoit chez ces peuples une espèce d'engagement sacré, qui assuroit un prisonnier qu'il n'avoit point à craindre pour ses jours ; il lui promet d'employer tous ses soins à la recherche du brasselet, & il ajoûte qu'il lui sera rendu fidèlement.

Le Turc reparaît, quelques moments après, chargé de cet effet si précieux pour son esclave. Créqui à cet aspect semble recevoir une nouvelle éxistence ; il se précipite sur le brasselet, auquel étoit attaché un reliquaire, & met l'un & l'autre dans son sein, en disant à son maître : oh ! pour le coup, on ne me les ôtera qu'avec la vie. Il s'informe ensuite du roi, déplore les malheurs que les Chrétiens viennent d'essuyer ; il est emmené par Osmin dans le fond de la Syrie, & chargé de la garde de ses troupeaux.

Louis rendu à son armée, est reçu comme le Dieu sauveur des Français ; on accouroit de toutes parts ; on ne se rassasioit point du plaisir de le re-

---

Qu'avec la vie. Quelques personnes du dix-huitième siècle auront de la peine à concevoir cette étrange alliance du sacré & du profane : c'étoit alors l'esprit de la nation, & surtout de notre noblesse.

voir ; on eût dit que ces braves gens, à l'aſpect de leur roi, avoient oublié la perte que chacun en particulier éprouvoit : tant notre amour pour nos maîtres, l'emporte ſur toutes les autres impreſſions ! Le monarque, non moins ſenſible, cherchoit à lire dans les cœurs, & y ſaiſiſſoit les ſujets de larmes qu'on s'efforçoit de lui diſſimuler ; il ſe pénétra vivement de tant d'afflictions partagées ; Geoffroi auroit dû payer de ſa tête une action ſi impardonnable ; la bonté naturelle de Louis, & la conſidération dont jouiſſoit le comte de Morienne, ſauvèrent le coupable. C'eſt ainſi que de tout tems la faveur a ſçu s'aſſurer de l'impunité, & que des obſtacles ont toujours contrarié l'eſprit de juſtice qui doit être la première règle d'un ſouverain.

Le roi, après s'être occupé du ſalut général de ſes troupes, tourne toutes ſes penſées vers le malheureux Créqui ; il raconte avec reconnaiſſance à ſes barons l'action ſublime de généroſité qui lui rend le chevalier ſi cher ; des envoyés alloient le redemander de la part de Louis ; quelque prix qu'on mît à ſa rançon, on avoit ordre de s'y ſoumettre ; un ſoldat qui s'étoit dérobé à la fureur des Infidèles, accourt au camp, y répand la nouvelle que Créqui, victime de ſon amour

pour ſon maître, a été couvert de bleſſures, & qu'il eſt tombé mort ſur un tas de cadavres ; il ajoûte qu'il a été témoin de ce ſanglant ſpectacle. Ce bruit parvient juſqu'aux oreilles de Louis, qui donne de nouvelles preuves de ſa ſenſibilité : il veut qu'à l'inſtant les cérémonies funèbres, conſacrées par la religion, ſoyent prodiguées à la mémoire d'un homme ſi digne d'éloges, & il s'engage à le combler de ſes faveurs dans ſa famille & dans ſa poſtérité.

L'oſt (la troupe) de l'infortuné banneret, s'étoit reſſenti de l'eſpèce de fatalité attachée à la deſtinée de ſon chef ; les chevaliers, les écuyers, de jeunes gentils-hommes à peine hors de l'âge où on les nommoit *varleton* ou *damoyſel*, entre ces derniers Jean de Surèſnes, Guillaulme de Baurain, Pierre d'Allènes, avoient été enveloppés dans le carnage ; Jean d'Azincourt, Hugues de Humières furent peut-être les ſeuls qui échappèrent à ce maſſacre preſque général ; le ſecond mûni de la bannière de Créqui, étoit parti avec ce dépôt pour regagner la France.

Le roi, après avoir combattu mille obſtacles, & ſurtout les périls renaiſſants que lui oppoſoient les

Et ſurtout les périls renaiſſants. Ce peuple qui auroit dû plutôt s'attacher à la perte des Muſulmans, qu'à celles des Croiſés,

Grecs, ſe remit en marche vers la Pamphilie ; il ſervit de modèle à l'armée, autant par ſon courage que par ſa piété profonde. Il rempliſſoit à la fois les fonctions ſi diviſées de monarque, de capitaine, de ſoldat & de chrétien. On eſſuya tous les funeſtes effets de la mauvaiſe politique qui avoit réſiſté aux ſages avis de l'évêque de Langres. La méchanceté de Manuel

---

épuiſoit ſur ces derniers ſa mauvaiſe foi, & ſes artifices : il leur donnoit de la monnoye altérée & fabriquée exprès pour les tromper, en échange de ce que la néceſſité les forçoit de vendre, tandis qu'on refuſoit de leur part cette même monnoye, lorſqu'ils vouloient acheter. Ce ſont les hiſtoriens eux-mêmes de cette nation, qui ont conſacré dans leurs écrits ſes procédés ſi odieux, ſi contraires à ſes propres intérêts, puiſqu'elle ſe joignit aux Turcs, comme nous l'avons obſervé, pour nous traverſer dans toutes nos entrepriſes. Il faut auſſi redire avec la même ſincérité que nos compatriotes portèrent en Aſie de l'étourderie, de la hauteur, & une liberté indécente, qualités bien oppoſées à la ſaine politique : mais nos Français ne connaiſſoient alors que leur épée, & le culte, & non l'eſprit de la religion.

La méchanceté de Manuel, &c. Ce prince, dont pour l'inſtruction des grands, on ne ſçauroit trop flétrir la mémoire, cachoit ſous l'extérieur le plus ſéduiſant, l'ame la plus dépravée ; ſon eſprit & ſes agréments ne ſervoient qu'à parer ſes vices,

se montra à découvert ; Louis, en butte à ses honteuses manœuvres, eut encore à se plaindre de la conduite de la reine : une passion dégradante la

---

& il les réunissoit tous ; une débauche scandaleuse comblée par l'inceste, tout à la fois une avarice sordide, & une folle prodigalité, des goûts aussi ridicules que bizarres, cruel & superstitieux jusqu'à céder aux sottises de l'astrologie judiciaire, au-dessus de toutes ces mauvaises qualités, un fond de dissimulation & de perfidie impénétrable : voilà quel étoit Manuel à l'age de 25 ou 26 ans. Il n'eut pas de peine à en imposer d'abord au roi de France : de tout tems la franchise fut la dupe de l'artifice. Quel tableau au-reste que la succession des empereurs Grecs ! on croiroit voir passer sous les yeux une suite dégoutante de brigands & d'assassins de grand chemin. Quelle histoire à mettre sur-tout dans la main des princes, & qu'elle prouve jusqu'à quels excès peuvent s'abandonner les hommes qui dominent, quand ils ne sont retenus ni par les mœurs, ni par le frein sacré des loix & de la religion ! Tout ce qui paraît étonnant, c'est que cet empire qu'on peut appeller l'égoût de tous les crimes, ait pu subsister si longtems ! il portoit dans son sein tous les principes destructifs, & il y a une grande apparence qu'il ne reviendra jamais à la vie, tant la cause de mort étoit inhérente à sa constitution !

De la conduite de la reine. Oui, comme monarque, Louis assurément a fait une faute très-grande, en ne fermant point les yeux sur les galanteries d'Eléonore : mais, encore une fois, il y a tout lieu de croire qu'il regardoit en homme sensible

retenoit à Antioche ; le roi fut forcé de l'enlever en quelque ſorte de cette ville ; il ſe rendit à Jéruſalem, où il reçut des honneurs preſque divins ; on entreprit le ſiège de Damas, qui n'eut point de réuſſite :

ſon honneur outragé, & peut-être aimoit-il ſa femme. Il eſt bien difficile alors que le roi l'emporte. C'eſt pourtant de cet excès de ſenſibilité que ſont ſortis tous les malheurs qui ont affligé la France près de trois ſiècles. Comme les plus grands événements tiennent à de faibles cauſes ! après de telles épreuves, oſons envier le ſort des ſouverains.

De l'enlever de cette ville. Soit que Raymond, prince d'Antioche, & parent maternel de la reine, voulût éxiger ce que l'intéret de l'état défendoit au roi de lui accorder, ou ſoit que l'oncle eût des ſentiments trop vifs pour ſa nièce, Louis toujours emporté par ſon cœur, prit un parti peu convenable, il le faut avouer, à la majeſté du thrône : il ſe ſauva pendant la nuit, emmenant Eléonore avec lui.

Où il reçut des honneurs preſque divins. Il y fut reçu, dit-on, *comme l'ange de Dieu.* Toute la ville alla au-devant de lui : les vieillards, les femmes, les enfants portoient des rameaux dans leurs mains, en criant avec une ferveur religieuſe : *béni ſoit celui qui vient au nom du Seigneur !*

Qui n'eut point de réuſſite. Ceux qui profeſſoient notre religion, les barons mêmes qui poſſédoient pluſieurs petites principautés dans la Syrie, aidèrent de leurs trahiſons nos ennemis ; il ne faut donc pas s'étonner que dans ces climats la fortune ſe ſoit obſtinée à nous être ſi contraire.

les Chrétiens eux-mêmes travaillèrent à nous chasser de ces pays. Louis revint donc dans son royaume pour se plaindre de sa mauvaise fortune, de ses alliés, & de sa femme, dont il ne tarda point à se séparer.

Plusieurs écrivains se sont élevés à ce sujet contre S. Bernard ; ils l'ont accusé du peu de succès

---

Ils l'ont accusé, &c. On ne soupçonnera point Vély de favoriser le clergé : voici ses propres paroles au sujet des croisades : » Il étoit tout naturel que les princes croisés » échouassent dans leur entreprise ; on convient qu'avec des » troupes aussi braves, ils pouvoient subjuguer toute l'Asie : » Alexandre, avec bien moins de monde, la conquit sur des » ennemis incomparablement plus puissants : mais pour cela, » il falloit dans les chefs une habileté égale à leur puissance, » & dans les membres, une dépendance qui répondît à leur » courage. C'est au défaut de ces qualités si essentielles pour » réussir, qu'on doit attribuer le peu de succès de ces fa- » meuses expéditions. Des généraux san expérience & presque » sans vûes, conduisoient à l'aventure, dans des régions loin- » taines, des multitudes de soldats sans discipline & sans su- » bordination ; ils furent trompés, trahis, surpris, battus : » ils le devoient être. La loi générale de la Providence est » de laisser agir les causes secondes. La conduite des Croisés » ne méritoit pas qu'elle y dérogeât par un miracle. Ce fut la » réponse, & en même tems la justification de S. Bernard.

qui ſuivit ces brillantes expéditions, dont le fruit avoit été, ſelon une hyperbole reçue, de tranſporter & d'engloutir les trois quarts de l'Europe dans l'Aſie. N'écoutons que l'impartialité, & oſons prononcer d'après les paroles de l'abbé Vély. Bernard avoit prodigué des promeſſes ſéduiſantes, rien de plus vrai: mais il étoit aiſé de ſuppoſer que l'abbé de Clairvaux prétendoit avoir les faveurs du ciel à eſpérer, ſi les Croiſés euſſent cherché à s'en rendre dignes. Ils ſe conduiſirent avec un oubli total de tous les devoirs & de toutes les vertus. L'égarement de leur eſprit put ſeul égaler la corruption de leur cœur. Il n'y eut point de déſordres, d'impiétés, de ſacrilèges auxquels ils ne ſe livraſſent; ils furent l'horreur & le ſcandale des Infidèles mêmes; on ne ſçauroit lire ſans indignation les excès dont ils ſe ſouillèrent, & c'étoit à des chrétiens, à des hommes que S. Bernard avoit promis la victoire.

Gérard entouré d'un nombre de gentils-hommes, & de vaſſaux, célébroit dans un feſtin l'anniverſaire

---

Il n'y eut point de déſordres, &c. La plupart de ces Croiſés imaginoient, en s'armant pour cette entrepriſe, avoir rempli tous les devoirs de l'honneur & de la religion, &c.

de ſon fils bien-aimé ; il tenoit une coupe, & prioit le ciel de verſer les flots de ſes bénédictions ſur ſes enfants, ſurtout ſur ſon cher Raoul. L'affreuſe nouvelle de la défaite des Français vient frapper le vieillard comme d'un coup de foudre ; la coupe lui échappe des mains : — Et mes fils ... Raoul ... Raoul ? on lui répond que la plupart des chevaliers qui accompagnoient le roi, ont été tués, qu'au reſte on eſt à ce ſujet dans l'incertitude. Ah ! Raoul aura perdu la vie ! ce ſont les ſeuls mots que Gérard ait la force de prononcer ; il tâche enſuite de reprendre ſa fermeté : — Mes amis ... mes amis, pardonnez à des premiers moments ... la nature me trahit ; je le ſens trop : le cœur paternel ne ſauroit ſe vaincre ; vous avez tous connu mes enfants ... mon fils, Raoul ... vous ſavez que j'étois le père le plus heureux ! Hélas ! je ne le ſuis plus, je ne le ſuis plus ! il ne faut pas s'attendre à un miracle ; le ciel auroit-il épargné Raoul ? le reverrois-je encore ? cachons ſur-tout cet horrible événement à ma bru : elle en mourroit. Il ſemble qu'un ſecret preſſentiment l'agite : depuis quelques jours, une ſombre mélancolie l'écarte loin de la ſociété.

On veut repouſſer les allarmes du chevalier ; on

lui présente les illusions de l'espérance : il n'a aucun indice qui l'assure que ses enfants soient du nombre des victimes de cette journée si funeste à toute la chrétienté ; il y a même des moments où il embrasse des images consolantes.

Adèle tenoit continuellement le jeune Raoul dans son sein, & y retrouvoit avec plaisir la ressemblance du père ; cette image tour-à-tour faisoit couler & arrêtoit ses larmes ; chaque fois qu'elle voyoit Gérard, elle lui demandoit si l'on n'avoit point des nouvelles de son époux, & elle cherchoit à saisir dans les yeux du vieillard une réponse satisfaisante. Elle s'apperçoit qu'il est miné par une tristesse qu'il s'efforce de déguiser : — Mon père, auriez-vous quelque secret pour votre fille ? je ne sçais, je ne vous vois plus la même sérénité ! vous ne m'entretenez plus des succès qui nous attendent ! quand je m'informe des Croisés ... de Raoul, vous me paraissez troublé... Aucun combat n'a suivi le passage du Méandre ? .. daignez m'éclairer... Votre fils ... mon mari... Des larmes ! vous les repoussez !.. vous les repoussez !.. ah ! Raoul n'est plus ! — Et qui vous dit que ses jours... Mettons notre confiance dans le seul appui que doive reconnaître un chrétien... Ma fille, c'est

Dieu auquel nous devons nons ſoumettre, qui m'a fait père, qui vous a fait épouſe... Nous ſçaurons bien-tôt... Adèle, ne m'interrogez point... — Vous me quittez !.. Seigneur, je me jette à vos genoux, je les embraſſe ... non, je ne veux point me relever, avant que vous m'ayez tirée d'une perplexité ... elle eſt affreuſe ! cet enfant ... cet enfant eſt avec moi à vos pieds; a-t-il encore un père? mon mari ... vous tournez vos regards vers les cieux ! — Adèle ... Adèle, que me demandes tu? va ... j'ai toute ta ſenſibilité... (& auſſitôt le vieillard fond en larmes) — Vous pleurez ! eh ! pourquoi le déguiſer? j'ai perdu mon époux ! — Non, ma fille, ma chère fille, je ne ſuis point aſſuré qu'il ait ceſſé de vivre : mais le ciel a retiré ſon bras protecteur ; les Chrétiens ont eſſuyé une défaite ... la plupart de nos chevaliers ont mordu la pouſſière... — Et Raoul? — On n'a pu me rien apprendre ſur ſon ſort, ni ſur celui de mes autres enfants ! — Seigneur ... Seigneur ! c'eſt aſſez m'en dire; eſt-ce à moi de douter du coup qui me frappe ? je n'ai plus qu'à le ſuivre au tombeau.

Cette femme infortunée ne vouloit recevoir aucune conſolation ; le vieillard s'efforçoit en-vain de lui donner un eſpoir qu'il avoit bien de la peine lui-

même à ne pas rejetter ; cependant ils se surprenoient quelquefois tous deux, adoptant des erreurs séduisantes qui leur peignoient Raoul jouissant de la vie, de retour dans ses foyers : tant le ciel pour le bien de l'humanité l'a pénétrée des douceurs de l'espérance ! Elle est sortie des cœurs d'Adèle & de Gérard, cette divine consolatrice, elle les a fuis pour jamais : Hugues de Humiéres, environné d'écuyers, apportoit la bannière de Créqui : il aborde Gérard avec un sombre chagrin, & ne peut s'exprimer : la douleur l'accabloit ; il se contente de présenter la bannière au vieux chevalier. Je vous entends, s'écrie le père infortuné !.. je n'ai plus de fils ! Oui, répond Hugues, à travers les sanglots, & après quelques moments d'un ténébreux silence, oui, Raoul ... nous ressentons tous cette perte : mais, père malheureux, ce qui doit vous consoler ainsi que nous, il est descendu au tombeau couvert d'une gloire immortelle.

Le chevalier entre dans les détails de l'action généreuse de Créqui ; il le représente le sauveur de son roi, de l'état, de la chrétienté, honoré des larmes de son maître & de toute l'armée. Il parle de ses deux frères qui partagent le même éclat. Gérard veut affecter de la fermeté aux yeux de Hugues, &

va tomber dane ſes bras en fondant en larmes, & en s'écriant: je n'ai donc plus d'enfants !.. mon cher Raoul n'eſt plus !

Adèle, retirée dans ſon appartement, avoit entendu quelque bruit : elle accourt, en preſſant ſon enfant contre ſon ſein ; elle apperçoit Hugues qui ſoutenoit Gérard ; elle demande des nouvelles de ſon époux. Le vieillard, à ſa voix, rouvre les yeux, ne peut que ſoulever un bras languiſſant, & lui montre la bannière qu'elle n'avoit point encore vûe : elle n'y a pas jetté les yeux, qu'elle pouſſe un cri d'effroi, laiſſe échapper ſon enfant, & tombe ſans connaiſſance ſur les bras de ſes femmes.

Créqui avoit offert deux cent bézans d'or pour recouvrer ſa liberté ; Oſmin la lui accordoit à cette condition ; un eſclave More s'étoit chargé de lettres que le chevalier écrivoit à ſon épouſe & à ſon père, & où il leur demandoit cette ſomme : il ne pouvoit

---

Deux cents bézans d'or. Le bézan d'or, à peu près dans ces tems, étoit évalué neuf ſols, la huitième partie alors du marc d'argent, qui étoit à trois livres dix ſols, ce qui feroit aujourd'hui ſix francs & plus. Au ſacre de nos rois on portoit à l'offrande un pain, un baril d'argent plein de vin, & *treize bézans d'or.*

ſolliciter des ſecours auprès de ſes amis : la plupart avoient été tués, & ceux qui ſurvivoient, s'éloignoient de la Syrie à la ſuite de Louis.

Le banneret commençoit à ſortir de ſon accablement ; ſes bleſſures ſe guériſſoient ; d'ailleurs ſon maître le traitoit avec quelque douceur. On ſe reſſouviendra que l'emploi de Créqui étoit de garder les troupeaux.

Le ſeul adouciſſement qui lui reſtât dans l'eſclavage, conſiſtoit à entretenir tout ce qui nourriſſoit ſa mélancolie ; la triſteſſe ſemble être l'aliment de nos affections, & ſurtout de l'amour ; la ſolitude a des douceurs inexprimables pour l'ame qu'occupe une impreſſion profonde ; tout, dans un ſéjour champêtre, rappelle l'objet aimé, le rapproche, malgré la diſtance des lieux, le repréſente tel qu'il eſt, quelquefois même exagère ſes charmes : précieux abus de l'imagination ! Pourquoi aime-t-on à la campagne plus tendrement qu'à la ville ? parce que c'eſt-là que la nature ſe développe davantage, & que le cœur ſe développe avec elle, prend des mouvements plus délicats, ſe purifie, en quelque ſorte, *s'affine* ainſi que l'or, ſi l'on peut riſquer cette comparaiſon, & jouit ſans diſtraction de toute la plé-

nitude du ſentiment. C'eſt la ſociété qui nous enlève à ces jouiſſances délicieuſes. Combien d'hommes ſeroient plus heureux livrés à eux-mêmes, & qu'il y en a peu qui goutent le plaiſir de ſentir leur cœur !

Créqui s'abandonnoit à tout ce que le ſien lui inſpiroit : il avoit ſous les yeux un ſite ſauvage & conforme à ſon état préſent ; il rediſoit le nom d'Adèle à tout ce qui l'environnoit; il alloit graver ce nom chéri ſur tous les arbres, juſques ſur le ſable, d'où les vents venoient bientôt l'emporter, & Créqui ſur le champ, en renouvelloit l'empreinte, en diſant : ma chère Adèle, ils ne pourront parvenir à l'effacer de mon cœur ! en ce moment où je ſuis plein de ton image, de mon amour, quelle eſt ton occupation? hélas ! aurois-tu oublié ton époux, ton époux qui meurt loin de toi ! mon père reſpire-t il encore ? mon fils me ſeroit t-il conſervé ? ſouvent il s'amuſoit à répandre des ſentiments ſi touchants dans ces vers ſortis du cœur, qu'il appelloit ſes *Complaintes*, & qu'il accompagnoit des ſons d'un inſtrument en uſage chez les Arabes :

D'un inſtrument Arabe, &c. C'eſt une eſpèce de harpe qui reſſemble à celle de David ; elle eſt en uſage dans pluſieurs

PREMIÈRES

PREMIÈRE COMPLAINTE

DU SIRE DE CRÉQUI.

Que ces lieux flattent ma tristesse !
J'y puis du-moins gémir en liberté,
Seul plaisir que le ciel me laisse,
Et qui soulage un cœur trop agité;
Dans les horreurs de la captivité,
Le souvenir d'une pure tendresse
Fait encor ma félicité.



Abélard, dont Paris se vante,
A qui l'amour apprit l'art de rimer,
N'eut jamais mon ardeur constante;
Son Héloïse eût le don de charmer;

---

contrées de l'Asie, ainsi qu'en Egypte; les Francs l'appellent psaltérion; il a la forme d'un triangle oblique; lorsqu'on veut en jouer, on le pose sur ses genoux. Les Arabes, en chantant leurs poésies, s'accompagnent avec cet instrument.

Première Complainte. La musique de cette *première Complainte* ainsi que de la *seconde*, se trouve à la fin de ce volume.

Abélard, &c. Il étoit en ces tems l'Ovide de la France; on s'arrachoit ses chansons; elles étoient dans toutes les mains, dans toutes les bouches. La jeunesse amoureuse cherchoit à se modeler sur lui; on le regardoit enfin comme le maî-

Pour ses attraits on le vit s'enflammer:
Mais mon Adèle est cent fois plus touchante.
Abélard ne sçut point aimer.

C'est moi seul, ma charmante Adèle,
Dont le cœur brûle & n'aimera que toi;
Ressens-tu mon amour fidèle?
M'as tu gardé tes serments & ta foi?
Hélas! toujours je t'entends, je te voi;
Brillante aux yeux comme la fleur nouvelle,
Ta beauté règne encor sur moi.

---

tre de la galanterie & de la tendresse. Ce que c'est que la destinée des écrivains! & comme il faut se méfier de la réputation! Abélard a éprouvé l'inconvénient attaché à un jargon barbare, à ce même jargon, d'où devoit dans la suite éclore la langue qui a consacré les chefs-d'œuvres de l'enchanteur Racine. Les poésies du premier sont totalement ignorées, au lieu que nous lisons encore avec délices les lettres latines d'Héloïse, la seule femme peut-être qui ait eu un sentiment exempt de la corruption du bel-esprit. Ce n'est pas là le prétendu naturel d'une infinité d'écrivains modernes qui se tourmentent en cent façons différentes, pour nous faire accroire, ainsi qu'à eux-mêmes, qu'ils composent d'après le cœur, & l'art le plus recherché perce à chaque ligne dans leurs productions, qu'on peut appeller *infelix operis summa.*

Ton image adoucit mes peines;
Elle me suit sur ces bords étrangers;
Oui, ta main soulève mes chaînes;
Le seul amour rend mes fers plus légers;
Je crois errer dans nos riants vergers...
Songe imposteur! mes douleurs sont certaines!
Et mes plaisirs sont mensongers!

Je vais donc fermer la paupière
Sans attacher mes regards sur un fils,
Sans pouvoir, ô mon tendre père,
Verser des pleurs sur tes restes chéris!
Les miens seront à la France ravis,
Ils vont au sein d'une odieuse terre,
Sans honneur être ensevelis!

Encor si la Parque ennemie
Près de Louis eût moissonné mes jours!
Si j'avois terminé ma vie
Pour nos autels, ou bien pour mes amours!

Ou bien pour mes amours, &c. Toujours ce caractère de chevalier Français, qui par une bigarrure singulière, parloit de servir *sa Dame*, comme il se piquoit de servir Dieu. Les dames

De mes destins, j'eusse illustré le cours:
Mais, vil esclave aux champs de la Syrie,
Oublié, je meurs pour toujours!

❁

Cher objet, ne peux-tu m'entendre?
Viens, dans tes bras ton époux veut mourir;
Viens, reçois l'ame la plus tendre,
Ses derniers vœux, & son dernier soupir;
Si tu pouvois sur ma tombe gémir!..
Si tu répands des larmes sur ma cendre,
Tu verras mon cœur tressaillir!...

❁

---

alors se chargeoient du soin d'apprendre à notre jeune noblesse *le catéchisme & l'art d'aimer*: de là cette fausse dévotion, qui prêtoit son fanatisme à l'amour, & dont elle recevoit en échange des abus bizarres & profanes. Par une suite d'idées grossières, dignes d'un siècle ignorant, la chevalerie osoit se couvrir du voile respectable de la religion. L'amant qui *entendoit à loyaument servir une dame*, étoit assuré de son salut, sur la croyance qu'on devoit aux préceptes *de la dame des belles cousines*. Aussi avoit on introduit à la fin des lettres familières, cette formule digne des *servants* des dames: *je prie Dieu qu'il vous doint joye de votre dame, & ce que vous desirez*.

Vain eſpoir !.. Ciel, je t'en conjure :
Guide en ces lieux nos chevaliers Français,
Ces rochers, cette grotte obſcure,
Tout de mon nom leur offrira les traits ;
Ils le liront gravé ſur ces cyprès,
Et de ces eaux le triſte & long murmure
Redira mes touchants regrets.



Le chevalier ne voyoit pas revenir ſon émiſſaire. Oſmin commençoit à lui témoigner quelque impatience : le ſort ne s'étoit point laſſé de perſécuter Créqui ; c'eſt envain qu'il attendoit cette ſomme qui devoit faire tomber ſes fers : un parti Arabe, en ravageant la campagne, s'étoit ſaiſi de l'eſclave More, & l'avoit aſſaſſiné. Pour comble de malheurs, Oſmin ſuccomba aux aſſauts d'une maladie opiniâtre, & le chevalier, après ſept ans de captivité, paſſa ſous le joug d'un autre maître bien différent du premier.

Méhémet étoit un des enthouſiaſtes de ſa ſecte le plus ſuperſtitieux, & par conſéquent le plus dur & le plus cruel ; il penſoit plaire à ſon prophéte, en épuiſant ſa barbarie ſur les Chrétiens qu'il ne mettoit point au rang des hommes : tout ce qui n'étoit pas Muſulman, paraiſſoit à ſes yeux une créature qu'il

falloit absolument exterminer, ou elle n'obtenoit sa grace qu'en renonçant à sa religion. Méhémet ne connaissoit point d'autre choix, ou la mort ou le Mahométisme, & quoiqu'il fût extrêmement avare, il préféroit encore la satisfaction de faire des prosélytes, à celle d'entasser des richesses : tant il étoit enivré des fureurs d'un faux zèle ! Il n'avoit qu'un fils unique nommé Abdalla, & d'un caractère entierement opposé à celui de son père. La mère de ce jeune-homme étoit une esclave Chrétienne, dont il avoit reçu les premiers éléments d'éducation; elle venoit de mourir. Méhémet retenoit Abdalla dans une espèce de servitude, & travailloit inutilement à lui inspirer sa férocité & son fanatisme ; le jeune-homme lui disoit sans cesse : non, mon père, je ne sçaurois croire que Mahomet ordonne la barbarie & le meurtre ; il ne m'est pas possible de vaincre là-dessus mon cœur : il se refuse toujours à vos préceptes. Vous m'opposez que je ne dois point me servir de ma raison : je veux bien vous la soumettre ; mais ôtez-moi donc ce malheureux sentiment de compassion qui me fait plaindre les Chrétiens & leurs erreurs, sans avoir soif de leur sang. Méhémet lui promettoit que le ciel l'endurciroit, c'est-à-dire, le rendroit un digne Musulman, en le faisant triompher de cette sensibilité qu'il trai-

toit de faibleſſe criminelle, & ce miracle n'arrivoit point.

Que Créqui eut lieu de regretter Oſmin, & qu'il éprouva qu'il n'avoit point eſſuyé les rigueurs de l'eſclavage! Du-moins ſous ſon premier maître, jouiſſoit-il d'une ſorte de liberté: il lui étoit permis d'aller verſer ſes larmes dans le ſilence des forêts, de confier ſes gémiſſements à des êtres inſenſibles pour les mortels heureux, mais qui ſemblent s'animer pour les infortunés, les plaindre, s'attendrir avec eux, & devenir leurs confidents & leurs amis. Une ame mélancolique cherche la ſolitude des campagnes, s'abandonne à la pente facile des ruiſſeaux, ſuit le mouvement léger des feuilles agitées par les vents, s'enfonce dans les profondeurs des cavernes, impreſſions touchantes qu'ignore le tumulte des villes, & qui ne ſe font ſentir que dans ces lieux où la nature nous parle, & nous rapproche de la vérité & de nous-même.

Le chevalier fut d'abord employé aux travaux les plus aviliſſants & les plus durs; une nourriture groſſière ſoutenoit ſes miſérables jours; il avoit eu l'adreſſe de dérober aux ſatellites qui l'entouroient, ce braſſelet ſi précieux pour ſa tendreſſe, ainſi que ſon reliquaire; l'un & l'autre lui étoient

chers également ; il leur donnoit tour-à-tour des baisers arrosés de larmes ; tantôt il adressoit ses plaintes à son épouse, comme si elle les eût entendues ; tantôt il tournoit ses regards & poussoit ses soupirs vers le ciel, dont il imploroit l'appui. L'amour & la religion échauffoient mutuellement son ame, & l'aidoient à supporter le fardeau de tant d'infortunes.

Méhémet mêt le comble à un traitement aussi inhumain : on frappe Créqui de mille coups. C'est alors que toute la sensibilité du chevalier Français éclata. Homme indigne de ce nom, dit-il à son tyran, sçais-tu bien qui je suis ? connais-tu ce qu'on doit à la noblesse, au malheur, à l'humanité ? crois que, si des armes se trouvoient dans mes mains, je ne te laisserois pas seulement l'idée de m'outrager à cet excès. Juge de l'excellence de ma religion : je lui dois le courage qui me fait supporter l'éxistence, après des affronts pareils. Oui, c'est Dieu qui m'ordonne de vi-

---

f. *L'amour & la religion*, &c. Tel étoit l'esprit de ces tems ; l'un & l'autre ont été pour nos chevaliers la source des actions les plus éclatantes & les plus vertueuses : d'ailleurs la tendresse de Créqui pour sa femme ne pouvoit offenser le ciel, qui lui-même a consacré ces engagements, &c.

vre, écraſé, humilié ſous le poids de tes fers ; & ſans la crainte de lui déſobéir, il y a long-tems que j'aurois ſçu par un prompt trépas me ſouſtraire à ta barbarie ; un homme tel que moi n'auroit pas de peine à mourir : tu n'en peux douter. Que veux-tu ? mets à ma liberté le prix le plus haut qu'impoſe ton avarice, & tu ſeras ſatisfait ; je ferai de nouvelles tentatives ; j'enverrai un autre exprès en France ; il faut eſpérer que celui ci remplira mes deſirs, qu'il parviendra juſqu'à ma famille, & qu'il rapportera ma rançon. Epuiſe, en attendant, ſur moi toutes les horreurs de la misère : que je reſſente la ſoif, la faim ! qu'on me faſſe haleter ſous des travaux immodérés, mais que des coups ... l'indignation lui coupe la parole. Ton ſort va changer, répond Méhémet : il ne tiendra qu'à toi de mériter mes bontés.

Auſſitôt le vieux Muſulman fait ſigne à quelques-uns de ſes eſclaves : on s'empreſſe autour de Créqui ; on lui ôte ſes chaînes ; les parfums les plus odoriférants lui ſont prodigués ; il eſt revêtu de riches habits ; il ne ſçait ce que ſignifie cette métamorphoſe extraordinaire. Méhémet le rappelle auprès de lui, le fait aſſeoir à ſes côtés : — Français, ce changement imprévu dans ta deſtinée, t'annonce que j'ai

le pouvoir de t'élever de l'abyme au fommet de la profpérité. Tu me parles d'une rançon confidérable : je puis te donner des richeffes au-deffus de tout ce que tu poſsèdes dans ton pays. Je te promets tous les biens, tous les plaifirs, le comble des grandeurs : ta nouvelle fortune ne te coûtera qu'un mot... Qu'un mot, interrompt Créqui, je fuis prêt à le prononcer, fi ma religion & mon honneur ne font point bleffés... — Renonce à tes erreurs ; embraffe notre croyance, & notre faint prophète... —N'achève point, Méhémet ; tu me propoferois de quitter la foi de mes pères? à moi ! Créqui ceffer d'être chrétien ! faire le perfonnage d'un abominable renégat ! être un vil Mufulman !.. barbare ! voilà, voilà mon cœur ; je le livre à ta rage : plonges-y la mort, déchire mes membres fous les plus cruelles tortures. N'attends point que tu m'arraches une penfée... — Eh bien ! arrogant efclave, nous allons éprouver ta fermeté.

Des fatellites accourent ; on a dépouillé le chevalier de ces vêtements fomptueux ; il eft rendu à des chaînes bien plus accablantes que les premières ; fon fang ruiſsèle fous des coups multipliés. L'impitoyable Méhémet revenoit inceffamment : — Es-tu toujours

chrétien ? toujours, reprenoit Créqui d'un ton assuré, & il essuyoit de nouveaux outrages & de nouvelles souffrances.

Ce monstre de cruauté & de fanatisme avoit entendu le chevalier prononcer souvent le nom d'Adèle; Il lui demande ce que c'est que cette Adèle qui semble être l'objet principal de ses plaintes. — Ah ! c'étoit tout, c'étoit tout pour moi, la femme la plus chérie, mon épouse, que j'aimerai jusqu'au dernier soupir, pour laquelle je donnerois mes tristes jours; oui, je ferois sans peine le sacrifice de ma malheureuse vie, si à cette condition, je pouvois la revoir un seul instant... Je ne la verrai plus ! je ne la verrai plus ! — Tu l'aimes à ce point ! — Une tendresse aussi vive ne sçauroit s'exprimer ! Et mon enfant... mon enfant... mon père... — Il ne tient qu'à toi de revoler dans leurs bras. — Que dis-tu ?.. ah ! je pardonne tous les outrages... parle, tous mes biens sont à toi. Mon père... ma femme... mon fils... — Ce ne sont pas tes richesses que j'éxige, je te l'ai dit, un objet plus noble m'anime; souffre qu'on t'instruise, qu'on t'éclaire du-moins sur les vérités de notre religion, & tu es libre à ce prix. Créqui regarde d'un œil fier Méhémet, & fait quelques pas pour se

retirer. — Où vas-tu ? — Tes bourreaux ſont-ils prêts ? je cours me préſenter à tous les ſupplices ; & voilà quelle rançon tu m'impoſois ! ah ! Dieu ! Dieu de mes pères ! revoir Adèle, embraſſer ma famille, mourir de joie dans leur ſein, quelle heureuſe deſtinée ! mais te trahir, mon Dieu ! manquer un ſeul inſtant à la vérité, à ma foi, à l'honneur ! feindre un moment ! Méhémet, tu as prononcé mon trépas : il n'y a plus d'eſpérance pour moi.

Le Turc agité de colère, commande qu'on redouble les tourments du malheureux eſclave ; il eſt obéi ; le chevalier demeure inébranlable : il ne lui échappe que ces paroles qui enflammoient ſon courage : j'adore Adèle, mais mon honneur, mon Dieu, me ſont encore plus chers. Méhémet, fatigué d'une réſiſtance ſi opiniâtre, fait jetter Créqui chargé de fers aux pieds & aux mains dans le fond d'une tour découverte, & expoſée aux injures de l'air, au ſoleil le plus brulant, aux orages, à toute l'intempérie des diverſes ſaiſons ; ſa nourriture ne conſiſtoit qu'en quelques morceaux de pain noir, & une eau corrompue, à laquelle ſe mêloient ſes larmes.

Adèle ne ſouffroit guères moins que l'infortuné Créqui : elle n'avoit revû le jour que pour éprouver

une mort continuelle ; son époux ne sortoit point de sa mémoire ; ce nom si cher étoit le seul mot qu'elle pût proférer ; ses yeux restoient continuellement attachés sur son anneau, & ne s'en détournoient que pour jetter sur son fils de tristes regards appésantis de larmes. Combien de fois s'écrioit-elle : il n'est donc plus ! il ne m'entend point ! il ne voit point couler des pleurs dont la source sera intarissable ! Ah ! je n'étois que trop assurée de mon malheur ! quand il s'est éloigné de ces lieux, mon ame m'avertissoit assez du sort affreux qui m'attendoit. Il les faut croire ces craintes, ces allarmes que la raison dément & que le sentiment adopte ! non, la nature ne se trompe jamais : elle a mis en nous une voix sourde qui nous annonce nos funestes destinées ; cette voix lamentable s'est élevée, lorsque mon cher Raoul... Faut-il que je sois mère, que ce nom me condamne à supporter une odieuse éxistence ?.. malheureux enfant, combien tu me coûtes ! il m'est défendu pour toi de suivre au tombeau tout ce qui m'attachoit à la vie ; je l'ai perdu !

Gérard ressentoit peut être une douleur aussi vive, qu'il s'efforçoit de dissimuler, & à laquelle il s'abandonnoit, quand il se trouvoit seul : — Mon fils, mon

cher fils ! je ne rendrai point mes derniers ſoupirs dans ton ſein ! mes yeux ne ſe fermeront pas ſous ta main chérie, ces yeux qui ne voyent qu'à peine, qui bientôt vont être couverts des ténèbres éternelles ! (en effet ſa vûe affaiblie ne diſtinguoit preſque plus les objets ; ſouvent il tenoit ſon petit fils dans ſes bras.) Mes regards me ſervent mal : mais mon cœur ... il m'éclaire : je crois voir, je vois Raoul ; c'eſt lui que je ſerre contre ce ſein où je ſens déjà le froid de la mort ! hélas ! c'eſt ainſi que ſon enfance m'amuſoit, me touchoit, rempliſſoit mon ame !.. malheureux les pères qui ne ſentent pas tout le charme d'une ſeule careſſe de ces innocentes créatures !

Le vieillard ne marchoit preſque plus : enchaîné, en quelque ſorte, ſur un ſiège, par l'affaiſſement de l'âge, il vouloit qu'on le tournât vers l'Orient. C'eſt-là, diſoit-il, c'eſt-là que mes fils ... que Raoul eſt expiré aux champs de l'honneur ! mon ame franchit un intervalle immenſe, & va chercher dans les plaines de Syrie, l'endroit où il a ſuccombé ſous le fer meurtrier ; n'y puis-je exhaler les reſtes d'une vie qui m'eſt inſupportable ?

Ces deux victimes du malheur, Adèle & ſon beau-père ne devoient goûter aucun genre de conſolation.

Baudouin de Créqui, fils du frère du vieux Gérard, n'avoit point ces nobles ſentiments dont ſa race s'applaudiſſoit encore plus que de ſa haute extraction; conſumé d'une avarice ſordide qui dégradoit ſa naiſſance, depuis longtems il dévoroit dans ſon cœur la riche ſucceſſion de ſon oncle; il ſe ſert du prétexte de la caducité d'un vieillard, & de la faible inexpérience d'une femme, pour s'ériger en défenſeur des droits du jeune Raoul. A la faveur de cette qualité impoſante, il accourt au château de Créqui, ſuivi d'un nombre d'*hommes d'armes* & de vaſſaux, y établit le ſiège de ſa tyrannie, & les premiers auxquels il en fait reſſentir les violences, ſont le vieux banneret, & ſa belle-fille. Celui-ci eſt abandonné ſans pitié aux ſoins des domeſtiques, c'eſt-à-dire à une négligence qui ne diffère guères de la dure inſenſibilité; la ſeule Adèle eſſuyoit les larmes qui échappoient à ſes yeux

---

De ſa tyrannie, &c. Tous ces petits deſpotes qu'avoit produits la faibleſſe du gouvernement féodal, ne manquoient pas de ſe livrer aux abus les plus odieux du ſuprême pouvoir. Ils ſe faiſoient des guèrres éternelles, & marquoient leurs ſuccès par des cruautés inouies; il n'y avoit point d'autre code que les armes & la force.

presque éteints : mais il ne la voyoit point aussi souvent qu'il l'eût voulu, & qu'elle-même l'auroit desiré : un état de langueur la retenoit dans son appartement, où elle sembloit recueillir toutes les forces de son ame, pour s'occuper de son fils.

L'unique société qui restât au vieillard défaillant, étoit un chien fidèle que Raoul dans son enfance avoit beaucoup aimé ; il l'avoit même recommandé, en partant, à son père & à son épouse. Cet animal tenoit une compagnie assidue à Gérard ; il ne le quittoit ni le jour ni la nuit ; il l'échauffoit de son haleine, lui léchoit les pieds & les mains, paraissoit toujours prêt à le défendre, & lui donnoit les marques les plus touchantes de sensibilité : le vieux banneret souvent laissoit tomber sur lui ses larmes : — Hélas ! tu es la seule créature ici qui s'intéresse à mon sort ! je ne sçaurois oublier combien tu

Un chien fidèle, &c. Celui qui lira de sang-froid l'épisode d'*Argus*, chien d'Ulisse, dans le dix-septième livre de l'Odyssée, peut ne point s'arrêter à cet endroit où l'on s'est efforcé de suivre de loin le grand peintre de la nature : il est vrai qu'Homère ne possédoit pas le *ton du jour*, & que *là dedans il n'y a rien de plaisant.*

fus

fus cher à mon fils Raoul ! quel éxemple pour des hommes, pour un parent ! mon pauvre Gerfault ! l'âge ne t'a pas épargné plus que moi : l'un & l'autre nous allons bientôt mourir, & l'on nous abandonne à notre misérable situation ! personne, personne ne prend pitié de nous ! Encore si Raoul, ton second maître, eût reçu mes derniers soupirs ! on auroit dit que cet animal éclairé par le sentiment, comprenoit les plaintes que lui adressoit le vieillard : il sembloit pleurer & gémir avec lui.

Les procédés révoltants de Baudouin envers son oncle & la malheureuse Adèle, réduisirent celle-ci au désespoir : elle en instruit son père Mahault sire de Craon : il accourt du fond de la Bretagne, arrive au château de Créqui, vole dans les bras de sa fille : son état le frappe ; il la trouve plongée dans un accablement mortel ; c'est envain qu'il veut l'en retirer ; Mahault ne tarda point à éprouver lui-même que les plaintes d'Adèle étoient fondées : il essuya les hauteurs & les duretés de Baudouin. Alors indigné d'une conduite qui offensoit jusqu'à l'humanité, il presse sa

Mahault, &c. On soupçonne que le père d'Adèle fut Mahault de Craon, d'une des plus grandes Maisons de la Bretagne ; son fils parait en 1198.

fille de le ſuivre avec ſon fils dans ſa patrie. — Que je quitte, mon père, les lieux qu'habitoit Raoul, qui nous ont vû heureux, qui me retracent ... tout ce que j'aime plus que jamais ! que j'abandonne un vieillard reſpectable, intéreſſant, le père de mon époux, à la barbarie d'un parent ſi peu digne de ſon nom ! c'eſt ici que j'épouſai Créqui, j'y mourrai ; je recueillerai l'ame du malheureux Gérard, & ma tombe ſera près de la ſienne.

Le tyran de Gérard & de ſa brû ne garde plus aucun ménagement ; il ſe montre à viſage découvert ; il les veut chaſſer tous deux, ainſi que le jeune Raoul, de cette terre qu'il a réſolu d'uſurper ; il a recours à d'illégitimes prétentions, & s'appuie des complots de ſerviteurs ingrats & infidèles à leurs anciens maîtres. Dans ces temps d'anarchie féodale, c'étoit le triomphe du fort ſur le faible : l'épée ſeule décidoit, & le ſuccès établiſſoit les droits.

Allarmé pour ſa fille d'un danger inévitable, & perſuadé que rien ne pourra l'engager à s'arracher de ce pays, Mahault conçoit un projet, l'exécute, & va trouver Adèle qui tenoit ſon fils dans ſes bras, & l'inondoit de ſes larmes : — Ma fille, vous êtes donc déterminée à ne point revoir la Bretagne ? vous voulez

expirer dans ce séjour ? — Mon amour, mon devoir, tout, mon père, m'en impose la loi. — Eh bien ! puisque cet enfant vous est si cher, que le sort de Gérard vous touche, que vous ne sçauriez vous cacher ... l'inhumanité, ma fille, l'avarice entraînent à des excès ... vous devez m'entendre. Vous aimez votre fils ... frémissez ... Baudouin ... il est capable de tous les crimes; c'est pour parer ces coups que je viens vous proposer ... Raoul, oui, Raoul lui même, s'il étoit possible qu'on sortît du tombeau, vous donneroit ce conseil... Adèle, vous n'avez point d'autre parti... — Quel est-il, mon père ? quel est-il ? eh ! quelle autre espérance puis-je avoir, que de succomber bientôt à ma douleur ? oui, ce cher enfant est tout ce qui m'attache à la vie. Hélas ! pensez-vous, si je n'eusse pas été mère, que j'aurois tardé un seul instant à suivre mon époux chez les morts ? Depuis ce jour horrible, qu'est-ce que mon éxistence ? je n'ai donc eu la force de vivre que pour mon fils... Parlez, seigneur ; je ferai tout pour mon enfant. — Écoutez, Adèle : loin de blâmer votre amour pour la mémoire de votre mari, qui n'y est plus sensible, j'enflammerois encore un feu si noble, s'il étoit susceptible de se réfroidir; Créqui sans doute méritoit cet excès de tendresse;

mais il n'eſt plus ; vous l'éprouvez trop : ſon nom eſt ſans pouvoir en ce château ; & il a un fils auquel il faut un appui ... je vous ai dit... — Expliquez-vous, ſeigneur ... je ne vous comprends pas... — Raoul.. étoit votre ſoutien. — Me tromperois-je... Juſte ciel ! vous voudriez... — Qu'un autre hymen... — N'achevez point, grand Dieu ! qui ! moi ! moi ! que je forme un nouvel engagement ! que je trahiſſe la fidélité que j'ai vouée à tout ce que je pouvois aimer ! que dans les bras d'un autre... Ah ! mon père, mon père, montrez-moi la plus cruelle mort, je ſubirai tous les ſupplices ... mais, que j'expire maitreſſe de ma main, de ce cœur ... il n'eſt point à moi, mon père : Créqui l'a emporté dans la tombe ; Créqui doit y regner juſqu'après mon trépas. Eh ! ceſſerois-je de l'aimer ? peut-il être un terme à mon amour ? — Adèle, vous avez donc réſolu de porter le couteau dans le ſein de votre fils ? aſſurément je ne m'occupe point de votre deſtinée ; je ne me diſſimule pas que c'eſt le moindre objet qui vous ſollicite : mais cet enfant eſt tout ... ma fille, vous êtes mère ... c'eſt donc cet enfant que je mets ſous vos yeux : la misère, l'opprobre qui ſuit l'adverſité, la dégradation attachée à l'infortune, que ſçai-je ? une fin cruelle, voilà les maux ſuſpendus ſur

une tête ... que vous-même vous dévouez à tant de malheurs. — Qu'un ſecond époux m'arrache des ſerments ! — Que votre fils ſans ſoutien ... il périra ... Adèle, ma fille, ma chère fille, le meilleur des pères, oui, le meilleur des pères, votre ami le plus tendre vous conſeille ; il gémit de ce moyen : mais c'eſt le ſeul que votre ſituation vous laiſſe, & ... femme infortunée, vous n'avez point à choiſir. — Raoul ! ta femme formeroit d'autres nœuds ... & quand je me rendrois à vos raiſons, mon père, quand mon fils l'emporteroit, il n'eſt que trop vrai, c'eſt tout ce qui m'anime, c'eſt tout ce qui m'anime, puis-je vous répondre que j'aurai la force de me traîner aux autels ? eh ! non, jamais, jamais je ne l'aurai ... oui, je ſuis mère, & mère la plus tendre ... & la plus malheureuſe.

Le ſire de Craon prend le jeune Créqui dans ſes bras : —La voilà, cette chère victime que vous immolez, quand vous perſiſtez dans vos refus; regardez-le bien, cet enfant : il vous implore, vous demande du ſecours, & vous l'abandonnez ? — Qu'exigez-vous, ſeigneur ? — Que vous permettiez qu'on embraſſe votre défenſe & celle de votre fils, s'écrie un homme qui accourt ſe précipiter aux pieds d'Adèle, demeu-

rée immobile d'étonnement : elle reconnaît ſous l'habit d'un ſimple ſerviteur, le ſire de Renti ; ce banneret de la plus haute naiſſance, jouiſſoit d'une fortune conſidérable ; il étoit allié à la maiſon de Créqui ; il avoit reſſenti la paſſion la plus violente pour Adèle, avant qu'elle épouſât Raoul ; une belle-mère qui tyranniſoit Renti, s'étoit oppoſée à ſon mariage avec la fille de Mahault ; il avoit conſervé ſon amour, & renoncé à tout engagement ; ſes terres touchoient à celles de Gérard ; Craon l'ayant vû à l'inſçu de ſa fille, avoit préparé cette eſpèce de ſurpriſe. Renti s'étoit introduit ſous ce déguiſement pour ne point exciter la défiance de Baudouin, qui s'apprêtoit à s'emparer du château ; il reprend : n'enviſagez point, madame, un amant malheureux, qui vous eſt toujours reſté fidèle : écartons cette image, puiſqu'elle vous offenſe ; mon deſſein eſt de vous reſpecter comme la vertu même ; c'eſt un ami, c'eſt un vengeur que je viens vous offrir en moi, & je ne puis me déclarer, repouſſer les intrigues & la force ouverte d'un uſurpateur, qu'appuyé du nom d'époux. Une troupe de gentilshom-

---

Le ſire de Renti, &c. Maiſon alliée à celle de Créqui, & tombée dans la maiſon de Croy.

mes qui brûlent de vous ſervir, n'attend que ce moment ; du pied de l'autel, je cours à Baudouin ; je ſuis prêt à me meſurer avec lui, s'il oſe un inſtant vous diſputer vos biens & vos droits ; je ſuis le père de votre enfant, il eſt mon fils... Adèle, au milieu des ſanglots, ſe tournant vers le ſire de Craon, s'écrie : ah ! mon père ! étoit-ce ainſi que vous deviez adoucir mes malheurs ? Je ferai plus, pourſuit Renti, je le jure ici à vos genoux, & j'en prends à témoin votre père & le ciel même : je vous prouverai qu'un amour véritable m'anime ; hélas ! il n'a jamais ceſſé d'enflammer mon cœur ; oui, vous ſçaurez combien je ſuis capable d'aimer. Créqui, Créqui n'auroit point eu cet excès de tendreſſe : — Ah ! gardez-vous de bleſſer ... tout le monde doit avoir mes ſentiments pour Créqui ... —Je m'engage à vous rappeller, Madame, combien mon parent méritoit d'être aimé, à reſpecter votre douleur, à ne point vous reprocher cet amour dont je ne dois être que trop jaloux ... je combattrai, j'étoufferai l'ardeur la plus vive, la plus pure ; je ne ferai point valoir le pouvoir que l'hymen me donnera ; c'eſt votre ami, j'en fais ferment, l'ami le plus déſintéreſſé auquel vous accorderez votre main ; j'attendrai que ma conſtance aſſure mes droits

triomphe de votre inſenſibilité : du moins ſi je ne puis la vaincre, j'aurai goûté la ſatisfaction de vous être utile, de faire votre bonheur, celui de votre fils ; ces plaiſirs ſi touchants pour une ame pleine de la divine Adèle, me les envieriez-vous ? — Seigneur ... vous ne pouvez avoir que ma reconnaiſſance, que mon eſtime ; l'une & l'autre ſeront à vous ſans réſerve ; mais mon amour ... en puis-je aimer un autre que Créqui ?.. je lui étois ſi chère ! nous éprouvions des tranſports mutuels... Voyez cet anneau qui me lie à lui, tant que je reſpirerai ; regardez : nos deux noms ſont entrelacés, & un autre nom... — Madame ... adorable Adèle, il n'eſt point de ſacrifice qui m'étonne ; encore une fois, croyez que Renti l'eût diſputé à Créqui même par la vivacité, le déſintéreſſement, la nobleſſe de ſes tranſports. S'il étoit permis à tout autre qu'à un mari de s'armer hautement en votre faveur, & de réclamer vos droits, je ne demanderois point à vous conduire à l'autel ; ce ſeroit à force de ſervices, de ſoins, après toutes les épreuves que vous éxigeriez, que j'oſerois ſolliciter le nom de votre époux. Mais ſans ce titre, je n'ai aucun pouvoir ; que dis je ? mon appui vous offenſeroit : on jetteroit des ombres

ſur votre réputation, & l'honneur d'Adèle m'eſt encore plus cher que le mien.

Le ſire de Craon qui s'étoit retiré pour quelques inſtants, accourt ſuivi du vieux banneret, que des domeſtiques portoient ſur une eſpèce de ſiège: — Gérard ſçait tout, ma fille, & le voilà qui vient ſe joindre à nous, pour preſſer cet hymen où ſont attachés tant d'intérêts qui doivent être les tiens mêmes. Oui, dit le vieillard, d'une voix preſqu'éteinte, j'unis mes prières à celles de ton père; eh! ce n'eſt pas à toi, Adèle, à ignorer combien j'aimois Raoul: mais il ne faut en ce moment enviſager que ſon fils, que ton fils, l'unique rejetton qui reſte de moi; la néceſſité nous l'ordonne. Je connais le ſire de Renti; c'eſt un de nos *preux*, & ſa valeur me répond de ſa vertu; qu'il t'affranchiſſe de la tyrannie de Baudouin; que je puiſſe du-moins expirer, avoir une tombe dans ce château qui ma vû naître, où mon fils, où Raoul fut élevé! Hélas! mes yeux qui ne jouiſſent plus que d'une faible clarté, ſaiſiſſent par-tout ſes traces; je les arroſe de mes larmes; je ſens que j'ai peu de jours à vivre: qu'en mourant, je voye cet héritage aſſuré à notre cher enfant (il embraſſe ſon petit-fils), & que mes derniers regards ſoient témoins de la punition de Baudouin!

Adèle étoit livrée à l'agitation la plus violente : — Que voulez-vous,que demandez-vous ? Créqui s'élève du tombeau : ne le voyez-vous pas ? il eſt devant mes yeux : j'entends ſa voix lamentable : » C'eſt donc » ainſi que tu me gardes ta foi ! Adèle ! c'eſt toi qui » me trahis !.. tu vas porter un autre nom ... tes ſer- » ments ... tu vas commettre un parjure «. Ah ! mon père, laiſſez-moi reprendre les ſens ... ma ſituation m'accable ! Seigneur ; (ſe tournant vers Renti) je ſuis pénétrée de votre généroſité ; non, perſonne n'eſt plus reconnaiſſante qu'Adèle, & vous (s'adreſſant à Gérard & à ſon père) vous ne doutez pas de ma docilité & de ma tendreſſe ; vous connaiſſez mon amour pour mon fils, c'eſt tout vous dire : mais ſouffrez au nom de l'humanité,du ciel,& c'eſt votre pitié que j'implore, permettez que je recueille mon ame : elle eſt abbreuvée d'un torrent d'amertumes ! Créqui m'eſt toujours préſent... Non, non, je ne pourrai jamais ... ma bouche prononceroit ce que vous deſirez ... mon cœur ſe révolteroit, ſe briſeroit... Comment m'accoutumer à cette idée ?.. daignez, par grace, me laiſſer quelque temps à moi-même : que je puiſſe contempler toute la profondeur de l'abîme où l'on veut m'entraîner !

L'infortuné Raoul résistoit à tous les mauvais traitements de Méhémet ; il ne sortoit point de cette tour où le barbare le retenoit accablé sous le poids des chaînes ; il offroit ses tortures à ce Dieu qu'il invoquoit sans cesse ; après le ciel, c'étoit Adèle qui l'occupoit tout entier. L'espoir est le dernier sentiment qui nous abandonne. Créqui s'avisa d'un expédient, que Richard, roi d'Angleterre, mit dans la suite en usage : il se flattoit que quelque Chrétien pourroit passer sous les murailles de sa prison : il

---

Richard. Richard, surnommé *cœur de lion*, revenant de la Terre-Sainte, fait naufrage sur le golfe de Venise, se sauve, passe par l'Allemagne à la faveur d'un déguisement, de peur d'être découvert de son ennemi Léopold duc d'Autriche, est reconnu tournant la broche dans une hôtellerie, & mené au duc qui le charge de chaînes, & le jette dans une prison. Le malheureux Richard imagine de chanter jour & nuit, se flattant que le hazard pourroit amener sous les murs de sa tour quelqu'un qui reconnaîtroit sa voix, & s'intéresseroit à son sort ; son attente qui eût pu paraître une espérance chimérique, ne fut point trompée : un cuisinier de ce monarque, par un jeu singulier des évenements, vient à traverser l'Autriche ; son chemin, par un autre effet de l'heureuse destinée du prince, conduit le cuisinier près de la prison ; il entend sortir des accents qui ne lui sont point étrangers : il approche, distingue la voix de Richard dont on ignoroit l'aventure, & en reçoit des instructions qui opérèrent la liberté de ce souverain, & le rendirent à son royaume.

imagina de composer une *Complainte*, où il détailloit son histoire, & il la chantoit incessamment, dans l'espérance qu'un hazard heureux le feroit entendre, & que par ce moyen, il exciteroit la pitié, & feroit parvenir de ses nouvelles à sa famille.

SECONDE ET DERNIÈRE COMPLAINTE DU SIRE DE CRÉQUI.

Le mortel le plus misérable,
Dans cette tour,
Victime d'un sort déplorable,
Meurt nuit & jour;
Veuille le ciel en notre France
Porter mes cris!
Qu'on vienne alléger ma souffrance,
Ou je péris.



Chevalier à pleine bannière,
Créqui, j'ai nom;
La croisade est héréditaire
Dans ma maison;
Près Boulogne, devers la Flandre,
Est mon château;
Qu'en ce manoir du-moins ma cendre
Ait son tombeau!



J'étois de monſeigneur mon père
  Le fils chéri ;
Il avoit à la Sainte-Terre
  Bouillon ſuivi ;
A le choiſir pour mon modèle,
  Il m'animoit,
Et pour combattre l'Infidèle,
  Il me formoit.

J'eus à peine obtenu le grade
  De chevalier :
Je commençai d'amour malade,
  A m'ennuyer ;
J'épouſai dame ayant naiſſance,
  Biens par-deſſus,
Elle avoit plus groſſe chevance,
  Charmes, vertus.

Roſe du jour, ou *la plus belle*
  On l'appelloit,
Tant ſa beauté fraîche & nouvelle
  Emerveilloit !
Combien je l'aimois d'amour tendre !
  Dieu ! quelle ardeur !
Il vous faudroit, pour le comprendre,
  Avoir mon cœur.

Le ſon guerrier de la trompette
Vient m'avertir
Qu'il faut de ma douce retraite
Sus départir.
Adèle envain verſa des larmes,
Je l'embraſſai,
Mais de ſon ſein, bien vîte aux armes
Je m'élançai.

Avec Louis, plein d'un ſaint zèle,
Je pris la croix;
Je retournai vers mon Adèle
A pluſieurs fois;
J'entends encor ſa voix pâmée:
— Vous me quittez!
— Je ſuis du ciel, ma bien-aymée,
Les volontés.

Dans ce fleuve dont le rivage
Bornoit nos pas,
Le premier, j'ouvris un paſſage
A nos ſoldats;
Le Méandre m'a vû pourſuivre
Les Muſulmans;
Que n'ai-je, hélas! ceſſé de vivre
En ces moments!

Nous avions attiré ſans doute
  L'ire du Ciel ;
Les Chrétiens ſont mis en déroute :
  Revers cruel !
De Louis le trépas s'apprête :
  Soudain je cours
Au coutelas offrant ma tête,
  Sauver ſes jours.



Semblablement pour lui, mes frères
  Tous deux occis,
A mes regrets vifs & ſincères
  Furent ravis ;
Mais leur fin ne doit faire naître
  Triſte pitié :
Tout Français qui meurt pour ſon maître
  Eſt envié.

Il me faut plaindre davantage
  Des coups du ſort.
Je ſuis tombé dans un ſervage
  Pis que la mort.
Or apprenez, Ames chrétiennes,
  Si m'écoutés,
De ces Ames vraiment payennes
  Les cruautés.

Une longue chaîne me serre
  A travers corps,
Je n'ai de couche que la terre,
  Las! je n'y dors;
Mes pieds, mes mains sont d'autres chaines
  Encor chargés:
Aussi mes traits, sous tant de peines,
  Sont tout changés!



Tour-à-tour froid, chaleur, orage,
  Depuis trois ans,
Sur moi, se joignent à la rage
  Des Mescréants:
Un pain noir nourrit mes misères;
  Mes pleurs je boi;
J'ai serpents, couleuvres, vipères
  Autour de moi.

Tous ces maux, hélas! que j'endure
  Sont encor peu:
Ils voudroient me rendre parjure
  Envers mon Dieu;
Le croiriez-vous, Chrétiens mes frères?
  Ces Turcs méchants
Veulent à la foi de nos pères,
  Oter les gens.

Ils

Ils me disent cent fois : renie,
  Et sur le champ,
Auras mainte gentille amie,
  Et force argent.
Moi, je réponds : à mon Adèle
  Point ne faudrai ;
Ainsi qu'à Dieu toujours fidèle
  Lui resterai.

✪

Vous qui passez sous ces murailles
  Où je gémis,
Puissent s'émouvoir vos entrailles
  A ces récits !
Par le saint nom, je vous supplie :
  Ne retardez
D'aller conter en ma patrie
  Ce qu'entendez.

✪

Vous trouverez peut-être encore
  Gérard vivant,
Dites-lui que son fils l'implore
  Dans son tourment.
Vous trouverez aussi ma dame...
  Quel souvenir !
Rien jusqu'ici n'a de mon ame
  Pu la bannir.

✪

Demandez que belle monnoye,
Or à foiſon,
Sans différer ici s'envoye
Pour ma rançon.
Que ſi mes jours, par coups funeſtes,
Étoient finis,
Faites qu'on tranſporte mes reſtes
En lieux bénis.

Clercs, chevaliers, manants, notables,
Qui que ſoyez,
N'oubliez les cris lamentables
Que vous oyez.
Pour guerdon de faveur ſi grande
Et loyauté,
A vos foyers le ciel vous rende
En ſûreté!

C'étoit envain que Créqui cherchoit à faire éclater ſes plaintes : elles ſe perdoient dans les airs; moins heureux que Richard, il ne trouvoit perſonne qui l'entendît, & qui pût contribuer à ſa délivrance; le chagrin ſeul eût ſuffi pour lui donner la mort.

Deux ſatellites entrent dans la tour, & traînent le chevalier aux pieds de Méhémet, dont la phyſionomie ſombre & terrible lui annonçoit un arrêt fou-

croyant : — Vil esclave, j'ai hésité jusqu'ici à céder à la voix de ma religion : elle veut que tu meures dès l'instant, ou que tu l'embrasses, en reconnaissant l'imposture & la fausseté de la tienne ; songe que tu n'as qu'un moment, que le glaive étincèle sur ta tête. Je te l'ai dit : déclare seulement en présence de nos bons Musulmans & de nos prêtres, que tu ne demandes pas mieux que de renoncer à tes erreurs, & de t'éclairer sur nos mystères, qu'en un mot, notre saint prophète est le seul, après Dieu, qu'on doive honorer, comme l'auteur du vrai culte. Si ton esprit n'est point convaincu, que ton cœur ne soit pas encore touché, fais cet aveu de bouche ; nous nous en contenterons, en attendant que tes yeux soient dessillés, & je m'acquitte de ma promesse : la liberté t'est rendue ; tu revois ta patrie, ta famille, cette épouse qui t'est si chère. Créqui ne répond pas : il regarde seulement avec fierté le barbare, & s'adressant à ceux qui l'avoient amené ; — Qu'on me replonge dans ma prison. Méhémet s'écrie : Chrétien arrogant, est-ce là ta réponse? — Eh ! quelle autre pouvois-tu attendre? sans doute... je serois au comble de la félicité, en revoyant la France, mes parents, mon père, s'il respire encore ;

je pleurerois du-moins ſur ſa tombe ; preſſer mon enfant dans mes bras, jouir de la préſence de mon épouſe, quand un ſeul de ſes regards me feroit oublier toutes mes infortunes, quel bonheur ineſpéré!.. applaudis toi de mon ſupplice: jamais je n'ai plus aimé: Mais ma religion, mon Dieu... Méhémet, tu ne te ſouviens plus que je ſuis Français & chevalier, que des hommes tels que moi ſont au-deſſus de la menace & de la ſéduction, qu'ils peuvent mourir... trahir le ciel! manquer à la foi, à l'honneur!.. m'en croirois-tu capable? où ſont tes bourreaux? où ſont tes bourreaux? — Ils vont épuiſer ſur toi les tortures... Sois certain que ma juſte fureur en imaginera, que tu ſeras la plus grande victime que nous aurons encore immolée au divin prophète; tes membres ſeront déchirés; tu ſentiras de toutes parts une mort... elle ne ſçauroit être aſſez violente... tu frémis... — Il faut donc renoncer à l'eſpoir de revoir Adèle, ma chère Adèle... c'eſt le dernier regret qu'elle obtiendra d'une ame où Dieu ſeul & la vérité doivent régner... J'attends tes tourments... — Qu'on le remène à la tour... remplis-toi bien du ſort que tu vas ſubir. Cette nuit, je ſerai vengé de ton obſtination inſultante & criminelle, tu ſeras puni,

tes cris retentiront jusqu'à moi : il ne sera plus tems de reclamer mes bontés ; mon oreille restera fermée comme mon cœur ; je veux m'enivrer de ce sang marqué du sceau de la réprobation. Mahomet lui-même presse ton châtiment ; je crois l'entendre ; je l'entends ; il me parle ; il éxige que je sois insensible à la voix de la pitié ... je ne l'écouterai point cette compassion que tu mérites si peu... Esclaves, délivrez-moi de son aspect qui m'irrite, & que les ministres d'une vengeance légitime s'apprêtent à remplir mes volontés. Les jours de clémence se sont écoulés ; la nuit de la mort est venue : qu'elle se développe toute entière sur ce Chrétien trop coupable.

On reconduit le chevalier à sa prison ; des portes de fer se sont fermées avec un bruit lugubre, & il n'a plus sous les yeux que l'image de l'horrible supplice qui se prépare.

Le premier mouvement de cet infortuné est de se jetter à deux genoux, & de crier du fond de son ame au seul appui qui lui reste & qu'il puisse implorer. On ne sauroit trop remettre cette vérité devant les yeux : Dieu est l'unique réfuge qui s'offre à l'homme dans l'excès de ces malheurs où tout se retire de lui & l'abandonne ; il n'a point d'autre consolateur,

d'autre ſoutien, d'autre ami. Créqui lève les mains au ciel, & d'une voix gémiſſante prononce ces paroles entrecoupées de ſanglots : Mon Dieu ! mon Dieu ! il eſt donc arrivé ce moment terrible ! ſupporter une mort affreuſe ... j'oſe répondre de mon courage, je ſuis capable de te faire ce ſacrifice : mais, Seigneur, ſi moins fidèle ... j'euſſe revû cette femme adorée, & ... je te l'immole, je te l'immole ; non, mon Dieu, non, je n'adopte point des ſentiments qui t'offenſent, qui me deshonorent ; je les rejette ; je les déſavoue ; je repouſſe cet amour... Seigneur, m'avois-tu créé ſi ſenſible, pour me ſoumettre à une pareille épreuve ?.. Allons, je ferai mon devoir : je mourrai pour toi ; prends ma vie, mon cœur, mon cœur tout entier... Encore ſi Adèle pouvoit être inſtruite de ma fin, qu'elle ſçût que je l'ai idolatrée juſqu'au dernier ſoupir, qu'elle a pu balancer ... ah ! pardonne, ſuprême Providence ... que l'époux d'Adèle a de la peine à ſe vaincre !.. Seigneur, verſez ſur elle toutes vos bénédictions ; qu'elle apprenne à mon enfant à vous ſervir, à vous aimer ! qu'elle le rende digne de vous, de ſa patrie, & de ſon roi ! qu'il mérite, par ſes ſoins, de mériter le nom de chevalier, le nom de Créqui ! qu'Adèle enfin ne m'oublie jamais !

qu'un autre ... ô mon Dieu ! qu'elle ſoit heureuſe ! c'eſt-là tout le prix de mon ſang que je vous demande, & ... Dieu de nos pères, ſois à préſent le ſeul objet qui m'occupe.

Créqui accablé de ſon horrible ſituation, tombe endormi, ou plûtôt épuiſé de douleur ſur ſes chaînes.

Près de trois heures s'étoient écoulées ; le jour ne paraiſſoit pas encore ; le chevalier ſe réveille : — C'eſt un ſonge, une illuſion ! quoi, Adèle, je ne te voyois point ! tu ne me parlois point ! tu ne me ſerrois point dans tes bras ! tu ne me diſois point que le ciel me récompenſoit de ma fermeté, que nous nous revoyons pour n'être plus déſunis ! tu me préſentois mon enfant ; mon père m'arroſoit de ſes larmes ... (il continue après avoir jetté les yeux de tous côtés) ah ! ce n'eſt qu'un rêve ! ce n'eſt qu'un rêve ! faible conſolation que Dieu m'envoye au moment que les tourments vont m'arracher la vie ! mes maux ne ſont que trop véritables ! non, je ne ſuis point en France ; j'expire, loin de mes parents, loin de mon fils, loin de ma femme ... je ſuis dans la patrie de l'impiété : voilà mes chaînes, les murs de ma priſon, cette terre humectée de mes larmes ! (il entend quelque bruit) tout mon ſang ſe glace ! Il eſt venu cet inſtant ... que je ne puis m'empêcher de

redouter !.. Ciel, ſoutiens ma fermeté, & donne-moi aſſez de forces pour ſupporter ce coup terrible (le bruit redouble) C'en eſt fait ! j'ai vécu ! plus d'eſpérance ! plus d'Adèle !

Un homme qui paraiſſoit ſuivi d'un autre, entre & approche de Créqui : — Chrétien, bannis toute crainte ... me reconnais-tu ? — C'eſt vous, jeune Abdalla ; le fils du cruel... — Il eſt mon père... Chrétien, il ne s'agit point ici d'accuſer ſa conduite ; pénétré de ſa religion, il croit la ſatisfaire, en montrant cette ſévérité ... à laquelle mon cœur, je le ſens trop, ſe refuſera toujours ; peut-être je ſuis infidèle aux préceptes ſacrés du ſaint prophète ; mes yeux ſe ferment, éblouis de ſon éclat ; oui, ma raiſon anéantie ſuccombe toute entière ſous Mahomet ... il eſt le maître des ames, il peut changer la mienne ; qu'il me donne la fermeté de mon père, ce zèle ... qui preſſoit ton ſupplice... Hélas ! c'eſt de ma mère que je tiens ces ſentiments ... qui ſont une faibleſſe condamnable, je n'en doute point. Sélime étoit de ta religion, & m'a imbu de ſes erreurs ; on dit que ta loi prêche la douceur, la clémence, qu'elle eſt d'accord avec cette nature ... qui, en ce moment, me parle & m'a entraîné auprès de toi ; je t'ai vû ſouvent, & cha-

que fois tu m'as inſpiré, je ne ſçais pourquoi, de la compaſſion ; il ne m'a pas été poſſible de la dominer : elle m'a pouſſé vers ce lieu, malgré tous mes efforts pour lui réſiſter ; profite des ténèbres ; devance le jour. Tiens, voici vingt bezans d'or, c'eſt tout ce que je poſsède ; cet eſclave qui m'eſt attaché va te conduire juſqu'à l'entrée d'un bois qui aſſurera ta fuite ; à la ſortie de la forêt, tu trouveras un port où tu pourras t'embarquer. Adieu ; le tems preſſe. (il ſe tourne vers l'eſclave) ôte-lui ſes fers.

Quelles expreſſions pourroient ſeulement donner une idée de la nouvelle révolution qu'éprouve Créqui ! Il reverra Adèle : c'eſt le premier rayon d'éxiſtence qui frappe cette ame enveloppée de toutes les horreurs d'une deſtruction prochaine. Il pouſſe des cris inarticulés, ſe précipite aux genoux d'Abdalla, les embraſſe, les preſſe, en verſant un torrent de larmes : — O mon libérateur, mon libérateur ! après Dieu, après Adèle, vous ſerez ce que j'aurai de plus cher. Si vous ſçaviez tout ce que je vous dois ... je vais revoir une femme adorée ! eſt-il poſſible ? mais ma fuite ... ame généreuſe, ſi votre père, dans ſa fureur... — N'appréhende pas, Chrétien : je ſuis ſon fils unique ; & quand j'en recevrois quelques mauvais trai-

tements, approcheroient-ils de la ſatisfaction ſi touchante que je goûte à t'obliger?.. Non, je ne comprends point comment le ciel peut nous ordonner l'inhumanité! la nature eſt ſi douce à entendre !..—Eh! mon cher bienfaiteur, on vous trompe : ce n'eſt pas Dieu qui commande la dureté, la barbarie ... que n'êtes-vous Chrétien ! avec tant de vertu, tant de bonté... mais ſi vous étiez pour moi l'objet du reſſentiment paternel... — Allez, mon ami, je vous le répéte : de quelque ſévérité que mon père uſe à mon égard, je n'aurai point à me repentir de vous avoir ſauvé la vie, & d'avoir briſé vos fers; cette action me fait tant de plaiſir !.. pardonne, Mahomet, j'aime à croire que ma pitié ne ſera point un crime à tes yeux; j'arrache un malheureux à la mort; il n'a pas le bonheur d'être éclairé comme moi : mais il eſt mon ſemblable, il faut le plaindre : il pourra revenir de ſes erreurs, en voyant qu'il eſt des Muſulmans qui connaiſſent la ſenſibilité.

Les chaînes de Créqui ont été rompues; il a quitté ſon cachot; l'eſclave enfin l'a conduit dans la forêt, & eſt revenu auprès de ſon maître.

Le lendemain, Méhémet apprend la fuite de Créqui : il ſe livre à toute ſa rage, & veut qu'on ôte la

vie à ceux de ses serviteurs, qu'il soupçonne avoir facilité l'évasion du chevalier. Abdalla court se jetter aux genoux de cet homme impitoyable : — Ne cherchez point un autre auteur de ce qui excite votre colère. C'est moi ... c'est moi qui ai brisé les fers de ce gentilhomme Français ; vous alliez l'immoler ; je n'ai pu vaincre la compassion qui me sollicitoit en sa faveur ... mon père, serois-je si coupable ?

Méhémet, dans ses premiers transports, n'entend point son fils, & lève sur lui le poignard ; la nature l'emporte sur la superstition ; le Musulman cède enfin au père qui donne des ordres pour qu'on se resaisisse de Créqui ; Abdalla avoit prévu ces démarches, & son adresse les rendit inutiles. On ne suivit point la route que le chevalier avoit prise, & Méhémet fit un serment solemnel que le premier Chrétien qui tomberoit dans ses mains, le dédommageroit de la perte de sa victime.

Cependant le sire de Créqui s'étoit enfoncé dans le bois ; à peine se trouve-t-il seul, il s'empresse de s'agenouiller, & de rendre graces à l'Être suprême, dont il éprouvoit la protection visible ; c'étoit Dieu qui avoit touché Abdalla en sa faveur. Le chevalier à l'instant forma un vœu secret ; peut-être à sa re-

connaiſſance ſe mêloit-il le deſir de pénétrer s'il étoit encore cher à ſon épouſe & à ſa famille : il promet au ciel de ne ſe préſenter à leurs regards que dans l'appareil de la pauvreté, & avec les miſérables haillons dont il étoit revêtu ; un longue barbe deſcendoit juſques ſur ſa poitrine ; les injures de l'air, la maigreur & les ſouffrances continuelles d'une captivité de plus de dix années l'avoient défiguré au point qu'il étoit entièrement méconnaiſſable.

Le chevalier arrive au port indiqué, s'embarque, fait enſuite un voyage par terre, reprend la mer, & eſſuye un naufrage, dans le canal de la Manche ; il s'étoit ſauvé ſur un eſquif avec quelques paſſagers ; ils ſont engloutis dans les eaux.

Au moment que Créqui offroit au ciel ſon dernier ſoupir, il eſt pouſſé vers une côte qui lui eſt inconnue ; il s'abandonne au bras ſuprême qui le ſoutenoit à travers tant de périls ; deſcendu ſur le rivage, il prend la route qui arrête ſes regards ; il entre dans une forêt,

---

Les miſérables haillons, &c. Un *ſayon*, autrement une eſpèce de *ſurcot* ſans manches, c'eſt le nom que l'on donnoit à ces habillements d'eſclave, qui ne deſcendoient qu'au milieu des cuiſſes, &c.

toujours ſans ſçavoir où ſes pas le conduiſoient; il apperçoit un bucheron, s'avance vers lui; le payſan effrayé à l'aſpect du chevalier, qui paraiſſoit plutôt un ſpectre qu'une créature humaine, a recours à la fuite; celui-ci redouble ſa marche, & lui crie du plus loin qu'il le voit, en langue ſarraſinoiſe : mon ami, de grace, enſeignez-moi le chemin; que je ſçache dans quelle contrée je ſuis! l'épouvante du bucheron augmente encore à ce langage étranger; il répond avec crainte : laiſſez-moi, qui que vous ſoyez, je ne vous entends pas. Le ſire de Créqui tranſporté de ſe trouver dans un pays où l'on parle ſa langue maternelle, ſe hâte de répliquer, dans la même langue : ô ciel! c'eſt un Français que j'entends! n'appréhendez rien, mon cher : je ſuis un de vos compatriotes; le naufrage m'a jetté ſur ces bords : mais au nom de l'humanité, ſatisfaites mon impatience, comment appellez-vous le lieu où nous ſommes? Eh! répart le bucheron, qui commençoit à revenir de ſon effroi, vous vous prétendez un des nôtres : vous me ſemblez cependant bien étranger! par quel hazard ne reconnaiſſez-vous pas les confins du Boulonnois? — Les confins du Boulonnois! — Eh! oui, c'eſt ici la forêt de Créqui. Le chevalier ſur le champ tombe

proſterné à terre, & la baiſant avec tranſport, s'écrie: ô Dieu ! Dieu ! tu m'aurois rendu à mon pays !.. je ſerois près des lieux, & ... (il ſe tourne vers le bucheron) tu dis ... la forêt de Créqui ?.. Adèle ... Gérard ... le jeune Raoul ... ah ! parle, mon ami, parle, explique-moi... Le payſan, à toutes ces diverſes éruptions d'une ame qui n'eſt plus maitreſſe d'elle-même, ne doute pas que ce ne ſoit un inſenſé qui l'interroge : — Je ne puis répondre à tant de queſtions à la fois. Je vous dis que c'eſt ici la forêt de Créqui ; vous voyez comme elle eſt inculte & négligée : tout ſe reſſent de la perte du meilleur des maîtres ; combien nous l'avons pleuré ! hélas ! nous le pleurons encore. — Vous le pleurez ? — Aſſurément nous ne ſçaurions trop le regretter ; il a fait un malheureux voyage d'outremer ; il a été tué, en combattant, avec notre bon roi, contre ces infâmes Mécréants, que Dieu devroit bien exterminer juſqu'au dernier ! Oui, nous avons appris que notre pauvre ſeigneur a laiſſé la vie dans ces contrées lointaines. Et, interrompt le chevalier d'une voix tremblante, ſa femme... — Sa femme a été inconſolable de la mort de *ſon baron*. — Mon ami ... mon ami ... eſt-ce qu'elle auroit oublié ?.. elle n'aimeroit plus le ſire de Créqui ! —

Oh ! il n'y a pas lieu de croire qu'on change auſſi facilement ; je parierois bien qu'elle a toujours ſon mari dans le cœur : mais notre maître avoit un monſtre de neveu qui ne nous laiſſe pas un moment de tranquillité ; il eſt venu s'emparer du château, & notre dame eſt obligée ... peut-être en cet inſtant, la cérémonie eſt-elle faite... — Quelle cérémonie ?.. éclairciſſez ... quoi... — Elle eſt mariée... — Adèle mariée !

Le chevalier n'en dit pas davantage, & tombe aux pieds d'un arbre, comme frappé de la foudre. Le villageois ému de pitié va vers lui : — Oui, mariée ... & s'il vous plaît, quel intérêt prenez-vous à ce mariage ? — Quel intérêt, mon ami ! ah ! ſi tu ſçavois ... ſi tu ſçavois... — Eh ! pourquoi ... tu pleures ! — Sans doute je pleure ; je voudrois expirer dans mes larmes ... je te demande un ſervice ... je vais mourir, car je n'ai pas la force d'aller plus loin, tu iras après ma mort vers cette dame, & tu l'engageras à ſe rendre dans cette forêt ... qu'elle prenne ſoin de ma ſépulture ... Adèle, ô Dieu ! Adèle ! & tu me réſervois ces coups !.. — Je ne ſçais pas bien préciſément ſi cela eſt fini : tout ce que je puis aſſurer, c'eſt qu'elle devoit ſe marier aujourd'hui au ſire de Renti ; c'eſt un des

parents & des meilleurs amis de notre bon ſeigneur ; peut-être rétablira-t-il la paix en ces lieux : on prétend que ce mariage étoit néceſſaire, & qu'il empêchera que l'héritage de notre jeune maître ne ſoit envahi par ſon couſin Baudouin. — Je diſois que je voulois mourir ici ; non, c'eſt au château que j'irai rendre les derniers ſoupirs... Vous m'avez paru aimer la mémoire de Créqui ... quoique j'aie l'air bien malheureux ... il avoit quelque amitié pour moi. — De l'amitié pour vous ! — Mon ami, il ne faut pas mépriſer l'indigence ; quelquefois l'apparence nous trompe. Les tréſors ſe trouvent dans les terres qui paraiſſent les moins fertiles. — Je ne mépriſe point les pauvres : moi qui vous parle, je ne ſuis guères aiſé, ſurtout depuis la perte que nous avons faite : mais je penſe que vous n'avez jamais pu être l'ami de notre ſeigneur ... au-reſte, que me demandez-vous ? — Je vous le répéte, je vous en conjure par le ſouvenir de Créqui, qui vous aimoit tous ; oui ... vous lui êtes tous chers juſqu'au dernier de ſes vaſſaux : aidez-moi à marcher juſqu'au château ; je veux abſolument voir votre dame, & ... j'expirerai en ſa préſence. — Mais vous portez vos vûes bien haut d'aller en cet inſtant troubler une fête... On

ne

ne nous laissera pas entrer. — Marchons toujours ... je suis si affaibli !.. vous daignerez me conduire ... apprenez-moi de grace ... le père de Créqui ... il vivroit ? — Je ne sçais si l'on doit appeller cela vivre. Ce digne chevalier ! il meurt plus encore de douleur que de vieillesse ; il n'a que le nom de son fils Raoul à la bouche. — Il ne l'a point oublié ? — Il en parle sans cesse ; ah ! s'il étoit plus jeune, son neveu n'auroit pas eu l'audace de vouloir dépouiller notre jeune maître de son héritage : mais le sire de Renti va maintenir ses droits, & nous venger tous d'un ravisseur qui nous traite comme ses propres serfs... Hélas ! où est le sire de Créqui ?

Le chevalier, à chaque instant, étoit prêt à se découvrir ; le bucheron le regardoit attentivement : il étoit étonné de lui trouver sous cet extérieur misérable un air qui lui en imposoit malgré lui. Ils avançoient, & Créqui paraissoit ressentir la plus vive douleur ; il sortoit quelquefois de son accablement profond, & redisoit : si votre dame avoit eu pour son époux l'amour ... qu'il a toujours pour elle... Je ne vous comprends point, interrompoit le paysan : notre brave seigneur n'est-il pas mort à la Terre-Sainte & puis, que pouvoit faire notre vertueuse maitresse pour

ſe mettre, elle & ſon fils, à l'abri des perſécutions & des injuſtices d'un méchant parent? vous ne m'entendez donc pas? on vous dit que c'eſt contre ſon gré qu'elle prend un ſecond mari; Gérard même l'a contrainte de former ce nouvel engagement. — Mon père auſſi! — Votre père! notre vieux maître votre père! — Excuſez, mon ami: ma raiſon s'égare ... mon trouble eſt ſi grand!.. — Je le vois bien ... vous imaginez ... mais vous me faites tant de demandes?.. eh! qui êtes vous? — Ce que je ſuis ... ce que je ſuis, le plus malheureux des hommes; je deſirerois n'avoir jamais mis le pied dans ce ſéjour ... c'eſt mon infortune qui m'arrache au naufrage, qui me jette ſur ces bords... je reviens de la Terre-Sainte ... c'eſt-là que j'ai connu Créqui. — Vous l'avez connu? — Vous oubliez que je vous ait dit qu'il m'honoroit de ſa bienveillance; je l'ai vû mourir victime de ſon amour pour ſon roi; s'il n'avoit pas ſuccombé dans cette guerre ... il ſeroit venu expirer en ces lieux ... quelle mort plus cruelle que tous les ſupplices qu'on lui préparoit! — Ah! que n'a-t-il pu ſe ſauver de cette malheureuſe guerre! nous donnerions tous notre vie pour qu'il revint au monde; pour moi, je n'ai qu'une miſérable chaumière & un morceau de pain: mais je

les ſacrifierois de grand cœur, ſi à ce prix notre cher maître nous étoit rendu. — Eſt-il bien vrai, mon ami ? je puis donc...

Créqui tout-à-coup ſe tait comme un homme que la réflexion force à garder le ſilence ; il a de la peine cependant à cacher ſon émotion ; des pleurs lui échappent ; dans toute autre occaſion, il eût cèdé à ſon attendriſſement.

Ils approchoient du château ; ils découvrent une foule de monde ; le chevalier rencontre un jeune garçon ; il vole à lui avec tranſport : — Eſt-elle mariée ? — Pas encore, mais elle s'apprête à ſe rendre au moûtier (à l'égliſe). — Elle n'eſt point engagée !.. que je la voye... que je la voye ! Conduis-moi, ajoûte-t-il, s'adreſſant au bucheron ; que je lui ſois préſenté ; il faut abſolument que j'aye un entretien avec elle. Quelle témérité, interrompt le jeune garçon ! vous concevez-là un étrange deſſein ! Bon-homme, ce n'eſt pas aujourd'hui que vous pénétrerez juſqu'à notre dame ; vous prenez mal votre tems : mais croyez-moi, profitez de la fête : *il y aura largeſſe ;* on diſtribuera des aumônes, & vous me paraiſſez en avoir beſoin.

Créqui n'écoutoit point ces propos, & il preſ-

ſoit le bucheron de le mener au château, & de lui obtenir la permiſſion de parler à la dame.

Ce qu'on lui avoit annoncé n'étoit que trop véritable : Adèle, vaincue par les ſollicitations, par les ordres, par les prières de ſon père & de Gérard, le viſage baigné de larmes, mourante dans les bras de ſes femmes, s'avançoit lentement vers l'égliſe. Sa bouche avoit enfin conſenti au ſacrifice affreux qu'on lui impoſoit, tandis que ſon cœur plein de l'image de Créqui, ſe révoltoit contre un nouvel hymen. Le jeune Raoul la ſuivoit, éloigné à quelque diſtance. Plus loin paraiſſoit le vieux banneret, porté ſur un ſiège, & pleurant lui-même avec ſa belle-fille. On voyoit enſuite le ſire de Renti, entouré de ſes vaſſaux, & s'applaudiſſant des nœuds qu'il alloit former.

Quel ſpectacle pour Créqui! il a la fermeté de rappeller les forces de ſon ame; de quelque côté qu'il tourne les yeux, mille objets divers lui retracent ſes premières années, les jours de ſon bonheur, de ſon amour. Il apperçoit Adèle, parée de tous les ornements, plus belle qu'elle n'avoit jamais été, livrée cependant à une profonde douleur. A cet aſpect, un frémiſſement ſubit s'empare de tous ſes membres;

toute ſon ame a paru s'élancer vers Adèle. Le bucheron qui ne perdoit pas un de ſes mouvements, ne ſçait à quelle cauſe attribuer cette agitation. La voilà ! c'eſt elle, c'eſt elle, s'écrie le chevalier ! que je lui parle ! annoncez qu'un inconnu de retour de la Paleſtine, a quelque choſe d'intéreſſant à lui communiquer ... hâtez vous. Le bucheron va aux ſentinelles qui gardoient les tourelles à la tête du pont : — Voici un homme, je crois que c'eſt quelque matelot échappé du naufrage, qui deſireroit abſolument avoir un entretien avec notre dame. Ces gardes que notre ancien langage nomme des *queſteurs*, repouſſent avec mépris le villageois, & ne lui prètent pas la moindre attention. Créqui n'attend point qu'ils ayent rendu une réponſe : il court à ces ſoldats, & leur adreſſe la même demande que le bucheron avoit faite pour lui ; on l'interrompt : — Que veut ce miſérable ? il choiſit bien ſon jour pour ſe faire préſenter à notre maitreſſe ! Il perſiſte : — Après la cérémonie, on verra ſi on doit te procurer cet honneur... Après, dit le chevalier tranſporté de colère !.. il en reſte à ce mot, & veut continuer ſa route. On s'oppoſoit à ſon paſſage : on voit avec ſurpriſe un chien défaillant de vieilleſſe, ſe ranimer & ſe traîner juſqu'à lui, le careſ-

ſer, pouſſer des hurlements de joie, on reconnaît Gerfault. Comment, ſe dit-on ! cet homme ne ſeroit point étranger ici ! Raoul qui ne ſçauroit ſe vaincre à l'aſpect de ce chien qu'il avoit aimé, le careſſe à ſon tour, & ne peut s'empêcher de murmurer ces paroles : il n'y auroit que toi, mon pauvre Gerfault, qui me ſeroit demeuré fidèle ! cependant il s'avançoit toujours, & éprouvoit de nouveaux obſtacles.

La rumeur augmente ; Adèle en demande la cauſe : on répond qu'une eſpèce de matelot, arrivé de la Terre-Sainte, ſollicite la liberté de la voir & de l'entretenir ; on ajoûte que ſon extérieur annonce un malheureux qui implore la charité ; Adèle n'a entendu que les premiers mots : —Il vient de la Terre-Sainte ! ah ! peut-être aura-t-il connu Créqui ; du-moins on lui en aura parlé ; qu'il approche, qu'il approche ; oui, je m'entretiendrai avec lui de tout ce que j'aimois, de tout ce que j'aime ... & on veut que je l'oublie, que je le trahiſſe !

Les gardes ſont alors les premiers à ouvrir le chemin à Créqui preſſé de la multitude ; il hâte ſa marche ; quand il eſt près d'Adèle, qu'il peut jouir de ſa préſence, qu'il la voit embellie de tous les atours, & pour quelle fête ! de quels coups à la fois il eſt frappé ! ſes yeux ſe couvrent d'un nuage ; ſes ge-

noux fléchiſſent ſous lui ; la voix lui manque ; il eſt prêt à tomber en défaillance. Etranger, dit Adèle de ce ton qui va percer le cœur de Créqui, vous avez été à la Paleſtine ?.. Ah ! ſans doute... ſans doute, vous avez eu connaiſſance de mon époux ?.. quelle horrible deſtinée me l'a enlevé !.. parlez ... dites-moi... Il répond par ces mots mal articulés : — Oui, madame, j'ai connu le ſire de Créqui... — Vous l'avez connu ?.. eh bien ... eh bien ... racontez-moi toutes les circonſtances ... n'en oubliez aucune ; il n'en eſt point qui ne ſoit chère à ma douleur, & je veux m'en pénétrer, m'abbreuver de toute l'amertume ... vous l'avez vû mourir ? — Madame, le ſire de Créqui eſt expiré, couvert de quelque gloire, pour avoir rempli le devoir de tout Français jaloux d'acquitter ſes obligations, pour avoir ſauvé ſon maître ; il eſt mort, madame, en vous aimant ... en vous aimant toujours... Et vous ... pardonnez ... vous dites ... étoit-ce là ce qu'il devoit attendre ? vous allez... — Ah ! l'on voit bien que vous ignorez ce qui ſe paſſe en ces lieux ... dans mon cœur déchiré de mille traits. Je vais ... je vais mourir à l'autel... — Quoi ! ſi Créqui n'eût point ſuccombé... — Ciel ! que ne peut-il renaître ? comme je volerois dans ſes bras !.

il sçauroit ... il verroit ... jamais, non jamais on n'a plus aimé, & on n'a été plus malheureuse !.. je vous le dis : ce jour sera témoin de mon trepas, de la fin de tous mes maux; non, je n'acheverai point cette union qui me désespère ; mon cher Créqui aura ma foi, toute mon ame, ma vie ... étranger, qu'avez-vous ? vous chancelez !.. vous gémissez !.. des pleurs vous suffoquent ! — Vous l'aimez donc encore, cet époux qui vous adora ... qui vous adore... — Qui m'adore !.. qu'est-ce que j'entends !.. il ne séroit point au rang des morts !.. il vivroit !.. — Oui, il respire... — Il vit !.. ah ! où est-il ? où est-il ?.. que je le voye ... que je coure ... que je meure dans ses bras !.. où est mon cher Raoul ? A vos genoux, ma chère Adèle, (s'écrie le chevalier accablé de l'excès de ses transports, & au milieu d'un torrent de pleurs,) à vos pieds; mes malheurs, mon amour, mon amour, le chagrin de souffrir loin de votre présence, ont défiguré mes traits : mais reconnaissez Créqui, votre fidèle amant, à son cœur pénétré de la plus vive tendresse, à ce gage de votre amour (il lui montre le brasselet,) & vous, avez-vous conservé cet anneau ?.. Adèle n'a que la force de tendre sa main à son époux, & de lui montrer cette bague qu'elle a toujours portée ;

le Chevalier la couvre de baifers & de larmes de joie; Adèle prefque fans connaiffance, foutenue par fes femmes, reprend l'ufage des fens, pouffe un cri : — C'eft vous, mon cher Créqui ! & auffitôt elle s'eft précipitée dans fes bras.

Le jeune Raoul accourt : il voit fa mère dans le fein d'un inconnu ; étonné, il lui demande quel il peut être. — Mon fils ... c'eft votre père, votre feigneur : apprenez ... profternez-vous devant lui. Mon enfant, s'écrie le chevalier ! il le couvre de fes embraffements ; il répète avec yvreffe : c'eft mon fils que je vois, que je preffe contre mon cœur !

Pourquoi le pinceau ne fçauroit-il exprimer de pareils tableaux ? quelle fituation que celle de Créqui & d'Adèle ! comme leurs ames font ravies, tranfportées ! comme elles fuccombent fous la violence de tout ce qu'on peut éprouver de plus délicieux dans l'extafe

---

Profternez-vous, &c. Une des vertus de l'ancien temps que nous devions regretter, c'eft cette efpèce de refpect religieux dont les enfants étoient pénétrés pour leurs auteurs ; on relit encore avec plaifir les vieilles expreffions qui étoient dans la bouche de la jeuneffe de ces fiècles : *monfeigneur mon père, madame ma mère*, &c. le moment où la vénération qu'infpire la nature pour nos parents, s'eft affaiblie, a été la perte des mœurs & des vrais plaifirs.

du ſentiment ! quelles larmes l'un & l'autre répandent ! c'eſt vous, ma chère Adèle ! quoi ! mon cher Créqui, je vous retrouve ! vous m'êtes rendu ! nous vivrons encore l'un pour l'autre ! ils répètent vingt fois ces paroles touchantes ; ils gardent ces ſilences ſi expreſſifs, qui ſont le langage du cœur. Qu'ils ont oublié leurs diſgraces ! que ce couple heureux eſt enyvré d'un pur amour ! ils ne ſe laſſent point de ſe regarder & de ſe pénétrer tous deux à longs traits de la plénitude d'une félicité qui approche de l'enchantement céleſte.

Cette nouvelle inattendue cauſe une eſpèce de tumulte ; on ne ſe raſſaſie point du plaiſir de voir Créqui ; il attache tous les regards, tous les cœurs ; on vient ſe jetter en foule auprès de lui ; on lui baiſe les mains ; on embraſſe ſes genoux : — C'eſt notre bon maître ! c'eſt notre bon maître ! ce cri univerſel eſt porté juſqu'à Gérard : — Qu'ai-je entendu ? que dites-vous ... mon fils ... Raoul... — Oui, monſeigneur, votre fils, lui-même ! il n'eſt point mort, ainſi qu'on l'avoit publié ... Le vieillard oublie ſon âge, ſes infirmités, s'élance de ſon ſiège, fait quelques pas : — Il ſeroit poſſible !.. ce ne ſeroit point un faux rapport !.. qu'on me traîne juſqu'à lui ... je ſens ... je mourrai de joie.

En-effet, le vieux banneret, appuyé ſur des domeſtiques, redouble ſa marche ; on croiroit qu'un miracle lui a rendu la vigueur ; il ſe précipite ſur le ſire de Créqui : — C'eſt toi, mon cher Raoul ! Le chevalier reconnaît ſon père, & s'élançant à ſon tour dans ſes bras ! — Mon père ! mon tendre père !.. je vous revois !.. — Ah !mon fils ... Raoul ! Raoul !.. Ce ſont les ſeules expreſſions qui échappent à Gérard; pendant quelques moments,il perd la voix ; l'effort de la tendreſſe la lui rend : — Mon fils ... mon fils ... mes yeux te voyent à peine ... mais ... mon cœur te ſent, mon cœur te ſent ... reſte ſur ce cœur que tu ranimes;cher enfant !.. je tiens Raoul dans mes bras ! ô mon Dieu, tu peux m'ôter la vie ; tu m'as rendu mon cher fils ! je l'ai revû : je meurs content. Le chevalier ne répondoit que par des larmes ; il ſerroit tour-à-tour contre ſon ſein ſa femme, ſon enfant & ſon père.

Le retour de Créqui s'eſt répandu par des acclamations ſans nombre ; le ſire de Renti, qu'une affaire imprévûe avoit appellé aux extrêmités du château, ne ſçauroit ajoûter foi à ce bruit : il accourt ; il eſt bien éloigné de reconnaître Créqui ſous cet appareil de la misère ; cependant il s'approche ; il doute s'il en croira ſes yeux ; le chevalier lui dit avec un ton de

ſentiment mêlé de gayeté : oui, c'eſt moi, mon cher Renti que les malheurs ont changé au point que vous avez de la peine à me reconnaître : mais mon cœur eſt toujours le même ; je me flatte que vous ſerez aſſez galant homme pour me laiſſer ma femme. Renti étonné, confus, vole dans les bras de ſon parent : — Mes regards ne me trompent point ! c'eſt vous, chevalier ! Adèle a trop de vertu pour ne pas vous apprendre la vérité : vous ſçaurez que je l'ai aimée, avant qu'elle fût votre épouſe, & elle me ſera chère juſqu'au dernier ſoupir. Le deſir de maintenir ſes droits, ceux de votre fils, vos intérêts mêmes, l'impatience d'arracher l'un & l'autre à la tyrannie d'un indigne raviſſeur de vos biens, voilà ce qui m'animoit autant que mon amour. Encore une fois, je m'en rapporte à la généroſité d'Adèle ; je crois avoir mérité ſon eſtime & la vôtre. Mon cher Créqui, je la remets dans vos bras ; ſouffrez tous deux que je reſte votre ami le plus fidèle & le plus déſintéreſſé ; je ne vous demande d'autre reconnaiſſance que les ſentiments qui me ſont dûs. Il continue avec attendriſſement : chevalier, la fête étoit prête ; c'eſt toujours mon bonheur que nous allons célébrer : c'eſt le bonheur de Créqui, du plus cher de mes amis & de mes parents.

L'heureux époux d'Adèle eſt pénétré de la nobleſſe d'ame de ſon rival : — Sire de Renti, n'appréhendez point de ma part une honteuſe jalouſie qui n'eſt faite ni pour Adèle ni pour moi. Sa vertu & la délicateſſe de votre honneur doivent me raſſurer; je veux, après ſon époux, que vous ſoyez ce que ma femme chérira le plus; voudriez-vous que je vous cédaſſe en généroſité & en amitié?

Créqui va ſe revêtir d'habits convenables à ſa nouvelle ſituation; il revient environné d'une foule de vaſſaux qui ne ſe laſſoient point de crier : *Noël ! Noël !* Le banquet fut digne de la fête; *on y fit largeſſes*; le chevalier, comme un autre Enée, après le repas, raconta ſes aventures; toute l'aſſemblée éprouva les diverſes révolutions qui l'avoient agité; il fit couler des larmes; on finit par ſe livrer aux tranſports d'une joie univerſelle; Baudouin, avec ſes partiſans, avoit

---

On y fit largeſſes, &c. Les princes, & les bannerets qui cherchèrent bientôt à les imiter dans les occaſions éclatantes, comme l'élévation à la chevalerie, le jour du mariage, un tournoi, une fête donnée à propos de quelque victoire remportée, faiſoient crier *largeſſes* à pluſieurs fois; on diſtribuoit à ceux qui étoient préſents des dons de différente valeur : la bienfaiſance & la généroſité étoient les premières vertus d'un chevalier.

disparu du château ; Créqui eut dans la suite assez de grandeur d'ame pour recevoir ses excuses & lui pardonner. Tout se ressentit de sa bienfaisance & de ses libéralités ; le bucheron en reçut des marques éclatantes ; il n'y eut pas jusqu'au chien fidèle dont il n'eût un soin extrême ; les attentions de son nouveau maître lui prolongèrent la vie. A l'égard du vieux banneret, le retour de son fils lui avoit causé une émotion si violente, qu'il survécut peu à cet évènement inattendu : il expira dans les bras du chevalier, en répétant : je n'ai plus rien à desirer au monde, Dieu a comblé tous mes vœux : j'ai revû mon fils, & c'est sa main qui ferme ma paupiere ! Créqui le pleura amèrement ; il fonda un monastère en son

---

Un monastère, &c. L'abbaye de Ruisseauville en Artois. On s'est beaucoup élevé contre cette coutume de nos pères, de fonder des établissements religieux ; peut être ont-ils poussé trop loin à cet égard leurs libéralités : mais on demande si la prodigalité de leurs enfants pour satisfaire un luxe effréné & destructeur, ne mérite pas de plus justes reproches : il vaut mieux certainement avoir assuré l'éxistence de gens qui ont été utiles à la religion, aux arts, à l'agriculture, à l'amélioration des terres, qui ont fait de nos déserts & de nos landes, des campagnes riantes & fécondes, que de sacrifier les fortunes de familles entières, à l'insatiable avidité de viles courtisanes sans pudeur, d'où émane aujourdhui cette corruption physique & morale qui tôt ou tard entraîne la perte des états.

honneur, fit même relever & embellir ceux qu'avoient bâtis ses ancêtres, & il eut la consolation de vieillir avec sa chère Adèle. L'un & l'autre s'aimèrent comme deux tendres amants jusqu'au tombeau, & ils terminèrent leur vie en laissant une postérité qui ne dégénéra point de ses ayeux. La Picardie & l'Artois semblent de concert avoir pris plaisir à consacrer la mémoire du sire de Créqui : la romance qu'on

---

Une postérité, &c. La première branche de Créqui, famille mentionnée dans les titres dès 857, portoit d'or au créquier de gueules ; les Ailly & Mailly avoient également des armes parlantes : de-là ce dicton :

» Ailly, Mailly, Créqui,
» Tel nom, telles armes, tel cri.

Cette illustre maison est tombée dans celle de Blanchefort, par le mariage de Marie de Créqui, fille unique de Jean VIII du nom, sire de Créqui, & de Canaples, prince de Poix, contracté l'an 1543 ; Antoine, leur fils aîné, fut institué héritier des biens de la maison de Créqui par son oncle maternel, Antoine de Créqui, Cardinal, Évêque d'Amiens, à condition par lui & ses successeurs d'en porter le nom & les armes. Blanchefort, famille du Limosin, porte d'or à deux lions léopardés de gueules : c'est ce dernier écusson que représente le fleuron qui termine cette *Nouvelle*.

va lire, & qui eſt compoſée dans l'ancien idiome de ces deux provinces, en eſt une preuve bien convainquante : la véritable éxiſtence eſt ce renom immortel porté à l'avenir de bouche en bouche, juſques dans celle du peuple. Cette tradition naïve qu'on peut appeller la voix de la vérité, eſt au-deſſus de tous les éloges ; & ce langage qui n'eſt point équivoque, ne ſçauroit être ſoupçonné d'adulation ni d'intérêt.

ROMANCE,

CONTENANT L'HISTOIRE

DU SIRE DE CRÉQUI,

Composée vers 1300.

On croit faire un vrai préſent au Public, en lui procurant la connaiſſance de ce monument précieux de notre vieille Poéſie. Les perſonnes qui ſe ſont ſauvées de l'infection du bel eſprit, & qui ſont encore quelque cas de la vérité & du naturel, liront avec plaiſir ce petit poëme : car c'en eſt un dans toutes les formes ; ce qui leur paraîtra ſingulier, c'eſt qu'elles en trouveront le dénouement imité de celui de l'Odyſſée : la dame de Créqui eſt une ſeconde Pénélope : mêmes incertitudes de ſa part, mêmes queſtions à ſon mari. Cela prouve

De ce monument &c. On craindroit de manquer à la reconnaiſſance, ſi l'on taiſoit le nom de la perſonne à laquelle on eſt redevable de cette romance intéreſſante : on la tient du père Daire, deſcendant de ce célèbre Daire, qui fut le digne compagnon d'Euſtache de Calais ; cet eſtimable religieux bibliothécaire de la maiſon des Céleſtins à Paris, s'eſt rendu recommandable par ſes connaiſſances dans nos anciennes chartres, & dans d'autres parties de la littérature Françaiſe, &c.

qu'Homère n'étoit pas inconnu à nos anciens versificateurs & romanciers. Les amateurs du merveilleux s'amuseront du prodige qui, du fond de la Syrie, transporte Créqui dans le Boulonnois ; ils se plairont aussi à voir ces cygnes qui viennent rendre à propos une moitié d'anneau dont la découverte complette l'action.

On peut assurer qu'on s'est piqué de fidélité, en publiant l'original tel qu'il est, on a eu la scrupuleuse attention de n'y rien changer.





ROMANCE
CONTENANT L'HISTOIRE
DU SIRE DE CRÉQUI,
Composée vers 1300.

LY Roy Loys le Josne heyant empreins se crois (*a*)
Voulières li suihir tous lies brass Frenchois,
Cuentes (*b*), prinches, & barons, toute josne nobleisse
A s'enrolier trestous montroient bien de li preisse.

Eun pouissant chievalier, jouxte le Boulonnoy, (*c*)
Treis noble, posseissant (*d*) del cunctey (*e*) de Ternoy
Ly quint, aveuk le vieil sire Guiard sen père, (*f*)
Si croisia pour allier ous lius saints a le guiere.

(*a*) S'étant croisé (l'an 1147), tous les braves Françals voulurent le suivre.

(*b*) Comtes.

(*c*) La terre de Créqui est située en Artois, sur les confins de la Picardie

(*d*) Possesseur.

(*e*) Comté.

(*f*) Le poëte peut-être, a voulu dire Gérard, qui fit le voyage de la Terre-Sainte avec Godefroi de Bouillon.

Chiou chievalier estoy preux & de boen renom,
Doutable (*g*) & qui portoye de Créky le surnom,
Pour sie compaigne avoye espeusié eune femme,
En cheile meisme annèye, qui estoye foirt belle dame (*h*).

Lie dame estoye encheinte adonc s'enrolement (*i*)
Que fesit (*k*) sen baron sans sen assentement, (*l*)
Maugriés us & cousteume, dont feut si astristieyée
K'ones en avoye mie veue de si déconforteyée.

Moes (*m*) li boen chievalier féal & treis courtois,
Par amitéy se dame toudis reconfortois
L'enhortant (*n*) d'assentir à sie sainte pourmeisse, (*o*)
Sans pleus l'en destourbier (*p*) par si grande destreisse.

Li vieil sire à le dame disoye en l'enhortant :
Outremer gion (*q*) estéy deuriant (*r*) men josne temps;
Enroliéy ou m'envoye sans congiéy de men père ;
Sye en feu bien geoyeu (*s*) estiou (*t*) me dame mère.

(*g*) Redoutable.
(*h*) Fort belle.
(*i*) Étoit enceinte lorsqu'il se croisa.
(*k*) Fit son mari,
(*l*) Son consentement.
(*m*) Mais le bon.
(*n*) L'exhortant.
(*o*) De consentir à la promesse qu'il avoit faite.
(*p*) Détourner.
(*q*) J'ai été.
(*r*) Durant.
(*s*) Joyeux.
(*t*) Aussi

Vos barons (*v*) veyra teil peregtiner sien roy
Sen alier ous lius saints batailler pour la foy,
Et josne & preux demourier oisieux en Frenche
A trente ans? il aroye(*x*)vergogne & mesprisienche (*y*).

A le parfin (*z*) le dame poussiéye par dévotion
Feut riesout (*a*) d'assenrir ou vœu de sen baron:
S'enrolières (*b*) aveuk ly estous deux de sies frères (*c*)
Et vingt sept escuyers rengiés subs se bannière.

Quand le nouviel feu veneue deu(*d*) trieste partement, (*e*)
Le dame dans sen lit plouroye amérement,
Li chievalier perplex, oultraigiéy (*f*) de trieisteisse,
Le print enter sies bras, & foet (*g*) chele pourmeisse:

Giou te jure mamie amour & féyaulteye;
Sy ly prendant (*h*) sie main, sen anniau li a ostéye;

(*v*) Voyager, du latin *peregrinare*.

(*x*) Il auroit.

(*y*) Mépris.

(*z*) A la fin, enfin.

(*a*) Fut résolue, déterminée.

(*b*) S'enrolèrent, partirent aussi.

(*c*) Que Gérard eût d'Iolande, fille de Baudouin III comte de Hainaut, Raoul, & quelques autres que Moréri ne nomme pas.

(*d*) Quand l'ordre fut arrivé de leur.

(*e*) Triste départ.

(*f*) Outré, accablé.

(*g*) Fait.

(*h*) Prenant.

Soudein léyhant rompu & mis en deux parties,
Sy li en ballia eune, & wardia (*i*) li moitiés.

Chele moetiié d'anniau pour nos nocphes (*k*) beni
Toudis (*l*) giou (*m*) wardereye come feal mary;
Sie geamoie (*n*) geou reviens d'eu faint peregrinaige,
Giou vos raportereye de me foy chou (*o*) chier gaige.

Quant li jor nouviel (*p*) feut avenu le maftin,
Li chievalier fe dame à menéye par le main
Empriey (*q*) le vieil fire, fen feigneur & fen père,
L'adfeurant (*r*) que il voulfit (*s*) toudis le tenir chière.

Le viel fire le dame tout en pleurant béfia; (*t*)
Le chievalier en terre a gienoux fe gietta:
Chier fire, men boen père, pour men peregrinaige
Voulfiffiez (*v*) my benir pour chiou lointain voyaige.

Le vieil fire fies hyeux & fies deux mains lievant,
Ou chiel, clamia (*x*) tout haut: Seigneur omnipotent,

(*i*) Garda.
(*k*) Nôces.
(*l*) Toujours, à jamais.
(*m*) Je garderai.
(*n*) Jamais.
(*o*) Ce cher.
(*p*) Le jour nouveau.
(*q*) Près.
(*r*) Le conjurant, le priant.
(*s*) Voulut.
(*t*) Embraffa.
(*v*) Veuilliez.
(*x*) Cria.

Benissies men chier fieus (*y*) en chele sainte guiere,
Et si le rameney en se natale terre.

Sie béniɑ̃ apriés (*z*) li deux de sies fieus mesneys, (*a*)
Apries lies acolia (*b*) avœuk tous lies croisiéys,
Que le boen chievalier mesnoye subs sie bannière,
Pour alliér conter (*c*) lies Turks, en le Sainte-Terre.

Brief adious fesit, montant sen palefroy; (*d*)
Adonc trompes & clairions sonnières (*e*) à hauttes vois;
Le noble troupe estoye nombrieuse & legière;
Eun escuyer portoy se crois seur se bannière.

Sy chievanchières tant, q'uils rateindirent l'ost (*f*)
Qui gea (*g*) estoye en route, estant partye plustost;
Onks on ne avoye my veu eune sy belle arméye,
Ne si gente nobleisse, ne sy bien esquipeye.

Lieschons (*h*) lies cheminer & allier outremer;
Pour remembrer leurs foets (*i*) faulroy (*k*) eun libvre entier;

(*y*) Fils, enfant.
(*z*) Après lui.
(*a*) Moins agés, plus jeunes.
(*b*) Donna l'accolade.
(*c*) Contre.
(*d*) Cheval.
(*e*) Sonnèrent, retentirent.
(*f*) Rejoignirent l'armée.
(*g*) Déjà.
(*h*) Laissons les.
(*i*) Faits, exploits.
(*k*) Il faudroit.

Chele ſie noble empreinſſe, & ſy nombrieuſe armade
Eſtc ye,coires (l) nomméye des Frenchois le croiſade.

Rebrouchions (m) vers le dame qui en peu ſe acoukia(n)
Deun biaux fieus ki ſie mere eun (o) petit conſolia ;
Le vieil ſire en ſenty eune teile lieſſe
Qu'il cachia de ſen cuer(p)tous rieſtans(q)de trieiſteiſſe.

En brief (r) il deſpekia des lettres ou chievalier
Empriey Satalie (s) poihis (t) d'outremer,
La eil (v) feut adviſiés (x) que deun fieus eſtoy père,
Et quen ſentéye eſtoint l'enfanchon & ſie mère.

Chele boeſne nouveille grant joyey ly cauſia,
Ches afins & amès ſoudain eil aſſemlia (y) ;
Grant feſte en feut meneye avœuk ſen parentaige
Dont boen nombre avœuk ly eſtoient dou ſaint voyaige.

Cheile grande lieſſe ne deuria (ʒ) mie lointems:
Advint eune rencontre avœuk les meſcroyans,

(l) Encore.
(m) Retournons.
(n) Accoucha.
(o) Un peu.
(p) Son cœur.
(q) Le reſte.
(r) Dépecha.
(s) Proche la ville de Satalie.
(t) Pays.
(v) Il.
(x) Eût avis.
(y) Aſſembla.
(ʒ) Dura.

Lie chievalier mesnoy tout premier sie bannière,
En eun paissiaige (*a*) hastrecht, (*b*) l'ost estoy loin derrière.

Deus bannières suihoyent (*c*) chele dou chievalier,
Et montoint apriés ly cheu foert hastrecht sentier
Subs (*d*) luers (*e*) chiefs lies sires de Bresteul (*f*) & Warennes (*g*)
De noibles cheiefs trois routes (*h*) faisoint eune chentaine. (*i*)

Lies Turks en hault du mont ly paissiaige wardoint, (*k*)
Tout ousy (*l*) dreus que greisle luers fleisches descochoint
Seur les Crestiens, sies queus (*m*) a coups d'espéyes
Combatoynt pour fourchier de cheu hault mont l'entreye.

Lies freres ou chievalier Roger (*n*) & Godefroy (*o*)
Fueres (*p*) occhis dies Turcks ou premier désaroy,

(*a*) Passage.
(*b*) Etroit, resserré.
(*c*) Suivoient.
(*d*) Sous.
(*e*) Leurs commandans.
(*f*) Breteuil, famille de Picardie.
(*g*) Varennes, autre famille Picarde.
(*h*) Troupe de gens de guerre, compagnie.
(*i*) Centaine.
(*k*) Gardoient, défendoient.
(*l*) Aussi drus.
(*m*) Et eux.
(*n*), (*o*) Personnages inconnus aux généalogistes.
(*p*) Furent tués au premier choc.

Avœuk plus de vingt de luers pleus forts gendarmes :
Moes pour chiou lies Crestiens n'en prendoint mye d'allarmes.

Lies mescroyans en haut tout been (q) ou largue (r) estoint;
Lies Crestiens en montant vaillamment combatoient;
Le sire de Creky deun moult (s) & hault couriaige
Batailla longuement pour fourchier ly paissaige.

Moes adonk quen avoye foerchy (t) lies mescroyans,
Revenoint en leur plache toudis deus fois autant;
Là fueres occhis lies sire de Bresteul, & Warennes,
De Magneux, (v) & Montguay, (x) auttres par chinquantaines.

Lies pleus (y) preus, qui estoient enter lies escuyers,
Qui avoynt been waignieys (z) esprons die chievaliers,
Fueres lies hoirs die Maumey (a), de Brimeu (b), de Creisseike (c).
Die Housding (d), die Sempy (e), & le Boergne (f) Deisseike.

(q) Bien.

(r) Au large, à l'aise.

(s) Grand.

(t) Forcé.

(v) Maigneux, famille de Picardie.

(x) Autre famille de France.

(y) Plus.

(z) Gagné.

(a) Famille Française, peut-être Mammez, alliée à celle d'Ailly.

(b) Famille Picarde, connue dès l'an 1253.

(c) Crescecques, de la même Province.

(d) Peut-être Hodicq Courteville, allié aux Gouffier.

(e) Alliée à la maison de Bournel.

(f) Ce borgne est inconnu.

Tretous y fuères occhis, & bien dies warletons (g)
Noibles & joesnes qui n'avoynt my barbe ou mentons,
Ly pietot die Clety (h), avœuk Jehan de Suresnes, (i)
Willaume de Biaurain (k), avœuk Pierron Dallènes (l).

Dies trois routes n'estoynt pleus que vingt combattans;
Lies Turcks seur ly mont etoint pleus de trois chents:
Lie chievalier en feit moult desconfitures,
Puis kehit (m) seur lies morts tresperchéys de navreures (n).

Adonck le cuer failchit (o) ou pietit (p) diemourans;
Dies trois routes ny estoint pleus que sept riestans;
Tous autres prins ou morts estendus deseur terre
Des sept trois navréys (q) ensemble rebrouchières (r).

Lies noms dies chievaliers dies sept rescapéys (s)
Dou poihis die Ternoi feut le seigneur d'Enbiéys (t)

(g) Jeunes Officiers, volontaires.

(h) Biche Cléry, maison alliée aux Crève-Cœur.

(i) Autre famille de France.

(k) Maison connue en 1206.

(l) Autre, sur laquelle les renseignemens nous manquent.

(m) Tomba.

(n) Blessures.

(o) Manqua, faillit.

(p) Au peu de gens qui restoient.

(q) Blessés.

(r) S'en retournèrent.

(s) Réchappés.

(t) Dubiez, maison alliée aux Gouffier.

Avœuk Jean d'Azincourt (*v*) & Hugues de Hûmières (*x*)
Lies autres estoint venus de Frenche a cheile guière.

Sy e rateindires (*y*) l'ost estians tous déconfits, (*z*)
Moult doeul (*a*) en menières (*b*) luers affins & amys,
Sye pourmires (*c*) tirier de luers trespas vengianche,
Et de lachier perdus cheile maudite engianche.

Ralons (*d*) veir que foesoynt par nouy & (*e*) lies mescroyans:
Lies corps dies Crestiens mortseils aloynt despouilians.
Chetuy dou chievalier sens forche & sens leumière, (*f*)
Emmy (*g*) lies morts estoy gisant deseur le terre.

Comme on le despouiloy, sy tresmua (*h*) been foert:
Eun archier, le veyant, cryea: cil ny est mye mort;
Sy ne le faut occhir chey (*i*) le chief de le route,
On le racatera (*k*) been ker (*l*) sens neule doute.

(*v*) Maison alliée á celle de Rubempré.
(*x*) Autre, connue dès 1340.
(*y*) Rejoignirent.
(*z*) En désordre.
(*a*) Dueil.
(*b*) En menèrent, en eurent.
(*c*) Promirent.
(*d*) Retournons voir.
(*e*) Nuit.
(*f*) Sans connaissance.
(*g*) Parmi.
(*h*) Remua.
(*i*) C'est.
(*k*) Rachetera.
(*l*) Bien cher, cherement.

Adonk on le querkia, (*m*) loyey (*n*) en eun mantel, (*o*)
Seur eun keval, (*p*) cil ſeu meſnéy en eun hamel ; (*q*)
Là ou en viſetia (*r*) ſes navreures morteiles
Deſeur lies quiels ont meit unguens & apareiles.

Li povre chievalier ne avoye neul ſentiment,
Pour (*s*) chiou que il avoye perdu par tro de ſang :
Moes come joſne eſtoy & de foerte nateure,
On cuidia (*t*) que il polroy warir (*v*) de cheis (*x*) navreures.

Lies ſens & le parole ly eſtians retournéyes,
Cheut feut pour ſie douloir (*y*) die ſe calamitéys.
Que de miſiéres las en eun ſi deur ſervaige !
Volroy (*z*) been mieus moirir que vivre en eſclavaige.

Li moeſtre (*a*) qui l'avoye a ly pour ſen butin,
Ly feſit amittéy (*b*), ly fit beſier ſie main :
Li chievalier noyoyſt (*c*) mye rien de ſen lengaige,
Moes veit bien que il ne voloy my ly fœre ouſtraige.

(*m*) Chargea.
(*n*) Lié.
(*o*) Et enveloppé dans un manteau.
(*p*) Cheval.
(*q*) Hameau.
(*r*) On viſita.
(*s*) Parce que.
(*t*) Penſa, crut.
(*v*) Pourroit guérir.
(*x*) Ces.
(*y*) Plaindre, lamenter.
(*z*) Il voudroit.
(*a*) Maître.
(*b*) Amitié.
(*c*) N'entendoit.

Si kiera (*d*) ai gienous mitan (*e*) d'un anniau d'or
Qu'il monſtra qu'on avoye prins deſpouillant ſen corps;
Enclos en eun bourſin, (*f*) avœuk un relikiaire,
Qui ly furent rendeus par pitéy (*g*) ſie miſiére.

Gea (*h*) eil ſie wariſſoy, (*i*) cuidant ſi racatier, (*k*)
Pour deux chens bezians (*l*) d'or, deſpekia meſſagier
A l'oſt des Frenchoys, moes fœſans (*m*) cheu vayaige,
Feut occhis des Creſtiens qui fières (*n*) moult carnaige.

Dies meſcroyans boen nombre eſtant tous déconfis,
Ou parfond de Sourye (*o*) ſen mœſtre adonk ſy enfuys;
Faleut que il ly ſuihit (*p*) en deure ſervitude,
Sen eſclavaige adonk comenchia ly eſtre reude.

A l'oſt dou roy Loys on cuidoy pour chiertain (*q*)
Lie chievalier occhis avœuk been pleus de vint,
Been nobles eſcuyers ſervians ſubs ſie bannière,
Sies affins & vaſſiaux avœuk ſies deux frères.

(*d*) Redemanda.
(*e*) La moitié.
(*f*) Petite bourſe.
(*g*) Par pitié de.
(*h*) Déjà.
(*i*) Guériſſoit.
(*k*) Racheter.
(*l*) Beſant, monnoye des empereurs de Conſtantinople.
(*m*) Faiſant.
(*n*) Firent.
(*o*) La Syrie.
(*p*) Suivit.
(*q*) Sûr, certain.

Lies premiers meſſagiers qu'en Frenche on deſpékia,
Aportires nouveiles die tous cheys treſpaſſa : (r)
Se dame, en l'aprendant (s) keut (t) en terre paſméye;
Li vieil ſire Gierard (v) onkes n'eut mye ſantéye.

Peu apreys morut le vieil ſire d'ennuy.
Le dame ot béen voleu morir avœukes ly,
Neteſli (x) enfenchon, pour qui le povre mère
Toutte deſconfortéye, lamentoye ſie misère.

Eun frère ou chievalier en Frenche demouréy,
Vouloy dies caſtellenies (y) ſe fœre adheritiéy (z)
Pour tollir le meneur (a) de ſen droit d'heritaige,
Pour chiou le povre dame enduroye moult outraige.

Lie povre chievalier quy gea eſtoy meſnéy
Ou poihis de Sourie, en ſe captivetéy,
Pourmetoy beén toudis ſen racapt (b) a ſen mœſtre
Que avoye commenchyéy par eune boeſne lettre.

(r) Ces morts.
(s) L'apprenant.
(t) Tomba.
(v) Gérard.
(x) Si ce n'eût été le jeune enfant.
(y) Des chateaux.
(z) S'emparer, ſe rendre héritier.
(a) Souſtraire le mineur à ſon droit, le lui enlever.
(b) Rachapt.

Moes falloy ftapendant (*c*) fervir & befoingnier,
Lie povre efclaive, las, ne favoye neul meftier,
Par pitey on lie meit a wardier (*d*) lies ouailles (*e*)
Subs eun premier berkier (*f*) qu'avoye tro de beftailles.

Lie povre efclaive, las, (*g*) en wardiant lies troupiaux,
Clamoy toudis a Dious (*h*) fœre finir fies maux :
Moes jamoes ne pooit (*i*) oyr neules novelles
De Frenche, & diemouroit fubmis ous Infidelles.

Gea fept annéys pafféys de fie captivetéy,
Morut fen mœftre quy de ly avoye pitéy ;
Vendu feut ou markiéy (*k*) tout enfy que eune befte,
Et vifitéy tout neud dies piéyes dus qua fe tefte.

Si feut vendu been kier, (*l*) eftiant coires (*m*) fœrt & biau,
Deun fy grand corfiaige (*n*) qu'on n'en voye-mie fie hault,
Et difoy t'on de ly qu'eftoy noble de Frenche
Qui feroy racatéy de nombrieufe finenche.

(*c*) Cependant.
(*d*) Garder.
(*e*) Moutons.
(*f*) Berger.
(*g*) Hélas !
(*h*) Dieu.
(*i*) Pouvoit.
(*k*) Marché.
(*l*) Bien cher.
(*m*) Encore.
(*n*) Corfage, ftature.

Sy esquent (*o*) à eun mœstre foert deur & feurieux,
Qui haihoit(*p*)tous Crestiens, & forchenéy (*q*)contre eux,
Sy ly feit endeurier le pleus reude esclavaige,
Et tout de prime abord ly fesit forche (*r*) oulstraige.

Regnie (*s*) tie lay, tes gens: jou tie deslibreray (*t*);
Teu voy been que tretous eils t'ont abandonnéy;
Lesche (*v*) tie chirconchire, nos propheite resclame, (*x*)
Disoy teil, teu eras terres, pecunes (*y*), & eme (*z*).

Toudis le poursuihoy, volant que il reynia
A le loy dies Crestiens, & qu'en Mahom (*a*) cuidia; (*b*)
Pour chiou en eune tour enclos, kerkiey(*c*)de keines, (*d*)
Ly povre esclaive feut mys à deures cadeines. (*e*)

Moes, tandis qu'en Sourye tant de maux enduroye,
Le dame estiou (*f*) en Frenche persicutéye estoye:

(*o*) Echut.
(*p*) Haïssoit.
(*q*) Forcené.
(*r*) Force, beaucoup.
(*s*) Renie, abjure.
(*t*) Délivrerai.
(*v*) Laisse-toi circoncire.
(*x*) Reclame, aye recours.
(*y*) Pecune, pécunia, argent.
(*z*) Femme.
(*a*) Mahomet.
(*b*) Crut.
(*c*) Chargé.
(*d*) Chaînes.
(*e*) Peines, tortures.
(*f*) Aussi.

Sien biau frère voloy embler, maugréy joftiche (g)
Lies terres de Créki, feffin (h), & appendiche (i).

Li père de le dame eftoy loin demourant
En poihis de Bertaigne, (k) eun feigneur fœrt poiffant:
Mœs par tros eflongiéy (l) pour foere le defenche (m)
De fie fieule (n) qui n'avoye preys d'yelle affieftanche. (o)

Si voloy que lie dame print pour fen défenfieur
Eun deuxiéme Baron, & foert noble feigneur,
Qui been enamouréy (p) d'ichefle beile dame,
Dies lointemps pourfuihoy (q) à l'avoir pour fe feme.

Mœs toudis (r) en Sourye li povre efclaive eftoyt
Ou coupleit (s) d'eune tour qui n'avoye mie de toict,
Ou le foleis dardoy fynon feur lies monteye (t)
Ou (u) affieyé eil eftoy le loing de le journéye.

(g) Juftice.
(h) Freffin.
(i) Dépendances.
(k) Bretagne.
(l) Eloigné.
(m) Défence.
(n) Sa Fille, peut être Mahaud de Craon.
(o) Affiftance, fecours.
(p) Amoureux.
(q) Pourfuivoit, cherchoit.
(r) Cependant, toujours.
(s) Au plus haut.
(t) Degrez de l'efcalier.
(u) Affis.

Eune efculéye (*v*) de ris, & eune poftéye (*x*) d'ieau,
Eune maneye (*y*) d'eftrain, (*z*) tous les jours eil avoye:
Dies menotes a fies mains, a fies piéys des entraives,
Par eune lungue (*a*) keine ou meur tenoye li efclaive.

D'aucuenes fœs fen mœftre voloy que il defchendits, (*b*)
Pour regnyer fe loy fie lie preffoy toudis,
Et le fefoy feffier (*c*) avœuk eune efcourgieye (*d*)
Jufqu'au fang ruchelier (*e*) de fe char efcorcheye.

Durant preys de trois ans feut toudis martiréy, (*f*)
Sans que peur des tourmens eil voulfy (*g*) renyey, (*h*)
Sy ne pooit morir maugréy tant de fouffrenche,
Et fy n'efperoy mye riechepvoir (*i*) alliegienche. (*k*)

Chiou mau (*l*) mœftre veant que il ne voloy cangier, (*m*)
Que jeamœs on ne venoy pour lie racatier, (*n*)

(*v*) Ecuellée.
(*x*) Potée deau.
(*y*) Poignée, plein la main, *manata*.
(*z*) Paille, chaume, *eftramen*.
(*a*) Longue.
(*b*) Defcendit.
(*c*) Fouetter.
(*d*) Lanière, foüet.
(*e*) Ruiffeler, couler.
(*f*) Tourmenté, martyrifé.
(*g*) Voulut.
(*h*) Renier.
(*i*) Recevoir.
(*k*) Soulagement.
(*l*) Mauvais.
(*m*) Changer.
(*n*) Racheter.

Dépitéy (*o*) ly difift: diemain fans diférenche,(*p*)
Teu fera eftrangléy en me propre prefenche.

Lie pove efclaive, adonk fe veant condempnéy,
Quy morir defiroy de boenne voulentéy,
Se treveia (*q*) confoléy entendant fie fentenche,
Et que finer alloye fe lungue penetenche.

Remontéy a le tour, a gienoux fie geftia,
A Dious, a notre Dame fen aime commendia, (*r*)
Au boen Sainct Nicolay feit eftiou fe prière,
Puis laffiéy (*s*) s'endormeit, coukiéy (*t*) a plate terre.

Li jour eftoy veneu; le foleis fie lievoy, (*v*)
Quant l'efclaive cuida que l'on le reveillyoy,
En eun bos (*x*) fie treuvia, & fies keines rompues:
Sy penfia que il refvoy, ou avoye la berlue.

Sies pieys, fies mains fentiant ni eftre pleus attaquiéys, (*y*)
Eil fie drefchia (*z*) tout droict,& fie meit a marchiéys,

(*o*) Plein de dépit, de rage.
(*p*) Retard.
(*q*) Trouva.
(*r*) Recommanda.
(*s*) Las, fatigué.
(*t*) Couché.
(*v*) Levoit.
(*x*) Bois.
(*y*) Attaché, retenu.
(*z*) Dreffa.

Tout en brochiant (*a*) li bos, cuidant, emmy sien (*b*) somme,
Que desllibrey (*c*) l'avoye queuque pitoyable homme.

Eil pourpensoy (*d*) comment deu poihis sortiroy,
Ne recognischant (*e*) mye le bos où il estoy :
Moes en marchiant toudis, eil treuva eune voye,
Et veit eun bosquillon (*f*) dont eu been moulte geoye.

Li bosquillon cuida veir eún grant revenant,
Qui l'espeutia (*g*) si foert que il s'enfouy tout couriant;
Sy deskarney (*h*) estoy & tannèy (*i*) de visiaige
Que de eun vrey revenant avoy meyne (*k*) & imaige (*l*).

Tout nud fors eun seyhon (*m*) sans menches (*n*) & foert estreyt,
Quy a mittan sies cuiches (*o*) tout ou pleus deschendoy,
Et eune foert lungue barbe, & sie teste tondeue,
Se piau toute noirchie (*p*) estoye treys foert peleue (*q*).

(*a*) Traversant les broussailles.

(*b*) Son.

(*c*) Délivré.

(*d*) Pensoit, réfléchissoit.

(*e*) Reconnaissant.

(*f*) Homme qui coupe le bois.

(*g*) L'épouvanta.

(*h*) Décharné, maigre.

(*i* Bazané, noir.

(*k* Mine.

(*l*) Figure, représentation.

(*m*) Sarot, surtout.

(*n*) Manches.

(*o*) Cuisses.

(*p*) Noircie.

(*q*) Velue.

Apriey li bosquillon coureut & lie rateint, (r)
En langue de Sourye eil kiera (s) sen quemin, (t)
Adonk li bosquillon, cuidant que il feut sauviaige,
Ly disit en Frenchois: giou n'oye (v) mie vos langaige.

Lie povre chievalier ne savoy se il resvoy,
Nie dou li bosquillon paroloy (x) en Frenchois:
Men boen amey, dis my en queils lius chy (y) nous sommes
Giou me treuve perdus, & n'y cognois personnes.

Li forèt de Créky on apyele (z) cheys bos,
Seur lies marches (a) de Flandres, jouxte (b) le Boulenois;
Disit le bosquillon; ha tu par queuque (c) oraige,
Captif en eun navire, deseur (d) mer soest naufraige?

Soudain le fasche (e) en terre, & sies deux bras en crois,
Estendues de sen long, li chievalier clamoys:
O Dious omnipotens deu ciel & de le terre,
Par queu (f) mirauke (g) a t'eu soest finer me misère!

(r) Rejoint, rattrape.
(s) Demanda.
(t) Chemin.
(v) N'entends.
(x) Parloit.
(y) Ici.
(z) Appelle.
(a) Frontières, confins.
(b) Proche.
(c) Quelque.
(d) Dessus, sur.
(e) La face, le visage.
(f) Quel.
(g) Miracle.

De terre riesslevey, (*h*) disit ou bosquillon :
Le vieil sire Giérard est eil en vie ou nòn,
Se dame avœuk sen fieus, toutte le mesionnéye (*i*)
Et le frère, sont eils vievans & en santéye ?

Giea piecha (*k*) le vieil sire d'ennuis est trespasséy,
Y a preys de dis ans, & den puis sen dieschey, (*l*)
Balduin (*m*) derain Fieus veult tollir l'hiéritaige,
Et pour chiou a le dame a foest foerche(*n*) & oulstraige.

Le père de le dame, qui est coires (*o*) vivant,
Avœuk sen esneys(*p*)fieus sunt veneus essepreismen t(*q*)
Pour le foere assentir à nouviau mariaige,
A chele fin de wardier ou meneur (*r*) l'hieritaige.

Sie been le wardera le sire de Renty, (*s*)
Proche affin eil estoy deu sire de Créky :
Foert poissant en vassiaux, en moyens (*t*), &en terre ;
Le dame ne pooit (*u*) miex coisir (*v*), ne mieus foere.

(*h*) Relevé.
(*i*) Sa maison, sa famille.
(*k*) Depuis longtemps.
(*l*) Décès, mort.
(*m*) Baudouin.
(*n*) Violence.
(*o*) Encore.
(*p*) Fils aîné.
(*q*) Exprès.
(*r*) Mineur, enfant en minorité.
(*s*) Famille d'Artois, tombée dans celle de Croy.
(*t*) Richesse, revenu.
(*u*) Pouvoir.
(*v*) Choisir.

Le dame par tout (*x*) chiou vea ſe remarier,
Enhuy (*y*) a l'heure de ſexte en le va eſpeuſier: (*z*)
Grant feſte on y fera; y a moulte nobleieſſe;
L'amoſne (*a*) on te donra; eil ara largieſſe.

Lie chievalier ſuyhit (*b*) le voye tout dus(*c*)quau bout,
Ou ſortir de cheys bos ſie recongnut partout:
Si feut droit au caſtiau, (*d*) avoeuk grand preiſſe, (*e*)
Ou tout caſcuens (*f*) eſtoy en geoyey (*g*) & en lieſſe.

Lies quieſteurs(*h*) qui wardoyent lies tours, jouxte le pont,
Le veiant preys di entrer, ne lie voulières (*i*) poent:
Que kières (*k*) teu cheens? (*l*) d'ou vien teu ſi ſauvaige?
Eis teu eun matelot reſcapéy (*m*) di eſclaivaige?

Gious(*n*) ſouis eun peregrin (*o*) rieſtourney (*p*) d'oultremer,
Mes ameys, à vos dame ſie me fault paroler,

(*x*) Pour ces raiſons, à cauſe de celà.
(*y*) Aujourdhui.
(*z*) Epouſer.
(*a*) L'aumône, la charité.
(*b*) Suivit.
(*c*) Juſques.
(*d*) Chateau.
(*e*) Avec célérité, vite, à la hâte.
(*f*) Chacun.
(*g*) Joyeux.
(*h*) Le guêteur, la ſentinelle.
(*i*) Voulut.
(*k*) Demandes.
(*l*) Céans, ici.
(*m*) Réchappé.
(*n*) Je ſuis.
(*o*) Pélerin.
(*p*) Revenu.

Disit lie chievalier, cheſt aſoere qui preiſſe :
Lieſcheſme (*q*) allier empriey le dame vos mœſtreiſſe.

Nos dame ne peut mie enhuy te paroler :
Chey maſtin ou mouſtier (*s*) on le vea marier ;
On eyſt (*r*) à l'atourneyr ; (*t*) attens le ou paiſſiaige ;
Ou caſtiau ny entrera home ſy treis ſauviaige.

Eune heure apreys le dame ſuyhie (*u*) de ſies parens ;
Atournéye (*x*)pour lies nopches de biaux acouſtremens, (*y*)
Deſchendye ſeur le pont, par ſen ſienchéy (*z*)menéye, (*a*)
Et aloye ou mouſtier pour y eſtre eſpeuſiéye. (*b*)

Seur le pont l'arreſtia li povre chievalier :
Giou vien, me noble dame, dou poihis d'oultremer
Deu ſire de Crékv vous annunchier (*c*) nouveille,
Le queu(*d*)denpuis(*e*)dis anseiſt en priſon crudeille(*f*).

(*q*) Laiſſez-moi.
(*r*) L'égliſe.
(*s*) Eſt.
(*t*) L'ajuſter, faire ſa toilette.
(*u*) Suivie.
(*x*) Parée.
(*y*) Habillemens, ajuſtemens.
(*z*) Fiancé, futur époux.
(*a*) Conduite.
(*b*) Epouſée.
(*c*) Annoncer, apprendre.
(*d*) Lequel, qui.
(*e*) Depuis.
(*f*) Cruelle.

Le dame ne avoye mie neul doubte du trespas
De sen chier sire quen (*g*) cuidoy mor ou combas
Conter lies mescroyans, moes d'usne (*h*) amour fideill●
Relicte (*i*) aroye voleu demourier toudis teile.

Sie portant (*k*) riespondit: vrey ni est mie vos raports:
En mesnant se bannière, men baron kehit (*l*) morts;
Sies frères & vint trois escuyers y restières (*m*)
Sies queus tous fuères (*n*) occhis fors sept qui se sauvières (*o*).

Li sire de Créky adonc ne feut occhy,
Reprint lie chievalier, car, dame, le veychy; (*p*)
Ravisieiz (*q*) been chey (*r*) my, maugréy tant de misière,
Connechez vos mary quy vos avoye sy kière. (*s*)

Geamoes ne cuideroye que teu soys men mary,
Sie teu ne me raconte chiou que il fesist le nouyct
De sen departement, quand dens men lict coukiéye, (*t*)
Giestoye si treis (*u*) dolente, & si desconfortéye.

(*g*) Que l'on.
(*h*) D'une.
(*i*) Veuve.
(*k*) Pourtant, cependant.
(*l*) Tomba.
(*m*) Restèrent.
(*n*) Furent.
(*o*) Sauvèrent.
(*p*) Voici.
(*q*) Regardez, examinez.
(*r*) C'est.
(*s*) Chère.
(*t*) Couché.
(*u*) Si fort, tant.

Vos anniau d'eſpeuſailes (*x*) en deus giou le rompy ;
Vos printes le mitan, l'auter (*y*) giou le wardy ; (*z*)
Dame, le veychy coire de me foy cheu chier gaige
Que geadis (*a*) jou vos aye baillyéye (*b*) en mariaige.

Adonk clamea le dame : vos y eſtes men mary ;
Jou vous reicongnoy been men baron ſie kiery. (*c*)
Soudein enter ſies bras ſie gieſta tranſportéye ;
Sy eſbahie (*d*) eſtoye qui ele y reſtia paſméye.

Moes en voloy doubtier (*e*), le ſire de Renty
Geadis amey affin deu ſire de Créky,
Et diſoy : ches been ly a ſen treys hault corſiaige,
Moes jou ne le recognoy mie à ſen viſiaige.

Le père de le dame leyhant (*f*) been raviſiéy (*g*)
Diſit : jou men remembre (*h*) chey ly moes foert cangiéy (*i*).

(*x*) Epouſailles.
(*y*) L autre.
(*z*) Gardai.
(*a*) Jadis.
(*b*) Donné.
(*c*) Chéri.
(*d*) Étonné.
(*e*) Douter.
(*f*) L'ayant.
(*g*) Conſidéré, fixé.
(*h*) Je me le rappelle.
(*i*) Changé.

Quant eil ſiera veſtu & been lavey gieſteime (*k*)
Que tout caſcuen le recongnichera (*l*) de meiſme.

Quant lies ſens de le dame fuères eun pou rapeuryèye, (*m*)
Devers ſen fieus meneur y elle s'ye(*n*)eiſt reſtournèye,
Diſiant : veiez, (*o*) voichy vos ſeigneur & vos père,
Veniey (*p*) le ſaluter (*q*) a deus genious en terre.

Li ſire print ſen fieus, en ſies bras le preiſſoye;
Le joeſne demiziel (*r*) foert bel enfain (*s*) eſtoye,
Et diſoy : chey dont vous que me kière (*t*) dame mère
Plouroye, diſant : tout eiſt perdu avœuk vos père.

Stapendant tout caſcuens ſur le pont eſtampis, (*u*)
Dames & cavaliers, treſtous been haheuris; (*x*)

(*k*) J'eſtime, je penſe.
(*l*) Reconnaitra.
(*m*) Repoſés.
(*n*) S'eſt.
(*o*) Regardez.
(*p*) Venez.
(*q*) Saluer, faire la révérence.
(*r*) Damoiſeau, jeune-homme.
(*s*) Enfant.
(*t*) Chère, chérie.
(*u*) Debout.
(*x*) Surpris, étonné.

Tous cafcuens voloy veir & paroler ou fire,
A riefpundre (*y*) à treftous fy ne pooit feufire.

Deus cingnes (*z*) fur le pont s'efbaftoynt (*a*) defeur liau ;
Et de leurs becqs tiroint eune moityé d'anniau
Treis luifant deun rouby (*b*) ; le dame l'eyhant veue
Criea : cheys le mitan de men anniau perdue.

Seur les cingnes eun queftieux deu pont en liau fautia;
Leurs print cheile moitié d'anniau, & la portia
Ou fire quy avoye l'auter mitan bailliéye
Pour fie recognifanche (*c*) a fie preime (*d*) abordéye (*e*)

On reboutia (*f*) enfemble cheys deus moytiés d'anniau
Qui avoynt engraviéy (*g*) dedens eun efcritiau,
Deu nom deu fire avœuk chely dichele dame
Que il ly auroit donney en l'epeufiant (*h*) fe feme.

(*y*) Répondre.
(*z*) Cygnes.
(*a*) S'égayoient.
(*b*) Rubis.
(*c*) Sa reconnaiffance, fe faire reconnaitre.
(*d*) Première.
(*e*) Arrivée.
(*f*) Remit.
(*g*) Gravé.
(*h*) L'époufant.

Cascuens clamia mirauke: moes chiou myrèen(*i*)ni estoy
Emprey de chely qui dieslibérèy (*k* avoy
Li povre chievalier par been pleus grand merveilles
Sie leur disit : vous nen cuiderye (*l*) vos oreill es.

Sy rekiera (*m*) le sire ou castiau remontier (*n*)
Ou feut lavey, vestu mieus quon peut l'acoustrer : (*o*)
Seur se teste tondeue on vestit eun vieil heaume (*p*)
Adonk ne semloy(*q*)pleus estre eun si sauviaige home.

Le banquet pour lies nocpches estoy tout aprestéy;
Cascuens sie meit a taule (*r*) a boire & festinéy ; (*s*)
Li sire racuntia (*t*) à se noble assemléye (*u*)
Come de li esclavaige & mort feut deslibrèye.

Si disit que sies keines estoynt restéys ou bos
Ou s'estoy riesveilliéy ; on lies kieria (*x*) sietot (*y*)

(*i*) N'étoit rien.
(*k*) Délivré.
(*l*) Croirez.
(*m*) Requit, demanda.
(*n*) Remonter.
(*o*) L'arranger.
(*p*) Casque, chapeau.
(*q*) Sembloit, paraissoit.
(*r*) Table.
(*s*) Manger.
(*t*) Raconta.
(*u*) Assemblée.
(*x*) Alla chercher.
(*y*) Sur le champ.

Tout

Tout le noble assemlyey feut lies veir seur le plache (z)
Ou tous cascuens a Dious a gienous rendit grache.

Venist (a) à cheys nouveilles sen frère Biauduin,
Le boen sire Raoul ly pardoinia (b) soudein
Lies guière qu'avoit soet pour tollir l'hiéritaige
Au josne Biauduin deuriant (c) sen esclavaige.

Lointemps feust mesnéye feste ou castiau de Créky,
Y feut criéy Noel, & largiesse on y fist;
Dens lies poihis voesins en voliea (d) lies famèys (e)
Petites & grandes gents trestous been estonèys.

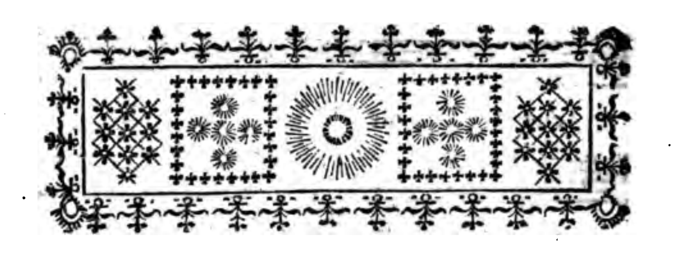
Li sire avœuk se dame vesqueist pleus de vint ans
En grand amour, & œut encoires sept enfans,
Funda eun grand moustier (f), feit dons ous monastières
Et amandia (g) tous cheus qu'avoint fundiéys sies pères.

(z) Place, lieu, endroit.
(a) Vint.
(b) Pardonna
(c) Pendant.
(d) Vola, se répandit.
(e) Bruit, nouvelle.
(f) L'Abbaye de Ruissauville, en Artois.
(g) Fit de nouvelles largesses.

N. B. Cette romance est peut être un des monuments les plus curieux de l'ancien idiôme Picard, ce qui donnera lieu ici à une observation qui a déjà été faite : la Picardie dispute à la Provence l'honneur d'être le berceau de notre poésie française ;

cette première province prétend que ses poétes ont dévancé les Troubadours, & leur ont servi de modèles ; les graces, l'harmonie & la légereté du jargon Provençal peuvent avoir fait oublier la naïveté du langage Picard ; le midi, en fait de poésie, aura toujours la prééminence sur le nord ; les vers se plaisent aux lieux où naissent les fleurs, où sourit un beau ciel ; voilà pour quelle raison la Grece semble avoir été formée par la nature pour être le séjour de prédilection des Muses : il ne falloit rien moins que la verge de fer du despotisme & la servitude la plus stupide pour détruire un si précieux avantage : encore les malheureux Grecs d'aujourd'hui ont-ils de la peine à ne pas se ressouvenir qu'Homère, Anacréon, &c. sont nés parmi eux ; ils charment leur esclavage par des idées poétiques, & font des vers que les jeunes filles chantent.

FIN DU TOME PREMIER.



COMPLAINTES DU SIRE DE CREQUI.



Première Complainte.

Musique de M. le Boucher Ducrosco.

Larghetto con expressione.



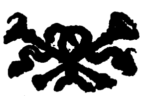

que le Ciel me laiſ- ſe, Et
qui ſou- lage un cœur trop a- gi-
té : Dans les horreurs de la cap- ti- vi-
té, Le ſou- ve- nir d'u- ne
pu- re ten- dreſ- ſe, Fait en-
cor ma fé- li- ci- té. Le ſou- ve-
nir d'u- ne pu- re ten- dreſ- ſe,
Fait en- cor ma fé- li- ci- té.



SECONDE ET DERNIÈRE COMPLAINTE.

Musique de la Romance D'ALIX & D'ALEXIS, *de M.* DE MONCRIFF.





TABLE

DU TOME PREMIER.

LE
PRINCE DE BRETAGNE.



LE PRINCE DE BRETAGNE



LE

PRINCE DE BRETAGNE.

JEAN V, duc de Bretagne, étoit descendu au tombeau; il laissoit de sa femme, sœur de Charles

---

Jean V, &c. C'est sous les dernières années de ce prince que périt du supplice du feu, le célèbre maréchal de Raiz. Ce seigneur Breton, de la première noblesse, s'étoit élevé, par ses services militaires, à la dignité de maréchal de France. Prodige de tous les vices, il joignoit au cœur le plus corrompu, l'imagination la plus déréglée; sans

VII, roi de France, trois fils: François, comte de Montfort, qui lui succéda; Pierre, comte de

---

bornes dans son luxe, comme dans ses desirs, il porta sa prodigalité à un si haut point, que le roi, par un arrêt de son conseil, lui avoit défendu de vendre aucune de ses terres. Dévoré d'un amour insatiable des richesses, & accablé de dettes, il avoit embrassé avidement les mensonges absurdes de la magie. Ses débauches n'eurent point de modèle, & il faut espérer, pour le bien de l'humanité, qu'elles n'auront point d'exemple. Ce qu'il y a encore de plus révoltant, à une lubricité inouie, il associoit la barbarie la plus atroce: il donna la mort à plus de cent malheureuses victimes de ses infâmes dissolutions; il faut croire que le délire avoit dérangé l'organisation d'un individu, qu'on doit absolument rejetter de l'espèce humaine. On a observé que le grand crime est presque toujours voisin de la folie. Caligula, Néron, Domitien, Caracalla, Héliogabale, sont d'éternels monuments de cette vérité. Cet illustre criminel, soumis à tous les détails d'une longue procédure, fut condamné à être brûlé vif: un Italien nommé Prélati, le complice de ses abominations, subit le même châtiment. Le maréchal, après s'être armé d'abord d'une audace inébranlable, changea de ton, donna les marques du repentir le plus touchant, finit en chrétien résigné, & déclara sur le bûcher, *que sa mauvaise éducation avoit été la source d'une conduite si monstrueuse.*

Guingamp, & Gilles, ſeigneur de Chantocé, que dans le cours de cette hiſtoire, nous appellerons le prince de Bretagne. Ils avoient un oncle paternel, qui contribua beaucoup au rétabliſſement de notre monarchie : Artur, comte de Richemont,

---

Sœur de Charles VII, &c. Jeanne de France, fille de Charles VI; il avoit fallu une diſpenſe pour ſon mariage avec le fils du duc de Bretagne, le prince & la princeſſe, ayant également le roi Jean pour biſayeul, &c.

Artur, comte de Richemont, &c. Ce prince, fait priſonnier à la journée d'Azincourt, pour ſe procurer une ſorte de liberté, s'étoit vu forcé de ſervir le roi d'Angleterre; il avoit épouſé en premieres noces la ducheſſe de Guyenne, ſœur du duc de Bourgogne : appellé à la cour de Charles VII, il reçut, des mains mêmes du monarque, l'épée de connétable, qu'il employa avec tant de ſuccès contre les Anglais, que ces redoutables ennemis furent entiérement expulſés. Richemont paya cette gloire ſi juſtement acquiſe, par des mortifications ſans nombre qu'il eſſuya auprès du ſouverain; ſes favoris, qui ſe ſuccédoient ſi rapidement, ſembloient ſe tranſmettre le même eſprit de haine & d'intrigue, pour entraîner la perte du connétable. Cette inimitié avoit quelque fondement : Richemont étoit un grand-homme; étranger au manège & à la ſoupleſſe des cours, il ne ſavoit pas ſe plier à la petiteſſe de ſes adverſaires, & careſſer la faveur & l'iniquité; il n'avoit d'autre

joue un rôle intéressant dans nos fastes, & sans doute a des droits à notre reconnaissance ; il sçut vaincre à la fois les Anglais, nos plus redoutables ennemis, & les courtisans de Charles : ce dernier

---

passion, que de soutenir les intérêts du maître, & de l'état. Dans une de ces occasions, où ses services étoient nécessaires, il accourt à la tête d'une troupe de Bretons : Les ruses des courtisans obtiennent de Charles un ordre, qui défend au connétable d'approcher ; on lui dit même que la Pucelle s'avance pour le combattre, s'il ose poursuivre sa marche. Celui-ci rassuré par la pureté de ses intentions, continue sa route ; il apperçoit l'héroïne de la France, & va vers elle : --- *Jeanne, on m'a rapporté que vouliez me guerroyer ; je ne sçay si vous êtes de par Dieu ou non : si vous êtes de par Dieu, je ne vous crains mie, car Dieu cognoist mon bon vouloir ; que si vous êtes de par le Diable, je vous crains encore moins.* Richemont ne put venir à bout d'adoucir les fureurs de l'envie : on voulut même le faire assassiner, & il eut la grandeur d'ame de pardonner au misérable qui s'étoit chargé de commettre ce meurtre. Devenu, par la mort de ses neveux, duc de Bretagne, il se fit toujours honneur de porter les marques de connétable de France. Ce prince contribua, par la sagesse de ses conseils & par sa fermeté, à la création d'une milice permanente (des compagnies d'ordonnance) ; &, de ce moment, naquirent, en quelque sorte, parmi nous, l'agriculture, le commerce & les arts.

triomphe lui coûta peut-être plus d'efforts que le premier. Ce prince ajoûta l'éclat personnel à la dignité éminente de connétable : nous lui devons les fondements de notre milice française. Artur passoit une partie de l'année à son château de Partenai, avec sa nouvelle épouse, Catherine de Luxembourg : il avoit quitté cette retraite, qu'il aimoit, pour venir assister aux noces du souverain, son neveu.

Avant d'aller plus loin, il seroit nécessaire de donner une idée des trois princes Bretons. Le duc abandonnoit la mollesse de ses penchants, aux impressions tyranniques de ses favoris, qui, selon la coutume, plioient au mal ses meilleures dispositions ; cette faiblesse morale, qu'on peut regarder comme un défaut supportable dans un particulier, & qui devient pour un prince une source d'erreurs les plus funestes & quelquefois les

---

Catherine de Luxembourg, &c. C'étoit la troisieme femme de Richemont : sa première avoit été Magdeleine de Guyenne, sœur du duc de Bourgogne ; & sa seconde, Jeanne d'Albret, fille du sire d'Albret, & niéce du comte de la Marche. Les auteurs de Catherine de Luxembourg étoient, Pierre, comte de St. Paul, & Marguerite de Baux

plus criminelles, fait disparaître les bonnes qualités de François. Sa libéralité, sa bravoure, n'ont pu l'absoudre, aux yeux de la postérité, d'une action barbare & atroce, dont on va rappeller le souvenir, pour l'instruction des princes & de tous les hommes; les flatteurs meurent avec les grands, & l'histoire leur survit : c'est ce juge incorruptible & impartial, qui accuse aujourd'hui & condamne irrévocablement le duc de Bretagne à une mémoire aussi coupable qu'odieuse.

Pierre, non moins faible que son aîné, à une humeur sombre & chagrine, joignoit une dévotion peu éclairée, qui alloit jusqu'à la superstition : tout excès est à rejetter, même dans la vertu; quoique marié, il vécut célibataire, & dans ses dernières années, il se soumit aux macérations du cilice.

Le prince de Bretagne, bien différent de ses frères, faisoit éclater une ame indépendante, & déterminée dans ses moindres mouvements; ses desirs les plus vagues étoient des passions dominantes; tout l'enflammoit; aveugle conséquemment sur les suites, il n'envisageoit que l'objet présent, le saisissoit avec transport, & lui faisoit tous les sacrifices; sa bonté même se ressentoit de

ſon extrême violence ; il dédaignoit cette politique ſi néceſſaire aux hommes, & ſur-tout à ceux de ſon rang : il ne ſavoit point ſe déguiſer, & s'impoſer un frein, toujours prêt à céder aux premières ſaillies de ſon caractère impétueux : auſſi fut-il emporté d'imprudences en imprudences, & de malheurs en malheurs ; leçon frappante pour quiconque ne s'attache point à ſe combattre & à ſe ſubjuguer ! Cette fougue indiſcréte, vice bien dangereux, car on auroit de la peine à lui donner un autre nom, perdit entièrement le prince de Bretagne, & rendit inutile le fruit de ſes vertus : elles n'ont ſervi qu'à inſpirer en ſa faveur une pitié tardive & ſtérile, faible récompenſe des infortunés qui n'ont point mérité leurs diſgraces. Il ſemble que la nature humaine, par ce tribut de compaſſion, veuille dédommager l'innocent malheureux des épreuves cruelles & injuſtes qu'elle lui a fait ſubir, tandis qu'il exiſtoit ; cette eſpèce de réparation eſt-elle capable de nous ſauver d'un reproche, qui n'eſt peut-être que trop fondé : l'homme ſe montre ſouvent la plus méchante & la plus barbare de toutes les créatures.

François s'empreſſoit de ſe revêtir du manteau

ducal, & de former une nouvelle union qui lui mettoit devant les yeux une perspective brillante : la princesse d'Ecosse, en lui donnant sa main, ajoutoit à sa dot des prétentions que le temps & les circonstances pouvoient réaliser : il étoit arrêté que si le roi son père venoit à mourir sans enfants mâles, Isabelle lui succéderoit, & porteroit le sceptre à son époux.

La double cérémonie du couronnement & du mariage, avoit rassemblé auprès de François la noblesse la plus distinguée, les Rohan, les Laval, les Léon, les Châteaubriant, les Rieux, les

---

La Princesse d'Ecosse, &c. Isabelle, fille puînée de Jacques I du nom, roi d'Ecosse, & de Jeanne de Sommerset : dès l'an 1437, le duc, Jean V, l'avoit fait demander pour un de ses fils ; il paraît que cette alliance ne pouvoit regarder que Gilles de Bretagne, ses deux freres étant déjà mariés. Le roi d'Ecosse avoit alors refusé sa fille ; Iolande d'Anjou, femme de François, étant venue à mourir, Isabelle épousa ce prince ; & il fut même réglé, disent quelques historiens, que, si le roi d'Ecosse ne laissoit point d'enfans mâles, la duchesse de Bretagne succéderoit à ses états, quoiqu'elle fût puînée de Marguerite, femme du dauphin.

Guémenéé, les Beaumanoir, les Château-Giron, les Coëtquen , &c. , & une infinité d'autres ſeigneurs qui, par l'éclat de la richeſſe & de la naiſſance, élevoient la cour de Bretagne à côté des premières de l'Europe.

Ces fêtes durèrent pluſieurs jours ; elles n'étoient point encore terminées, quand le prince de Bretagne demande au duc un entretien particulier ; il ſe hâte de prendre la parole : —— Mon frère, il m'eſt impoſſible de réſiſter à mon impatience. Vous voilà au comble de vos vœux, poſſeſſeur d'une épouſe aimable qui m'avoit été deſtinée ; peut-être, un jour, vous verrai-je ſur le trône d'Ecoſſe ; tel eſt votre ſort ; le mien n'eſt pas encore fixé, & il ne tient qu'à vous de le remplir. J'aime, j'adore la beauté même ; je ſuccombe au chagrin, ſi je tarde un moment à conduire la charmante Alix à l'autel. Pardonnez : je vous ai fait un myſtère de mon amour ; je me ſuis cru obligé à cette eſpèce de diſſimulation ; des parents enchaînés par je ne ſais quelle promeſſe indiſcrète, arrachée à leur faibleſſe, traverſoient mon bonheur ; ils ne ſont plus ; tout obſtacle a ceſſé avec leur vie ; je ſuis aimé ; le ſang de Dinan, vous ne l'ignorez pas,

peut s'allier avec celui de ses souverains; je n'attends plus que votre aveu ; je vous le demande comme à mon maître ; comme votre frère, je le sollicite avec toute la vivacité de la tendresse mutuelle que nous nous devons ; à l'un & à l'autre titre, je me flatte d'obtenir ce consentement ; ma félicité, ma vie même lui est attachée ; que mon hymen suive de près le vôtre !

François promet à son frère de l'appuyer de son

Le sang de Dinan, &c. La maison de Dinan, une des plus illustres de la Bretagne, possédoit plusieurs belles terres, comme Château-Briant, Montafilant, Beaumanoir, Bain, la Hardouinaie, le Guildo, les Huguetières, &c. Alix Françoise de Dinan, devoit les porter en dot, à celui qu'elle épouseroit : elle étoit fille unique, & héritière de Jacques de Dinan, seigneur de Bodister, au diocèse de Léon, & de Catherine de Rohan : elle avoit été promise par son père & sa mère, non à Artur de Montauban, qui en étoit, il est vrai, éperduement amoureux, mais au sire de Gavre, fils du comte de Laval ; & cette promesse avoit été appuyée d'un écrit signé de l'un & de l'autre ; ce ne fut qu'après leur mort, que le prince de Bretagne fit éclater un amour, où se manifesta toute la violence de son caractère.

autorité, lui prodigue toutes les careſſes, s'intéreſſe à ſon ſort comme au ſien propre. Le prince ſe croit déjà l'époux d'Alix, il vole à ſes pieds : —— Point d'expreſſion qui peigne l'ivreſſe de ma joie; le duc eſt informé de tout. Il ſait, divine Alix, que je vous idolâtre, que je brûle de porter le nom de votre époux; plus de contrariété. Enfin je vous poſſéderai! Je ſerai toujours votre amant le plus paſſionné, le plus heureux. Ah! que le duc règne ſur la Bretagne; qu'il m'ait laiſſé un médiocre apanage dont ma naiſſance & la légitimité de mes droits doivent être offenſés: j'étouffe pour jamais la plainte. N'ai-je pas obtenu

---

J'étouffe pour jamais la plainte, &c. Gilles de Bretagne avoit déja marqué ſon mécontentement ſur la médiocrité de ſon apanage, qui ne conſiſtoit que dans la terre de Chantocé: le ſurplus étoit aſſigné en argent ſur les revenus du domaine. Ce prince s'embarraſſoit peu de diſſimuler ſa mauvaiſe humeur; il ſe tenoit preſque toujours éloigné de la cour. Cette conduite ſi mal-adroite ſervit à ſes ennemis de prétexte pour machiner un tiſſu de calomnies, & pour le perdre. Il faut dire encore que la ſeigneurie de Chantocé relevoit du duc d'Anjou, & le propriétaire en devoit l'hommage à ce dernier. Cette vaſſalité déplai-

tout ce que je pouvois desirer ? maîtresse adorable, ne suis-je pas au-dessus de mon frère.... du premier monarque du monde ? Vous levez vos beaux yeux sur les miens ; je lis dans vos regards que vous agréez mon hommage : Ah ! dites, répétez cent fois que c'est le prince de Bretagne qui vous a fait connaître la sensibilité ; la vertu vous défendroit-elle cet aveu ?

Il couvroit de baisers enflammés une des mains de la belle Alix qu'il tenoit entre les siennes ; il laissoit échapper ces larmes qu'arrache l'excès du sentiment, qui sont si expressives, & qui ont tant d'empire sur un jeune cœur ! Prince, lui répond mademoiselle de Dinan, en rougissant, que me demandez-vous? que voulez-vous ? oui, sans doute, c'est vous qui m'avez appris que j'avois une ame, hélas, trop sensible ! vous seul avez été l'objet de mes premiers regards, de mes premiers soupirs ; j'ai respiré, en quelque sorte, avec la vie ; cette tendresse

---

soit fort à un jeune prince orgueilleux de sa naissance ; il auroit voulu avoir un partage semblable à celui de son frere Pierre de Bretagne ; & de-là une des causes de ses malheurs.

qui m'a déjà causé tant de peines, & nous ne touchons pas à leur terme. Ignorez-vous que mon père & ma mère revivent dans un oncle qui a hérité de leur pouvoir sur moi ? Le maréchal de Bretagne n'a-t-il pas pour vous leur éloignement invincible, cette opiniâtreté, dirai-je tyrannique, qui combat notre union, qui me contraint à vous fuir, à supporter la recherche, ou plutôt la persécution d'Artur de Montauban ; on m'en fait une loi ; on prétend que mon père & ma mère ont engagé leur parole, que c'est à moi de la remplir, cette promesse, qui me coûtera la vie. Vous vivrez, vous serez mon épouse, réprend vivement le prince, & il n'est point sur la terre de puissance qui m'empêche de former ces nœuds. Non, je n'en connais point. Quiconque oseroit présentement se déclarer mon rival, qui en concevroit la seule idée.... doit trembler. Qu'on ne force pas mon amour à s'armer de la violence : il s'empor-

---

Dans un oncle, &c. Bertrand de Dinan, maréchal de Bretagne.

Artur de Montauban aimoit éperduement la jeune Dinan, & se flattoit d'obtenir la préférence sur ses rivaux.

teroit à des excès.... Je vous aime, je me sens capable de tout; vos auteurs n'existent plus; vous êtes libre; vous êtes à moi; j'ai l'aveu de mon frère; j'ai le vôtre; je braverois l'univers entier. L'audacieux Artur voudroit-il plus long-temps le disputer au frère de son maître? Et quand je ne pourrois m'applaudir des avantages de la grandeur, personne, non, personne n'auroit mon cœur enflammé : il n'y a que le prince de Bretagne qui sache aimer l'adorable Alix comme elle mérite de l'être. Mais, divine maîtresse, écartons ces nuages, & n'envisageons que l'autel... Tout nous annonce notre bonheur prochain; tout favovorise une union que le ciel lui-même a sans doute déjà formée.

Cet amant, frappé d'une perspective flatteuse, court déposer ses transports dans le sein de son ami Tangui, bâtard de Bretagne, tandis qu'Alix s'obstinoit à repousser cette image trop séduisante.

Les craintes de la jeune-personne avoient, en effet, quelque fondement. Le prince se voyoit à la cour des ennemis implacables, qui machinoient sourdement sa perte; les plus puissants motifs

les follicitoient à la vengeance ; Artur de Montauban plein de l'effervefcence d'une paffion qui ne connaît rien de facré pour arriver à fes fins, brûloit de fe délivrer d'un rival dangereux. Jean de Hingant, gentilhomme du palais, ne nourriffoit pas dans fon cœur une flamme moins dévorante : il avoit reçu de mauvais traitements de la part du prince de Bretagne, & l'amour-propre offenfé a toutes les fureurs de l'amour jaloux. A ces deux perfonnages, étoit affocié Jacques d'Efpinai, évêque de Saint-

Jacques d'Efpinai, &c. Ce prélat, indigne du facré miniftère, nous eft repréfenté par les hiftoriens, comme un efprit turbulent & factieux, qui ne s'occupoit que d'intrigues fourdes & féditieufes ; il eut la mortification de fe voir dans la fuite nommer un coadjuteur, & il mourut accablé de chagrin, dans un coin de fon diocèfe : jufte châtiment de la part qu'il fût foupçonné d'avoir eu aux perfécutions qu'effuya le malheureux prince de Bretagne. On obfervera que d'Efpinai s'étoit muni d'un bref du pape Nicolas V, qui le lavoit de ce foupçon odieux ; mais ce bref, quelque refpectable que fût la fource d'où il émanoit, n'en avoit point impofé au public : l'évêque demeura toujours coupable à fes yeux ; fa mémoire n'a pas même été déchargée de l'accufation ; il n'y a point jufqu'au crime de

Malo, & enſuite de Rennes ; ils dirigeoient à leur gré l'eſprit du ſouverain : inſtruits de la converſation qu'il venoit d'avoir avec ſon frère, ils dreſſerent leurs batteries pour combattre & détruire, s'ils le pouvoient, l'objet de leur inimitié.

Tangui, auſſi peu confiant qu'Alix, n'adoptoit point les rêves flatteurs d'une imagination qu'égaroit l'amour. Mon frère, diſoit-il au prince, ſi les loix m'ont défendu de prononcer ce nom qui m'eſt ſi cher, la nature plus indulgente me le permet, & c'eſt tout mon cœur qui le profère ; oui, le frère le plus tendre & le plus éclairé ſur vos intérêts, vous parle en ce moment : n'ouvrirez-vous jamais les yeux à la vérité ? vos deſirs vous emporteront-ils toujours au point de ne vous arrêter qu'à de vaines erreurs ? comment pouvez-vous eſpérer que Bertrand de Dinan conſente à vous donner ſa nièce, quand il attache ſon honneur à remplir les volontés de ſes parents, engage-

maléfice, dont on s'eſt aviſé de le noircir. Il contribua, dit-on, à la maladie & à la mort de Pierre II, ſucceſſeur de François, dans la ſouveraineté de Bretagne.

ment renouvellé au lit de la mort, quand Artur de Montauban est enfin nommé l'heureux... N'achève pas, cruel, interrompt le prince, tu dis.... Artur ... l'époux d'Alix ! ... Alix dans les bras d'un autre ! .. cette image .... tu me connais; tu sais... qu'on ne m'y contraigne point : j'appelle l'Anglais sur ces côtes ; la Bretagne nageroit plutôt dans le sang, ... ne seroit plus qu'un monceau de cendre.... Tangui, mon cher Tangui, puisque le nom de frère te touche, je t'en conjure par ces noeuds qui nous unissent, épargne à mon amour des tableaux... le duc ne souffrira point qu'Artur l'emporte ; mille coups de poignard lui perceroient, lui déchireroient le flanc, avant qu'il eût seulement projetté le dessein de me ravir Alix. Alix ... c'est un cœur comme le mien qui sait t'aimer... Tangui, je posséderai ses charmes ; mes yeux s'attacheront sur ces yeux enchanteurs... laisse moi, laisse moi me remplir d'un bonheur dont je ne saurois douter. Ah ! mon frère, quand je ne goûterois d'autre félicité que d'être à ses pieds, que de pouvoir lui répéter cent fois que je l'aime à l'idolâtrie, ne serois-je pas le plus fortuné des mortels ? Qu'est-ce que la grandeur, l'existence sans Alix ? Il faudra bien que

le maréchal cède à l'autorité.... Tu parles d'une promesse? Tous les morts s'éléveroient de la nuit de la tombe, je les défierois tous. Encore une fois, Tangui, ne jette point de nuages sur le beau jour que je vois briller; tu te plais, mon frère, à me causer des tourments..... sens-tu combien je souffre? Eh! mon frère, c'est moi qui souffre encore plus que vous! je contemple avec douleur la foule de maux qui vous sont préparés; je vous aime sans doute, & vous en êtes persuadé: mais je ne puis vous cacher la profondeur de l'abîme où vous courez vous briser; j'écarte les fleurs que vous semez à pleines mains, & j'envisage toute l'horreur du précipice... vous avez des ennemis ... —J'insulte à leur haine impuissante. —- Si du moins vous les ménagiez! — Je dédaigne cet art de la cour, & je veux qu'ils soient pleinement convaincus que je les méprise, encore plus que je ne les déteste. — Vous êtes prince, seigneur. — Je suis l'amant d'Alix, & tous mes vœux sont d'être son époux.... Mon cher Tangui, pardonne à mes transports; ma raison s'égare, lorsqu'on offre seulement le moindre obstacle au plus ardent amour. Mon ame t'est dévoilée; je suis bien loin d'em-

braſſer une vengeance dont j'ai moi-même horreur. Qui ! moi ! j'apporterois le flambeau de la guerre dans ma patrie ! Non, ne le crois pas, ne le crois pas : le duc & l'état n'auront jamais de défenſeur plus zélé que ton frère ; tu m'oppoſes des ennemis ! en ai-je mérité ? Il eſt vrai que je me ſuis oublié à l'égard d'un gentilhomme, que j'ai offenſé Hingant : mais tu ne te reſſouviens donc pas que la réparation a ſuivi de près la faute ? Je n'ai point rougi de lui faire des excuſes ; je ſuis prêt encore à lui accorder tous les genres de ſatisfaction qu'il éxigera. Ami, je porte le cœur le plus ſenſible ; cette malheureuſe paſſion n'a ſervi qu'à l'enflammer encore davantage ; c'eſt du feu qui brûle dans mes veines, & tu l'irrites ! Tu verſes dans mon ſein tous les poiſons ! Tu me fais voir Alix... ne m'ôte pas mon eſpérance : elle ſera dans mes bras ! ou... qu'on m'arrache donc ce cœur dévoré de l'amour le plus violent ... & le plus digne de pitié.

Le prince, à ces mots, laiſſe échapper quelques larmes ; Tangui eſt obligé, pour le conſoler, de changer de langage, & d'adoucir du-moins les vérités qu'il venoit de lui préſenter.

Alix n'étoit pas moins à plaindre : ſon oncle irrité l'accabloit de reproches : —— Ma nièce ſe montrera donc rébelle à mes volontés, aux ordres abſolus de ceux qui lui ont donné la naiſſance ! N'ont-ils pas eux-mêmes ſerré cette chaîne à laquelle tu dois aveuglément te ſoumettre ? Leurs mains défaillantes n'ont-elles pas fait un effort pour tracer cet écrit, cet engagement ſacré ... tu ne ſaurois t'y refuſer, ſans te ſouiller d'une baſſeſſe, d'un crime, ſans faire partager à tes auteurs la honte du parjure. Ne cherche point à te défendre, en te rejettant ſur des ſentiments ... que tu dois étouffer. Des cœurs tels que les nôtres ne connaiſſent que l'honneur : voilà notre principe, notre loi, notre unique paſſion. Nous abandonnons l'amour à ce vulgaire auquel il eſt permis de ſuivre à ſon gré les penchants qui l'égarent ; nous ne ſommes élevés au-deſſus des autres hommes, que pour combattre nos goûts, pour nous vaincre, pour nous ſacrifier ſans réſerve. Notre prérogative eſt de ſervir de modèle à tout ce qui nous environne. Eh ! que ſeroient les avantages de la nobleſſe, ſi nous ne les achetions au prix des plus hautes vertus ? Artur de Mautauban eſt d'une mai-

ſon égale à la nôtre. Marche à l'autel ; donne lui ta main, & ne te remontre à mes yeux que l'épouſe d'Artur, ou... quel mot va m'échapper ? j'aimerois mieux, oui, j'aimerois mieux te voir dans la tombe que vivante, pour rejetter des nœuds.. tu n'as point d'autre parti à prendre... que ton devoir, & il faut lui obéir.

Ah! ſeigneur, s'écrie Alix toute en pleurs, & en tombant aux genoux du maréchal, daignez m'écouter... vous êtes mon père ; je l'éprouve aux témoignages de bonté que vous me prodiguez. J'oſerai vous interroger : a-t-on pu diſpoſer de ma main, ſans conſulter un cœur déchiré de toutes parts ? Sans doute mes auteurs m'ont été chers : je conſerve, j'aime, je bénis leur mémoire ; ils ont, tous les jours, mes regrets & mes larmes ; je ſuis encore pénétrée de reſpect & de ſoumiſſion pour leurs volontés : mais mon devoir m'ordonne-t-il de me rendre éternellement malheureuſe ? car une infortune conſtante, un ſupplice continuel, m'attend dans ces liens dont on veut m'enchaîner. Pourquoi mes parens ne m'ont-ils pas éloignée de la préſence du prince de Bretagne ? Pourquoi ont-ils ſouffert ſes viſites, ſes entretiens ?

Ce n'eſt point ſa grandeur que j'aime. Si vous le connaiſſiez, ſi comme moi vous liſiez dans ſon cœur.... —— Vous n'aurez point d'autre époux qu'Artur. Je vous l'ai dit : votre mort.... —— Eh bien, mon oncle, plutôt cent fois mourir que de ſouſcrire à cette barbare promeſſe ; du-moins, qu'il me ſoit permis, loin de la cour, loin de tout l'univers, d'aller enſevelir ma douleur dans une profonde ſolitude ; là, toute entière à moi... —— A vous ! vous n'êtes point à vous : vous appartenez à l'état, à votre famille, à l'honneur ; vous en êtes l'eſclave ... & vous en ſerez la victime.

Auſſi-tôt le maréchal ſe retire, en laiſſant Alix qui étoit encore proſternée à ſes genoux, & qui ne lui adreſſoit plus que des gémiſſements étouffés par les ſanglots.

Le duc fait inviter ſon frère à ſe rendre au palais. Le prince accourt, plein d'impatience ; il ne doute point qu'il ne touche au moment où commencera ſon bonheur ; il entre avec précipitation : —— Je me ſuis hâté d'obéir aux ordres de mon maître & de mon frère ; il ne ſauroit aſſez tôt prononcer ſur ma deſtinée, ſur mon éxiſtence même ; car c'eſt la mort ou la vie qu'il va me don-

ner. Mon frère, répond le duc, vous ne devez pas être incertain ſur mes ſentiments à votre égard; ils ſont invariables. J'ajoûterois encore avec plaiſir aux droits de la nature; mon amitié s'attache à leur prêter une nouvelle force: mais votre frère, avant que d'écouter la voix du ſang, eſt ſouverain. J'ai des ſujets, l'équité à ſatisfaire; mon devoir eſt de m'immoler moi même, pour ne m'occuper que de leurs intérêts; j'ai vû le maréchal de Dinan: il eſt infléxible. Montauban a reçu ſa parole, celle d'une famille entière; Montauban ſera donc malgré vous, malgré moi, l'époux d'Alix. Il faut vous vaincre & m'imiter.

Le prince, en mettant la main ſur la garde de ſon épée: —— Je n'ai plus d'autre appui que ce fer, & il me vengera de l'inſolence d'Artur; je lui céderois Alix!.. cruel! vous n'êtes point mon frère, vous êtes mon tyran, mon bourreau ... mais je ſaurai.... je n'ai pas beſoin de votre pouvoir.... Ah! mon frère, mon frère, étoit ce là le prix de ma tendreſſe? —— Vous avez raiſon de me nommer votre frère; je veux bien écarter le maître; ce n'eſt pas lui qui vous entend, vous l'offenſez: c'eſt votre frère, c'eſt votre ami le plus zélé qui prend

ici pitié de votre ſituation, qui ferme l'oreille à vos emportements, qui pleure avec vous; verſez, verſez vos larmes dans mon ſein; plaignez-vous du ſort; accuſez une étoile malheureuſe qui vous a précipité dans une paſſion... que le prince de Bretagne doit abſolument repouſſer. Nous nous devons à nos inférieurs; loin de chercher à rendre le maréchal parjure, c'eſt à nous, mon frère, d'appuyer ſa promeſſe, de la garantir; je vous l'ai dit: mon devoir eſt de tout immoler, de me ſacrifier moi-même, pour faire triompher la juſtice; je m'arrache le cœur, en déchirant le vôtre par un refus dont je ſens toute la rigueur: mais, prince, mettez vous à ma place, ſoyez ſouverain, & oſez me dicter ce que j'ai à faire; j'en appelle à votre déciſion, prononcez.... vous êtes dans l'accablement!.. Je verrai le comte de Richemont; vous vous en rapporterez à ſa ſageſſe éclairée; il vous aime, il connaît les loix de l'honneur; je vous laiſſe à ſes conſeils & à vos propres réflexions.

L'amant d'Alix ſe livre à tout l'excès de ſon agitation; il court après le duc: —— Mon frère!... barbare! il ne vous reſte plus qu'à rougir vos mains de mon ſang... prenez plutôt ma

vie, que de m'enlever Alix!.. il ne m'entend point! il me quitte! .. Non, Artur, rival présomptueux... tu n'auras point la préférence; la Bretagne, le monde entier s'armeroit en ta faveur : tu n'échapperois pas à ma rage, crains-en les effets; tu ne jouiras pas de ta conquête; je te la disputerai; je te l'arracherai, fusses-tu aux pieds des autels.

Il vole chez mademoiselle de Dinan, force les domestiques qui s'opposoient à son passage, traverse plusieurs appartements, court se jetter aux genoux d'Alix qu'il trouve seule & abîmée dans la plus profonde douleur : —— C'est à tout ce que j'aime, que j'ai recours; mon frère, la Bretagne, les hommes, la terre, le ciel, tout m'abandonne, me trahit, a conjuré ma perte; l'amour se déclareroit-il aussi contre moi? Ah! chère Alix, unique objet qui m'attache à la vie, vous me voyez mourant, frappé des coups les plus sensibles; mon éxistence ne tient plus qu'à un soupir: le laisserez-vous exhaler ce soupir rempli de mon amour? Oui, le duc... qu'il me fait bien sentir le poids de l'autorité suprême! le duc est réuni au maréchal, à mes ennemis pour m'assassiner! Il vient, le croiriez-vous? de me dire qu'il faut que je renonce...

Il ne m'eſt pas poſſible d'achever ; non, je ne verrai point un autre porter le nom de votre époux... j'accours ... c'eſt à vous de régler mon ſort ; je vous demande un mot, un regard... du-moins ce ſera votre main qui me percera le cœur. —— Relevez-vous, prince, écoutez-moi, & armez-vous de votre courage. Les bleſſures que j'ai à vous faire, je les ai déjà toutes reſſenties. Prince, il ſeroit inutile de vous cacher l'empire que vous avez ſur mon ame ; depuis long-temps elle vous eſt aſſervie : c'eſt par vous, hélas ! que j'ai appris à aimer ; je ne doute point que vous ne me rendiez juſtice ; je n'ai point vû en vous le frère de notre ſouverain ; la grandeur n'inſpire pas l'amour : mon cœur s'eſt laiſſé toucher pour l'amant le plus digne d'être aimé ; la vertu n'a fait qu'échauffer notre tendreſſe. Nous eſpérions ſurmonter les obſtacles... j'imaginois que mes parents dans le tombeau me rendoient à moi-même, qu'il m'étoit permis de déſavouer une promeſſe contractée ſans mon conſentement, qu'enfin ma main & mon cœur ſeroient à moi... Je me plaiſois à nourrir une erreur ſi chère .... ce malheureux amour m'abuſoit. Le maréchal mon oncle, à qui mes auteurs ont tranſ-

mis tous leurs droits, m'a ouvert les yeux sur l'obligation à laquelle il faut nécessairement me soumettre; mon devoir, mon honneur, mes parents l'ordonnent; mes parents me crient du sein de la mort, que leur parole est la mienne, que je n'ai point la liberté du choix; qu'en un mot, ils ont fixé mon sort irrévocablement, & c'est Artur... qui doit recevoir ma main ... — Vous la lui donneriez! —— Eh! comment, comment me dérober à mon affreuse destinée? Oui, prince, oui, un autre aura ma main. Mais pourrois-je ajoûter à ce don un cœur ... qui ne sait point aimer, interrompt le prince avec emportement. Perfide vous parlez d'une promesse qui vous lie: eh! comptez-vous pour rien les serments d'une tendresse que je croyois avoir méritée? L'honneur, dites-vous, éxige ce sacrifice; l'amour, un amour tel que je le sens, n'a-t-il aucuns droits à reclamer? Allez, que le présent du cœur suive de près celui de la main... c'est à moi de vous montrer comme on aime.

Aussi-tôt, le prince furieux, saisit son épée, la met sur son cœur: elle alloit le percer, malgré l'effort & le cri d'Alix: une voix inattendue s'élève: arrêtez, arrêtez... je viens vous rappeller à la vie. Le prince reconnaît Tangui. —— Ah! mon

frère, vous m'aimez, & vous voulez que je vive! ignorez-vous mes malheurs, l'horreur de ma situation? —— Je fais tout, je fais que le maréchal a rangé le duc de fon parti, que Montauban triomphoit: mais le connétable, votre oncle, vous cherche; il a eu une longue converfation avec le duc, & l'on ne doute point que vous ne l'emportiez. — Mon cher frère, feroit-il poffible? j'obtiendrois Alix! & vous, madame... vous pleurez, divine maîtreffe de mon cœur! ah! pardonnez, pardonnez fi j'ai paru douter de votre amour. C'eft moi, prince, répond Mademoifelle de Dinan, qui dois vous accufer de cruauté... Allez reclamer l'appui du comte de Richemont; qu'il nous protège, qu'il gagne le duc, qu'il fléchiffe mon oncle, & vous verrez fi Alix ne fait point aimer.

Tangui entraînoit le prince de Bretagne auprès du connétable. Cet amant réduit au défefpoir, avoit paffé en quelque forte de la mort à la vie; il fe faifoit inceffamment redire que fon fort alloit changer, que toutes les apparences fe déclaroient en fa faveur. Ils arrivent chez le comte de Richemont, qui du plus loin qu'il apperçoit fon neveu, vole à lui, le prend dans fes bras: —— Le duc m'a tout raconté. Je fuis charmé que Tangui

ait bien voulu vous accompagner, & qu'il entende notre converſation. Prince, vous m'êtes cher, vous ne l'ignorez point; tous les témoignages d'une tendreſſe à l'épreuve, vous pouvez les attendre de votre oncle: mais cette amitié ne ſauroit être aveugle: c'eſt à la fermeté d'un vieux ſoldat, de combattre un jeune cœur qui cède à des faibleſſes impardonnables. Croyez-moi, j'ai aimé, & j'ai ſenti qu'on pouvoit vaincre l'amour comme les autres paſſions. Quel eſt l'objet de cette ardeur que vous entretenez, bien loin de chercher à l'éteindre? la nièce du maréchal de Bretagne, promiſe par ſon père & ſa mère, par le maréchal lui-même, à un homme de qualité qui la regarde en quelque ſorte comme ſon épouſe. Vous conviendroit-il de briſer des nœuds qui ſont preſque formés? On dit que c'eſt une promeſſe authentique qui a garanti cette union; & vous, frère du ſouverain de la Bretagne, vous qui pouvez régner un jour, vous vous oppoſeriez à un engagement ſolemnel! vous voudriez qu'un parjure éclatant mît Alix dans vos bras! Mon oncle, interrompt le Prince, le reſpect m'a forcé juſqu'ici de vous écouter: on a ſu auſſi vous prévenir! Je ne vous répé-

terai point ce qui auroit dû me justifier dans l'esprit de mon frère. Les auteurs d'Alix ont disposé de leur fille sans la consulter ; depuis long-temps nous nous aimons ; mon amour devoit être couronné par l'hymen ; quels droits imaginaires fait valoir ici le téméraire Artur ! Les parents d'Alix sont dans le tombeau ; elle est affranchie de cette espèce d'esclavage qui passe les bornes de la soumission. Le maréchal de Bretagne est le seul aujourd'hui dont le caprice tyrannique s'obstine à faire mon malheur éternel, celui de sa niéce ; je ne fléchirai point sous des volontés que le prince de Bretagne ne doit pas reconnaître. Mon oncle, je ne dirai qu'un mot, ou Alix est mon épouse, & je n'en aurai jamais d'autre, ou ... seigneur, qu'on ne fatigue pas une sensibilité prompte à s'allumer.... Je ne répondrois point de mes transports. Un amour.... tel que le mien... seigneur... Mon cher oncle, j'embrasse vos genoux, j'y porte mes larmes : —— Des pleurs, prince ! — Ils vous peignent l'excès de ma douleur, celui d'une passion qu'il m'est impossible de vaincre... Ah ! qu'on craigne que ces larmes ne soient expiées : elles m'humilient, je l'avoue.... Je n'ai point encore

encore de reproches à me faire. J'aime, j'adore Alix ; l'idée seule qu'elle ne seroit point à moi, me jette dans le désespoir ; mon frère & vous, vous consentirez... vous la mettrez dans mes bras ! ... Si j'implorois le roi d'Angleterre... — Prince, c'est au roi d'Angleterre que je vous envoye ; j'ai sollicité le duc : je l'ai pressé de vous charger d'une négociation aussi importante qu'honorable ; j'ai même été jusqu'à répondre de vous. Le monarque Anglais vous aime ; nourri à sa cour, vous posséderez les moyens de vous le concilier ; il s'agit de procurer la paix à deux nations lasses de s'entre-déchirer, & qu'une trop longue guerre détruit également ; il ne peut être une plus glorieuse médiation, & c'est à vous qu'est confié le destin des deux premiers états de l'Europe, à vous qui vous plaigniez de votre frère, de moi, de la Bretagne, à vous que transporte un amour furieux, à vous qui me

J'implorois le Roi d'Angleterre. Gilles de Bretagne avoit été élevé à la cour de Henri, qui l'aimoit beaucoup. Il faut avouer que le premier, soit reconnaissance, soit inclination, étoit extrêmement attaché aux Anglais, ce qui servit de prétexte à ses ennemis pour assurer sa perte, & le noircir dans l'esprit de son frère.

menaciez, en ce moment, de céder à une violence punissable. . . . . Jugez si je vous estime. Ah! seigneur, s'écrie le prince, en se précipitant dans les bras de son oncle, & en pleurant d'admiration, vous me connaissez : oui, je m'efforcerai de mériter cet excès de générosité de votre part ; ces larmes vous disent combien ce procédé sublime me pénètre ; oui, je justifierai votre choix ; je vole en Angleterre ; je mets en usage tous les ressorts, pour faire tomber les armes des mains de deux peuples qui sont nos alliés, pour vous prouver... que le prince de Bretagne, éperdu d'amour, est incapable d'une lâcheté. Seigneur vous avez bien raison de ne point appréhender que j'immole la gloire & l'honneur à cette passion qui me dévore ; je cours m'acquitter de ma commission, & après avoir rempli mon devoir, je reviens en demander le prix ; songez, je vous en conjure, qu'il n'en est point d'autre qu'Alix. —— Arrêtez, prince : n'allez pas croire que j'achete votre fidélité, en flattant vos espérances ; je vous l'ai dit : je vous estime assez pour ne rien craindre de votre ressentiment, & moi-même, je suis le premier à m'y exposer. Non, je ne prétends point vous sé-

duire ; je vais plus loin : je vous déclare que si votre frère pouvoit avoir la faiblesse de céder à vos desirs, je m'éléverois pour les combattre. Vous voyez que je vous parle avec une franchise.... dont vous n'abuserez pas, j'en suis certain. Après cet aveu, partez... tout ce que je puis vous promettre, & ce que l'honneur me permet de vous accorder : dans le dessein de vous préparer à vaincre une passion que vous devez rejetter, j'engagerai le duc à faire différer jusqu'à votre retour, le mariage d'Alix... — Quoi, seigneur... — Je n'ai plus rien à vous dire ; je vous attends chez votre frère ; hâtez-vous de vous y rendre.

Le prince reste seul avec Tangui : —— Voilà donc tout ce que je puis espérer ! & l'on croit que je changerai de cœur, que cet amour... je reviendrai plus enflammé, plus déterminé à lui tout sacrifier. Non, Artur, non, tu ne seras point l'heureux mortel... à cette image toute ma fureur se réveille &... que dis-tu du connétable ? quelle vertu infléxible, odieuse & digne en même-temps de ma vénération ! avec quelle adresse il m'emploie auprès de Henri ! & comme il sait m'enchaîner ! Sans doute, sans doute je suis capable

de tous les crimes, si ma passion l'éxigeoit; mais d'une bassesse.... Tangui, je ne trahirai point la confiance de mon oncle; je vais servir la France, mon pays, mon honneur, & j'accours en ces lieux. Quitte alors de toute obligation, si l'on ose former ces liens cruels, je n'écoute plus qu'un amour justement irrité... mais peut être le temps, le temps apportera quelque changement... pourquoi me défierois-je de ma destinée? Je fatiguerai cet ascendant malheureux; on a vu le bonheur le moins attendu succéder à l'infortune la plus constante. Si le maréchal de Dinan alloit se laisser fléchir, mon frère assurément ne s'opposeroit point à ce qui peut faire ma félicité, & le comte de Richemont lui-même... Tangui, mon chèr Tangui, unique ami qui me montre de la sensibilité, souffre qu'une perspective consolante soutienne des jours consumés de chagrin; mon sort s'adoucit sans doute: Artur.... Artur ne conduit point encore Alix à l'autel.

Le duc, ainsi que son conseil, désapprouvoient hautement le choix du médiateur; ils représentoient au connétable que charger le prince d'une négociation si délicate, c'étoit mettre les armes

aux mains d'un furieux, & peut-être hasarder le salut de la Bretagne. Ils ne doutoient point qu'il ne sollicitât le roi d'Angleterre d'appuyer ses prétentions, & d'embrasser son ressentiment; Henri ne lui refuseroit point son secours; l'intérêt même de son état se trouvoit lié avec les motifs d'une inclination particulière. Que vous connaissez mal les hommes, interrompoit Richemont! rien ne flatte tant l'orgueil humain, qu'une noble confiance: elle inspire nécessairement l'estime de soi-même, & quiconque peut s'estimer, quand son penchant ne le détermineroit point, se gardera bien de descendre à des actions honteuses. La trahison est le comble de la bassesse. Mon neveu est né violent, impétueux, mais incapable de manquer à l'honneur. J'ai élevé encore son ame, en lui témoignant que je ne craignois point qu'il abusât du ministère qu'on lui confioit; cher au monarque Anglais, personne n'aura plus d'empire sur lui, que le prince de Bretagne... je réponds du succès. La franchise d'un soldat est quelquefois une ressource plus assurée que tout l'art de la politique.

François confirme à son frère la promesse de leur

oncle, que le mariage d'Alix avec Montauban, demeureroit suspendu; on engagea aussi le prince à demander au roi d'Angleterre la restitution du comté de Richemont, objet qui depuis long-temps tenoit fort à cœur aux souverains de la Bretagne, & pour lequel leurs sollicitations avoient eu jusqu'alors peu de réussite.

L'amour ne perdoit rien de ses droits. Le prince avoit fait les apprêts de son départ: mais il ne lui étoit pas possible de quitter la Bretagne, sans avoir vû mademoiselle de Dinan; il auroit tout tenté pour se procurer un moment d'entretien avec elle; il falloit surmonter un nombre d'obstacles, endormir la vigilance de surveillants dévoués au maréchal; des ordres sévères étoient donnés. Alix, à quelques lieuës de la cour, retenue comme prisonnière dans un château, n'avoit que la liberté de gémir en secret: elle attendoit l'affreux moment qui devoit l'asservir à un joug détesté; elle parcouroit un parc d'une étendue immense & propre à entretenir la sombre mélancolie qui n'est guères séparée d'un amour malheureux; sans qu'elle s'en apperçût, ses pas languissants la conduisoient vers un petit bois solitaire où les rayons du jour ne

s'introduisoient qu'à peine; il étoit coupé par une source d'eau vive qui formoit un faible ruisseau, dont le murmure excitoit à la rêverie; à quelque distance, s'élevoit un siège de gazon. C'étoit-là qu'Alix, alloit en quelque sorte, se rendre compte des divers sentiments qui l'oppressoient; son ame surchargée de douleur sembloit suivre la pente de ce ruisseau. Les infortunés & sur-tout les amants goûtent de la douceur à se pénétrer de leurs chagrins, & à se nourrir de leurs larmes; ils volent au devant de tout ce qui peut approfondir leur tristesse. C'est pour eux que la nature a créé les campagnes retirées, ces ombrages épais, ces grottes, ces torrents, tous ces sites sauvages, muets pour les heureux, & qui parlent avec tant d'énergie aux ames dont le malheur exerce la sensibilité.

Mademoiselle de Dinan tenoit entre ses mains une lettre du prince; elle la relisoit & l'arrosoit de ses larmes; elle lui adressoit la parole, comme si elle eût pu l'entendre & lui répondre. Trop dangereux écrit, disoit-elle, pourquoi n'ai-je pas la force de te rejetter, de te repousser loin de mon cœur, où je voudrois te renfermer, où tu

entretiens la ſource éternelle de ces peines, qui pourtant me ſont chères ? Hélas ! que ſert de me livrer à un amour... que bientôt il ne me ſera plus permis d'avouer, ſans être coupable... moi coupable ! une ardeur auſſi pure eſt-elle faite pour être criminelle ? Si c'eſt un crime ! ô ciel, je n'en ſuis que trop punie ! Encore ſi je ſouffrois ſeule, mais le prince éprouve de violents chagrins.... Unique objet qui occupe mon ame toute entière, ah! que l'infortunée Alix t'eſt encore peu connue ! as tu pu croire un inſtant que mon cœur... tu le poſſèdes ſans réſerve ; tu y régneras, je le ſens trop, juſqu'au dernier ſoupir. Je le dirai au maréchal, à Montauban, au duc, à la terre, au ciel : tout ſaura que je ſuis pénétrée pour toi de la tendreſſe la plus vive & la plus malheureuſe, qu'il m'eſt impoſſible d'en triompher, que je veux... l'enflammer s'il ſe peut encore davantage. Non, Artur... cruel ! je ne prononcerai point ces ferments affreux ! je jurerai, oui, je jurerai de n'aimer que le prince, &... je mourrai de mon amour. — Vous vivrez pour recevoir mes hommages éternels ; j'expirerois cent fois pour vous, divine Alix, qu'il me ſeroit impoſſible de payer un ſeul

de vos ſentiments, de ces ſentiments qui malgré tout ce que j'éprouve, font le charme de ma vie.

Alix eſt effrayée, mais cet effroi s'eſt bientôt diſſipé : elle a reconnu, elle voit à ſes genoux le prince de Bretagne qui s'étoit ſaiſi d'une de ſes mains, & la couvroit de ſes baiſers & de ſes larmes : —— C'eſt vous, prince !... vous m'avez entendue ? —— Vous reprocheriez-vous de m'avoir rendu le plus heureux des hommes ? craignez-vous que je ne mérite pas une ardeur digne de tous les ſacrifices ? Ah ! que je meure en ce moment ! on ne ſauroit goûter plus de félicité. Raſſure-toi, raſſure toi, adorable maîtreſſe d'un cœur qui ne peut reſpirer que pour la divine Alix ; je te quitte pour revenir implorer encore mon frère, le comte de Richemont, ton oncle ... je me jetterai à ſes genoux ; je les embraſſerai ; il ne réſiſtera point à mes prières, à mes gémiſſements ; ton amant tentera tous les moyens pour te dérober au ſort qui nous menace ; rien ne fera rougir le prince de Bretagne, s'il peut à ce prix devenir ton époux..., du-moins ma mort eſt différée, le connétable m'a engagé ſa parole ; ton hymen

avec un rival odieux eſt ſuſpendu juſqu'à mon retour, & alors . . . tu ne ſeras jamais dans les bras d'Artur. Promets-moi ſeulement de me conſerver ta foi, ton cœur... — Vous conſerver mon cœur, prince ! eh ! eſt-ce à vous de craindre qu'il puiſſe ſe donner à un autre ? puis-je vous ôter un ſeul moment de ma vie ? allez, partez bien aſſuré que votre Alix . . prince, vous ne ſauriez aſſez tôt revenir.

Ils ſe renouvellent le vœu ſolemnel de s'aimer malgré tous les obſtacles. Mademoiſelle de Dinan détache un de ſes braſſelets qui étoit tiſſu de ſes cheveux, & en fait don à ſon amant, qui, le ſaiſiſſant avec tranſport, lui prodigue mille baiſers, & le mettant dans ſon ſein : — Il ne ſortira jamais de deſſus mon cœur : c'eſt le ſceau de notre engagement. Songez, divine Alix, que je m'éloigne, aſſuré que tout ce que j'adore me reſtera fidelle. (Tangui attendoit à quelque pas) Retirons-nous, mon ami. Je ſuis au comble de la fécilité ; je ſuis aimé.

Les deux amants ſont obligés de ſe ſéparer. Le prince avoit ſu, par l'eſpoir d'une récompenſe, gagner un des domeſtiques du maréchal, qui l'avoit introduit ſecrettement dans le parc. Cet

homme accourt annoncer que le ſire de Dinan arrive; le prince ſort avec précipitation, accompagné de Tangui; il remet à ſon amitié, le ſoin de l'inſtruire de tout ce qui regardera ſon amante; il lui en parle encore au moment qu'ils s'embraſſent & ſe quittent. Il s'eſt enfin embarqué pour l'Angleterre.

La ſuſpenſion du mariage frappe d'une égale ſurpriſe Artur & le maréchal de Dinan; ils courent au palais, & portent hautement leurs plaintes au ſouverain: ce retard offenſe, ſelon eux, les loix & l'équité; le duc même avoit donné ſon conſentement. Il répond qu'il veut bien deſcendre à une explication, quoique le maître n'en doive pas à ſes ſujets; il a cru que l'autorité ſuprême permettoit ce ménagement à la nature. Le voyage de ſon frère ſeroit de peu de durée; pendant ce temps on lui écriroit pour le ramener à un calme néceſſaire, & vaincre ſa paſſion, & auſſi-tôt qu'il ſeroit revenu d'Angleterre, la juſtice reprendroit tous ſes droits, & le ſouverain hâteroit lui-même la concluſion de cet hyménée. Seigneur, interrompt bruſquement le maréchal, quand il s'eſt agi de votre ſervice, je n'ai connu que mon devoir; j'ai tout quitté pour voler au combat, & vous parlez d'un délai, qui

j'ose le dire, intéresse votre honneur ! Les souverains, ont ainsi que les sujets, des obligations qui les lient. Les vôtres, seigneur, ne sont pas moins sacrées que celles qui nous enchaînent; rien ne peut vous dégager de votre promesse: nous venons l'un & l'autre la réclamer.

Le duc parvient à calmer le sire de Dinan; il lui dit que ce n'étoit pas comme son maître, mais comme son ami qu'il lui demandoit ce délai. Pour Montauban, il combattoit toujours les sollicitations, si l'on peut le dire, de son prince. Il est rare qu'un extrême amour garde des limites. Artur aimoit éperdument, & son caractère, pour l'impétuosité, le cédoit peu à celui de son rival.

Le prince de Bretagne avoit reçu du monarque Anglais un accueil flatteur; ses propositions trouvèrent une oreille favorable; Henri avoua que le roi son père & lui, avoient desiré ardemment une paix avantageuse aux deux nations; il ajoûta qu'il pouvoit assurer Charles des dispositions où il étoit à cet égard, & qu'il enverroit une ambassade en Bretagne, pour témoigner au duc combien il avoit su lui plaire, en lui députant un médiateur tel qu'étoit le prince. Ce

dernier fut gratifié d'une pension de deux mille nobles ; le roi d'Angleterre l'admit à toutes ses parties, & lui accorda à-peu-près tout ce qu'il demandoit; on convint d'une trève qui devoit durer vingt-deux mois ; on traita même du mariage de Marguerite d'Anjou, fille de René, roi de Sicile, avec Henri, qui dans la suite épousa cette princesse. Il n'y eut que la restitution du comté de Richemont qui parut souffrir des difficultés.

Tangui ne laissoit pas s'écouler un jour sans informer son ami des nouvelles d'Alix. Il lui rendoit aussi un compte exact des divers artifices qu'employoient ses ennemis pour le perdre dans l'esprit de son frère ; mais le prince uniquement sensible à ce qu'on pouvoit lui apprendre de Mademoiselle de Dinan, s'occupoit peu des intrigues d'Artur & de son parti. Que je sois aimé, se disoit-il, de tout ce que j'idolâtre ! que je puisse être dans les bras d'Alix ! & je renonce à la fortune, aux grandeurs, à tout. Il n'est point de pertes dont l'amour ne dédommage ; l'amour est le premier des biens, la source des plaisirs de l'ame ! Voilà ceux que je goûterai avec Alix ! il n'est point d'autre félicité sur la terre. Qu'est-ce qu'un trône

qu'on ne partageroit point avec l'objet de fa tendreffe ?

Montauban, fans doute, étoit bien moins heureux que fon rival, puifqu'il foupçonnoit que le prince avoit la préférence. Appuyé de l'aveu du maréchal, il fe préfente chez mademoifelle de Dinan qui paraît déconcertée : —— Ce trouble, madame, que vous auriez de la peine à diffimuler, ne m'annonceroit-il pas mon malheur ? je n'en connais point de plus grand que de vous déplaire, & je crains que mon hommage n'ait rien qui vous flatte ; le prince ... —— Arrêtez, feigneur, vous allez recevoir une preuve éclatante de ma confiance ; je vous en crois digne : c'eft vous dire, que mon eftime vous feroit affurée, s'il m'étoit défendu de vous accorder mon amour. —— Qui vous empêcheroit, madame, de payer de ce fentiment tous ceux que vous m'avez infpirés, & qui me font attendre avec tant d'impatience des nœuds ... —— Ils ne font point encore formés, feigneur.... —— Le maréchal ... —— Je vous ai dit, feigneur, que je voulois vous eftimer. C'eft à ce titre que je vais vous ouvrir mon ame ; vous me parlez d'amour : un mortel avant vous l'a al-

lumé dans mon cœur, ce feu que je m'efforcerois envain de cacher. Incapable de la moindre dissimulation, appréhendant sur-tout de vous tromper, j'oserai vous faire moi-même cet aveu: le prince de Bretagne.... — Vous avez nommé l'auteur de tous mes tourments; mes soupçons se trouvent donc des vérités cruelles! & je ne saurois douter... Vous oubliez, madame, que j'ai dans les mains une promesse solemnelle de vos parents, celle du maréchal votre oncle, le consentement du souverain, que je dois avoir le vôtre, que vous m'appartenez, que le ciel vous a déjà déclarée mon épouse — Le ciel, seigneur! c'est lui qui inspire les penchants, & je n'ai pour vous... — Achevez, madame, achevez: dites que j'ai toute votre haine, que je suis à vos regards le plus odieux des hommes, que vous me voyez comme un ennemi, un persécuteur... eh bien! oui, je le serai, je le serai ce tyran, ce barbare que vous détestez; je m'attacherai à justifier cette aversion que j'ai méritée si peu! je ne vous parlerai plus, non, je ne vous parlerai plus de mon amour; je ne mettrai devant vos yeux que ma vengeance, les transports furieux... auxquels j'abandonne tous

mes sens; le maréchal, le duc l'ordonne; votre sort est décidé. Je n'ai pu me faire aimer.... vous m'abhorrerez, madame... ingrate, je jouirai des larmes que je ferai couler; je me repaîtrai à longs traits d'un si doux spectacle, & dès ce moment... adorable Alix, est-ce bien vous qui me forcez à vous tenir ce langage? non, non, ne pensez pas que ce soit là mes sentiments; jamais ils n'ont approché, ils n'approcheront de mon cœur; c'est à ma bouche seulement que sont échappées des expressions si démenties par toute mon ame. — Il est inutile, seigneur, de vous le répéter: mademoiselle de Dinan n'est pas faite pour nourrir votre passion d'une fausse espérance. Accablez-moi de reproches; vous ne m'accuserez point d'artifice ni de trahison. Appuyez-vous du consentement de mon oncle, de ma famille entière; joignez-y l'autorité suprême; disposez, en tyran, de ma main, je n'aurai à vous opposer que mes larmes: mais mon cœur, ce cœur que vous voulez déchirer, où vous porterez la mort, il ne peut être, il ne sera jamais à vous. Un autre, le prince de Bretagne y régnera seul jusqu'au moment qui me délivrera de mes maux... après cet aveu, entraînez-moi

entraînez-moi à l'autel. — Oui je vous y traînerai comme une victime dévouée à mon trop juste ressentiment ; oui ... je déchirerai ce cœur ... qui n'a pu m'aimer, que possède un rival ; .. qu'il vienne m'enlever un bien qui m'appartient ; qu'il accoure vous arracher de mes bras : je saurai vous disputer, sans respect pour le sang de mes maîtres, le répandre à grands flots, m'y baigner... vous même... Je me frapperai de mille coups sur votre corps expirant. Ce sera vous, ce sera vous qui aurez causé toutes ces horreurs... J'embrasse la vengeance avec la même fureur que l'amour !

Les menaces d'Artur ne restèrent point sans effet ; l'esprit d'intrigue s'anima encore avec plus d'activité ; on vint à bout d'armer contre le prince l'amour-propre de son frère ; ce sentiment chez tous les hommes, est peut-être le plus dominant ; mis en action dans l'ame d'un souverain, c'est un ressort terrible qui produit des excès inouis. On fit accroire à François, que son frère avoit tenu sur son compte des propos offensants, & qu'il n'attendoit qu'une occasion favorable, pour exciter une révolte ; on n'oublia point l'amitié du roi d'Angleterre, qu'on représentoit comme un ennemi

impatient de fondre fur la Bretagne au moindre fignal du prince ; en un mot, les déteftables courtifans parvinrent à étouffer la voix de la nature, & à en rompre tous les nœuds. La faibleffe prit toute l'atrocité du crime, & chaque jour la fortifioit dans un caractère, le jouet de la perfidie & de la méchanceté.

Henri combloit le prince de Bretagne de tous les témoignages d'une amitié fans réferve ; peut-être entroit-il dans un accueil fi careffant, quelques vûes de politique : le confeil d'Angleterre auroit bien defiré que François eût été compris à titre de leur vaffal, dans le traité qui fe préparoît avec Charles VII. Quoiqu'il en foit, le monarque Anglais prodiguoit les fêtes & les divertiffements, pour retenir fon hôte à fa cour ; celui-ci laiffe voir au fouverain un trouble que jufqu'alors il n'avoit point montré ; Henri le furprend même tenant une lettre à la main, & verfant des pleurs de colère, qu'il s'efforçoit de cacher. — Qu'avez-vous, prince ? Quelles nouvelles auriez-vous reçues ? vous n'ignorez pas que je fuis votre ami ; c'eft à ce titre qu'il m'eft permis de me flatter que vous n'aurez point de fecrets pour moi. Vos intérêts me font trop chers...

— Oui, ſeigneur, vous me voyez pleurer : vous voyez le prince de Bretagne livré à la plus vive douleur.

Il raconte au roi, l'origine, les progrès de ſon amour, les obſtacles qu'on lui oppoſe ; il venoit d'être informé qu'Artur & ſes partiſans faiſoient toutes les tentatives pour hâter un engagement qui ne devoit ſe conclure qu'à ſon retour ; on ajoûtoit que le duc étoit prêt à ſe rendre à leurs preſſantes ſollicitations, malgré le comte de Richemont qui défendoit ſon neveu abſent, & qui vouloit qu'on ne manquât point à la parole qu'on lui avoit donnée ; cependant il lui écrivoit, tous les jours, pour l'engager à vaincre un ſentiment qui le maîtriſoit plus que jamais. Voilà, continue le prince de Bretagne, comme on ſe joue des promeſſes les plus ſacrées, & de ma crédulité ! .. Je vous quitte ; je cours empêcher cette union, qui ne ſe fera point ; tant qu'il me reſtera une goutte de ſang, je l'employerai à me venger ; je ne connais plus que mon déſeſpoir ; rien ne m'arrêtera ... écoutez, prince, interrompt Henri : je ne prétends pas mettre un frein à un reſſentiment qui n'eſt que trop légitime ; loin de vous blâmer, je veux vous ſervir ; quoi ! vous avez pour

ami un roi puiſſant, & vous n'accepteriez point ſon appui! On oſe vous diſputer ce qui vous eſt dû! Alix deſire elle-même porter le nom de votre épouſe, & d'autres nœuds l'enchaîneroient! il n'y en a point que vous ne deviez briſer; parlez: mes tréſors, mes ſoldats, toute l'Angleterre eſt à vous; volez en Bretagne; ne balancez pas à demander Alix les armes à la main. C'eſt ainſi qu'agiſſent des hommes tels que nous; les combats & le ſang doivent marquer nos vengeances, & l'on ne nous offenſe pas impunément. — Je ſuis ſenſible, ſeigneur, à cette chaleur généreuſe qui daigne embraſſer ſi vivement mes intérêts. Oui, j'aime, je brûle pour Alix, & je la poſſéderai, ou mon rival, & tout ce qui ſert ſon audace, moi-même nous expirerons, percés de mille coups; j'en fais le ſerment en votre préſence, à la face du ciel & de la terre Mais, ſeigneur, j'oublierois l'emploi glorieux dont on m'a honoré! moi, le miniſtre de la paix, que le comte de Richemont a cru aſſez grand pour s'élever au-deſſus de l'humanité, je porterois la guerre en Bretagne! Un frère me reverroit à la tête d'étrangers redoutables, déſoler nos provinces, les abandonner à tous ces fléaux qui

ſuivent le meurtre & la déſolation ! Alix ... je n'aurois point ſa tendreſſe, ſeigneur : elle m'accableroit de toute ſa haine, de tout ſon mépris ; & que ſerois-je à mes propres yeux ? un monſtre d'horreur. Vous m'aimez, prince : ne me propoſez rien qui flétriſſe ma gloire ; il m'eſt plus facile de mourir... Du-moins, interrompt Henri, vous ne rejetterez pas un faible don de mon amitié : je vous offre l'épée de connétable d'Angleterre. — Je ne puis, ſeigneur, répondre encore que par un nouveau refus : cette dignité m'obligeroit de tirer l'épée contre le roi de France, mon oncle, & jamais, jamais il n'aura à me reprocher un ſemblable égarement ; j'écarte le rang ſuprême & les droits ſacrés de la parenté : Charles, après Alix, eſt ce que j'aime le plus.

Le prince de Bretagne réuſſit dans les diverſes commiſſions dont le duc l'avoit chargé : il n'échoua qu'au ſeul article qui concernoit le

---

Je vous offre l'épée, &c. Rien de plus vrai : le prince de Bretagne l'avoit refuſée noblement, dit un hiſtorien, pour n'être pas obligé de faire la guerre au roi de France ſon oncle.

comté de Richemont. Il s'éloignoit à peine de la cour Anglaise : il apprend que le maréchal de Dinan vient de descendre au tombeau ; sa fortune alors lui semble prendre une nouvelle face ; il se jette au devant d'une perspective qui lui sourit ; Alix, délivrée d'une espèce de joug dont elle ne pouvoit s'affranchir, sans blesser la décence, se voit maîtresse de sa destinée ; il court lui demander sa

---

Le comté de Richemont, &c. Henri répondit qu'à l'égard de ce comté, il avoit ignoré jusqu'alors sur quel titre le droit de réclamation, de la part des souverains de la Bretagne, étoit établi ; il ajoûta qu'il feroit examiner les registres, & qu'il rendroit justice aux prétendants. Voici l'origine de ce droit qu'on faisoit valoir : j'emprunte cette explication d'un des écrivains qui ont publié l'histoire des ducs de Bretagne. » Alain *le Roux*, fils de Geoffroi le *Bâtard*, fils » d'Eudon, comte de Penthièvre, de la maison de Bretagne, ayant bien servi le duc de Normandie, dans la » conquête qu'il fit de l'Angleterre, eut pour récompense » le comté d'Edwin, dans la province d'Yorck, que l'on » appella depuis, le comté de Richemont, du nom d'un » château qu'il y bâtit ; il mourut sans enfants : mais » Etienne son frère, recueillit sa succession ; c'est de son » chef que les ducs de Bretagne ont possédé dans la suite le » comté de Richemont ».

main, & va l'obtenir; Artur n'osera pas seulement faire éclater des plaintes; tout s'empresse de se déclarer pour un amant qui a su se rendre utile au souverain & à l'état. Il touche enfin à l'époque d'un bonheur qui ne sera plus empoisonné d'amertume. Voilà les images enchanteresses qui flattoient l'imagination du prince, & séduisoient ses regards.

Il s'avançoit vers Nantes, accompagné de ses gentilshommes: il apperçoit à quelques lieues de cette ville, près d'un château, une foule de spectateurs; il découvre un cortège brillant; il voit une jeune personne éplorée & environnée de plusieurs femmes qui la soutenoient dans leurs bras; il approche, il reconnaît... c'étoit tout ce qu'il aimoit, Alix que Montauban conduisoit aux autels du consentement de sa famille & de François, qui s'étoit laissé vaincre par les persécutions de ses favoris. Il n'est guères possible de rendre cette situation: le prince suivi de ses serviteurs, court à mademoiselle de Dinan, pousse un cri terrible, la voit évanouie, l'arrache des mains de ses femmes, la remet avec le même emportement dans celles de deux chevaliers qui lui étoient attachés,

& ordonne qu'elle soit confiée à la garde d'une de ses parentes, dont le séjour touchoit au lieu de la scène. Déjà les armes étinceloient; Artur furieux de se voir enlever sa proie, veut à son tour la ressaisir, & à la tête de son parti, il n'aspire qu'à faire tomber sa rage sur la petite troupe de son rival. Celui-ci s'écrie : arrêtez, qu'on suspende les coups. C'est à moi de combattre pour Alix, & Montauban est le seul objet de ma vengeance... Approche, téméraire : je t'affranchis du respect qu'on doit au sang de ses maîtres; ta haute naissance, l'excès de mon amour, voilà tout ce que j'envisage aujourd'hui. Je ne prétends point abuser de mes droits. J'aime, j'adore Alix, & tu oses me la disputer! Sois mon égal pour te mesurer avec l'homme qui te déteste le plus, & que l'un des deux rougisse cette terre de son sang; Alix sera au vainqueur.

Il tire aussi-tôt son épée, invite Montauban à en faire de même, & commande qu'on reste spectateur impartial du combat; il reprend : Artur, ne ménage point ma vie; sois assuré que je ne ménagerai point la tienne..

Bientôt ils se sont atteints; ce sont deux lions

rugiſſants qui brûlent de ſe déchirer ; le prince reçoit une bleſſure ; ſon ſang coule ; on veut interrompre le combat ; la mort, s'écrie-t-il ! je me ſens encore aſſez de vigueur pour percer le ſein de mon ennemi. La fureur ſe rallume des deux côtés ; Montauban eſt renverſé ſur la terre ; il prononce d'une voix défaillante, qu'il expire ; ſes amis le relèvent, & ſe chargent de l'emmener avec eux, tandis que le vainqueur accompagné de ſon eſcorte, vole au château où l'on avoit tranſporté Alix.

Mademoiſelle de Dinan revenoit à peine de ſon évanouiſſement ; elle fixe ſes regards ſur le prince ; elle apperçoit du ſang ; elle retombe ſans connaiſſance ; le prince lui-même qui, juſqu'à ce moment, avoit conſervé ſes forces, chancelle, & bientôt ne donne plus aucun ſigne de vie.

Alix rouvre les yeux, les arrête ſur ſon amant : —— Il n'eſt plus ! je l'arroſerois vainement de mes larmes ! & c'eſt moi, c'eſt moi qui ai conduit le fer qui tranche ſa vie ! Ah ! madame, (en s'adreſſant à ſa parente) recevez mon dernier ſoupir ; il m'eſt impoſſible de lui ſurvivre ! j'ai tout perdu !

Elle ſuccomboit à ſa douleur ; la même journée

alloit voir expirer Alix, & le prince de Bretagne. Celui-ci jette un profond gémissement qui annonce qu'il n'est point au rang des morts; mademoiselle de Dinan renaît avec le prince, court à lui, & oubliant peut-être ce qu'elle se devoit, laisse éclater tous ses transports; les expressions les plus tendres, les assurances les plus touchantes d'un amour que les obstacles n'avoient fait qu'enflammer, les soins les plus empressés, & en est-il au-dessus de ceux d'une amante? toutes ces causes réunies rappellent le prince à la lumière; il n'attend point que sa blessure soit guérie : —— Divine Alix, les moments nous sont chers; je ne revivrai qu'à l'instant où il me sera permis de vous nommer mon épouse; prévenons le retour d'une espèce de fatalité obstinée à me poursuivre; si je n'ai que peu de jours à éxister, du-moins que je meure dans le sein de tout ce que j'aime! qu'on lise sur mon tombeau : c'est ici que sont renfermés les restes du mari d'Alix.

Un amant aussi enflammé devoit l'emporter sur les allarmes & les représentations de mademoiselle de Dinan; c'est envain qu'elle lui expose les suites funestes de cette union précipitée, & formée

ſans l'aveu du ſouverain ; le prince n'écoute que la violence de ſon amour ; il réunit quelques-uns de ſes gentilshommes pour ſervir de témoins ; un de ſes chapelains eſt mandé ; le prince de Bretagne eſt enfin au comble de ſes vœux, il a épouſé, il poſſède tout ce qu'il adore, & Alix à ſon tour n'enviſage plus qu'un mari, ou plutôt qu'un amant digne de toute ſon ardeur.

Artur, pour ainſi dire, s'étoit relevé du tombeau ; la ſoif de la vengeance l'avoit rendu à la vie ; tous les feux de la fureur le dévorent, quand il apprend que ſon heureux rival tient Alix dans ſes bras, qu'elle lui eſt enchaînée par des nœuds que la mort ſeule pouvoit rompre. A cette nouvelle, il tombe dans le déſeſpoir, il ſe livre à tout ce que ſa rage lui ſuggère, réſolu d'employer les moyens, quels qu'ils ſoient, qui aſſureront la perte du prince de Bretagne.

Tous les reſſorts ſont mis en œuvre ; l'effort du complot fut d'achever d'ourdir la trame commencée avec tant de ſuccès. La faibleſſe de François ſe prêtoit aiſément aux ſoupçons dont

---

La faibleſſe du ſouverain, &c. » Il étoit impitoyable

on vouloit l'empoisonner. On lança dans son cœur le dernier flambeau de haine qui restoit à allumer; son frère, en un mot, ne lui parut plus qu'un sujet coupable dont il devoit presser la punition.

On est obligé de convenir que les apparences étoient peu favorables au prince ; son mariage avoit les couleurs du rapt, & son éloignement de la cour paraissoit être un aveu tacite qu'il ne méritoit point de s'y remontrer ; le principal chef d'accusation sur-tout, qu'on se plaisoit à revêtir de toutes les formes, rouloit sur son attachement sans bornes pour la nation Anglaise : en-effet, elle recevoit chaque jour des marques visibles de son amitié ; il avoit eu l'imprudence d'envoyer à Londres un de ses gentilshommes, Thomas de Lesquen, pour solliciter le paiement de la pension, dont Henri l'avoit gratifié ; il se plaignoit

» (dit Villaret), comme le sont toutes les ames faibles, &c. » Mahomet IV avoit de la peine à prononcer des arrêts de mort : afin de concilier sa sensibilité & sa faiblesse inhumaine, il étoit convenu qu'on choisiroit les heures de son sommeil, pour faire dans le serrail des exécutions, & le sultan se livroit aisément au repos.

même dans ses dépêches, de la dureté de son frère à son égard, & revenoit toujours sur la modicité de son appanage. Les lettres interceptées ne laissèrent plus douter au duc que son frère ne cherchât à se concilier la cour de Londres ; cette crainte donna de la réalité à tous les fantômes qu'il plut à la brigue de Montauban de présenter au souverain : il voyoit sans cesse l'Anglais s'emparer de la Bretagne, & lui ravir la couronne ducale pour la mettre sur la tête de son frère.

Cependant, loin de s'occuper des moindres objets d'ambition, le prince se livroit uniquement au plaisir de posséder Alix. Non, redisoit-il incessamment à sa femme, rien n'approche de la douceur d'aimer & d'être aimé ; ce n'est pas mon frère qui règne, c'est moi... qui suis le maître du monde ! un regard de tes yeux, ma chère Alix, porte l'enchantement jusques dans le fond de mon cœur. Mon ame, oh ! mon ame est la tienne ; je ne respire que par toi seule ! j'ai oublié tous mes chagrins, mes ennemis, la Bretagne, l'univers entier ; je ne puis être plus heureux ! Ah ! prince, répondoit cette charmante épouse, ma tendresse est aussi vive, est plus vive que la vôtre ;

vous ſavez que ce n'eſt point le prince de Bretagne qui a ſu me captiver, mais l'homme le plus ſenſible & le plus aimable. Croiriez-vous pourtant que des allarmes continuelles altèrent mon bonheur? La bienveillance, l'amitié quelquefois s'affaibliſſent; la haine ſe fortifie avec le temps. Vos ennemis ne ſont point déſarmés. Artur ne vous pardonnera jamais de m'avoir inſpiré un amour... qui peut-être ſera pour vous une ſource de maux; ah! quelle image je me préſente! penſez-vous, prince, qu'Artur m'aimoit, que vous êtiez ſon rival, que vous êtes mon époux, un époux adoré... Seigneur, j'appréhende tout d'une vengeance éxcitée par la jalouſie! —— Souveraine maîtreſſe de mon ame, je ſais donc mieux aimer que vous! je ne vois rien de tout ce qui m'environne; eh! quel autre objet qu'Alix occuperoit ma penſée, mon ſentiment! Ils ont bien raiſon de me porter envie! c'eſt le bonheur ſuprême que je goûte! repouſſons, repouſſons des craintes, qui doivent ſe diſſiper quand je ſuis près de toi.

Ces amants fortunés entretenoient ainſi leur yvreſſe & leur ſécurité. Le prince paſſoit avec Tangui les moments qu'il ne pouvoit donner à ſa

chère Alix; cet ami fidèle étoit venu le trouver dans sa retraite du Guildo, & cherchoit inutilement à lui inspirer cette défiance sage & nécessaire, qu'il faut bien se garder de confondre avec la dissimulation. Le prince éxhaloit tout haut son mécontentement, & dans ses propos contre les favoris, ne ménageoit point son frère. Il avoit fait venir de la Normandie quelques habiles archers Anglais, avec lesquels il s'éxerçoit à tirer de l'arc, divertissement qui l'attachoit beaucoup, & qui fut une des causes de sa perte : on travestit auprès du duc ces archers étrangers, en émissaires secrets qui nourrissoient l'esprit de division & de révolte dont son frère s'animoit ; on alla jusques à dire qu'il s'étoit vanté d'assurer aux Anglais une descente en Bretagne ; on ajoûta que quelques-uns étoient introduits dans les châteaux voisins de la côte.

Le connétable à qui le prince de Bretagne avoit rendu compte de sa négociation, par une lettre extrêmement détaillée, s'étoit retiré mécontent

---

Du Guildo, &c. Une des terres qui formoient la dot de mademoiselle de Dinan, &c.

du duc ſon neveu ; il écrivoit à ce dernier : » On
» abuſe de votre faibleſſe ; vous oubliez que les
» erreurs des princes ſont très-ſouvent des crimes,
» & on vous a fait commettre une injuſtice révol-
» tante : n'aviez-vous pas promis à votre frère
» qu'on attendroit ſon retour pour diſpoſer de
» la main d'Alix ? On lui a manqué de parole ;
» le ſouverain a commis une faute impardonnable,
» & le frère a offenſé la nature ; qu'eſt-il arrivé
» de cette promeſſe violée ? on a réduit un mal-
» heureux prince à la triſte néceſſité de n'écouter
» que la fougue de ſon caractère : c'eſt donc ſur vo-
» tre conſeil, ſur vous-même que doit retomber
» tout le blâme de l'emportement qui l'a égaré ;
» c'eſt vous qui l'avez forcé à devenir coupable ;
» il l'eſt ſans doute, je ne prétends point le diſſi-
» muler : mais il faut balancer d'une main égale
» ſes vertus & ſes vices, ou plutôt ſes défauts ; il
» vient de vous ſervir en Angleterre vous & l'état,
» avec une nobleſſe d'ame dont peu d'hommes à
» ſa place auroient été ſuſceptibles ; il auroit pu
» facilement intéreſſer à ſa vengeance un monar-
» que puiſſant qui l'aime, & ſe remontrer dans
» ſa patrie à la tête d'une troupe d'Anglais ; avec
le

» le temps, de la modération, & de sages con» seils, on seroit venu à bout de le calmer, & » de l'arracher à une funeste passion dont il est la » première victime. Mon avis est que vous lui » pardonniez, que vous le rappelliez à la cour, » & que sur-tout vous n'ouvriez point l'oreille » aux suggestions empoisonnées d'indignes favo» ris. Je connais cette espèce d'hommes si mépri» sable & si dangereuse : c'est un fléau nécessaire» ment attaché aux cours, & dont je n'ai moi» même que trop ressenti les cruels effets. Leur po» litique tend à vous asservir ; sans le savoir, vous » serez l'aveugle instrument de leurs caprices, de

Je n'ai moi-même, &c. Personne n'éprouva plus que le comte de Richemont, toute la perfidie & la bassesse des favoris. Tandis qu'il battoit les Anglais & qu'il ressuscitoit la France, on indisposoit Charles contre lui. Il est vrai que le comte, poussé à bout, passa les bornes du mécontentement : il fit prendre de son autorité, Giac, favori du monarque, & le condamna à perdre la vie, ce qui fut exécuté promptement, quoique Giac, pour racheter ses jours, eût fait offrir à Richemont, cent mille écus.

» leurs paſſions, de leurs forfaits ; ils vous feront
» repouſſer loin de vous , la bienfaiſance, la na-
» ture , la juſtice ; ils précipiteront votre frère dans
» des démarches qui ne trouveront point grace à
» ſes propres yeux. Croyez-moi, mon neveu : quel-
» que élevés que nous ſoyons, nous ne ſommes
» point affranchis de ces nœuds ſacrés qui lient
» tout ce qui éxiſte. La première paix qu'un ſou-
» verain doive être jaloux de conſerver, c'eſt celle
» qui lui attache ſa famille. Votre frère a le cœur
» excellent ; il vous aime : c'eſt à vous de le cor-
» riger comme ſon aîné, & ſon maître, en lui
» donnant des exemples de ſageſſe & d'indul-
» gence, &c. »

La lettre du connétable avoit paru ébranler le duc : Artur de Montauban, Hingant, d'Eſpinai & quelques autres ſeigneurs qui étoient entrés dans le complot, changèrent bientôt ſes diſpoſitions ; les favoris ne vouloient point contredire ouvertement un homme en crédit tel que Richemont, & qui avoit une ſorte d'empire ſur l'eſprit du ſouverain ; ils employèrent donc toute l'adreſſe des courtiſans : ils engagèrent François à écrire au prince,

& à lui commander de revenir auprès de lui ; en même-temps, ils firent donner à l'époux d'Alix des avis détournés, qui lui préſentoient ſa perte certaine, s'il ſe rendoit à l'invitation deſon frère; celui-ci s'étoit laiſſé conduire à toutes leurs impreſſions ; ſa lettre pleine de menaces inſultantes, fut confiée à Hingant, qui ſe chargea de la porter lui-même au Guildo. Ils ne doutèrent point que toute voye de réconciliation ne fût fermée au malheureux prince, & qu'à la lecture d'une pareille lettre, il ne ſe répandit en plaintes indiſcrètes, qu'on ſe garderoit bien de ne pas recueillir. L'événement ſervit ces perfides, même au-delà de leur eſpérance. Hingant arrivé au Guildo, trouve le prince entouré d'Anglais. Il lui remet l'écrit; à peine le prince y a jetté les yeux : ſa fureur s'allume; l'impétuoſité de ſon caractère éclate : —— M'écrire pour m'outrager à ce point ! oublier que je ſuis de ſon ſang, que je ſuis prince ! .. oui, il me reverra, je vole auprès de lui, mais les armes à la main ; il y a trop long-temps qu'on me retient l'appanage qui m'eſt dû ; les Anglais... Ah ! ſeigneur, s'écrie ſa femme, que dites-vous ? que dites-vous ? ce n'eſt point là votre penſée ! — J'en fais ſer.

ment, madame, en préſence des braves gens qui m'environnent : mon frère ne m'aura pas offenſé impunément. Et toi, (s'adreſſant à Hingant) ſi j'en croyois une juſte indignation, je te ferois ſur l'heure repentir de ta témérité ; je ſais que tu as l'audace d'être au nombre de mes ennemis ; j'avoue que je t'ai manqué ; j'imaginois que tu étois ſatisfait de la réparation : elle ne te paraît point ſuffiſante ; parle en ce moment, je ſuis prêt à ne voir en toi que le gentilhomme. (Hingant répond par des expreſſions flatteuſes) Vil courtiſan, n'ajoûte point la baſſeſſe à la perfidie ; je n'ai plus rien à te dire ; contente-toi du perſonnage de délateur : va rendre compte au duc de quelle façon j'ai reçu ſon meſſage, ſors... ne manque pas de lui rapporter que mon reſſentiment ne connaîtra point de bornes.

Hingant quittoit l'appartement. Alix court après lui : — N'en croyez point le prince ; ſon déſeſpoir l'égare ; ſon cœur m'eſt connu ; aſſurez le duc qu'il ne démentira jamais ſon attachement, ſa fidélité. Elle rentre, & ne cache point l'excès de ſa douleur ; Tangui, Millon, Braibraſſu, (ces derniers étoient attachés au prince depuis ſon enfance) lui remontrent,

les larmes aux yeux, tout ce que de fidèles serviteurs doivent à leur maître, la vérité : —Ah ! monseigneur, à quel emportement vous vous êtes abandonné ! vous voulez donc entraîner votre perte, celle de tous les vôtres, celle de la princesse ! Hingant, n'en doutez point, ne laissera échapper aucune de vos expressions ; il les présentera à votre frère, revêtues des plus noires couleurs. Hélas ! peut-être, (car il faut tout attendre des méchants,) on cherche à vous trouver criminel ; la princesse a raison : ce n'est pas votre cœur qui s'est exprimé ; combien de fois vous nous avez dit que le duc vous étoit cher, que vous aimiez votre patrie, que vous répandriez tout votre sang pour le bien de votre famille & celui de l'état ! ce n'est pas vous, qui avez parlé ! & l'on vous jugera sur ce qui vient de vous échapper ! .... Vous pleurez....
—— Oui, mes amis, vous voyez couler mes larmes ; digne épouse, excuse ton amant ; ces

Aucune de vos expressions, &c. En effet Hingant ne manqua pas d'empoisonner l'esprit du duc ; il lui rapporta que le prince lui avoit paru *aliéné*, *hors de sens*, & *enragé* : ce sont ses propres paroles.

fureurs ne peuvent partir que de l'amour... malheureux caractère, que je ne faurois dompter, & qui me précipite dans des extrémités!.. Mes amis, ma chère Alix, oh! je me fais encore plus de reproches que vous ne m'en faites! je fuis le premier à m'accufer, à me condamner, mais le duc.... favez-vous qu'il me menace de brifer des nœuds... qu'on m'ôte la vie, plutôt que de me féparer d'Alix... Les perfides! comme ils fe jouent de ma facilité à reffentir vivement leurs outrages! Qu'ils me connaiffent bien! Ce font eux, les cruels, qui m'ont ravi le cœur d'un frère! ils lui prêtent leurs ames baffes & déteftables! Je le vois : je l'ai perdu, pour ne jamais le retrouver!... J'entrevois un avenir... Alix, refte toujours contre mon cœur, & je brave l'infortune la plus effrayante. En difant ces mots, il court à fon époufe, la preffe dans fes bras, l'inonde de fes pleurs : — je fuis bien malheureux! on me force à rougir de moi-même.

On profite de cette difpofition du prince; on le détermine à envoyer à fon frère, une lettre où il peignoit toute fa fenfibilité & fon repentir. Il rejettoit fes réponfes à Hingant fur la violence de

ſon amour. Il promettoit d'aller avec ſa femme ſe jetter aux pieds de ſon ſouverain & de ſon frère dont il réclamoit la tendreſſe.

Cette eſpèce d'acte d'humiliation ne déſarma point la colère de François qu'on ne ceſſoit d'irriter ; il ne tarda pas à ſe rendre auprès de Charles, à Chinon ; inſpiré par les implacables ennemis du prince, il indiſpoſa ce monarque contre lui, le repréſenta comme l'ami le plus zélé du roi d'Angleterre, prêt à devenir un rebelle, un frère dénaturé, parla de l'offre de l'épée de connétable qu'on lui avoit faite, obtint enfin de Charles, qu'on enverroit des gens de guerre l'arrêter. Le duc & ſes lâches complices, avoient combiné que, ce coup d'autorité émanant du roi de France, le priſonnier ſeroit regardé tel qu'un criminel d'état.

Le duc de Bretagne avoit quitté la cour de France ; ſon oncle le comte de Richemont, indigné de ſa conduite à l'égard de ſon frère, s'étoit peu ménagé dans ſes témoignages de mécontente-

Il indiſpoſa ce monarque, &c. (Ce ſont les expreſſions de Villaret). « Il eut l'art d'intéreſſer le roi dans ſa vengeance ; » Charles commit une injuſtice, abuſé par un prince ſans eſprit » & ſans caractère, leçon importante pour les ſouverains ! »

ment, il ne l'avoit pas même visité ; il apprend qu'il s'est tramé un complot contre son neveu, & qu'on avoit eu l'adresse d'y intéresser le pouvoir & le ressentiment du monarque Français ; il court chez le roi : —— L'ai-je bien entendu, sire ? on a juré la perte d'un prince infortuné ; un frère s'élève contre son frère, médite sa ruine, & le protecteur de l innocence persécutée, celui qui tend une main secourable à quiconque l'implore, un roi de France prêteroit son appui sacré à de semblables manœuvres ! ce seroit vous, sire, qui travailleriez à la destruction de la maison de Bretagne ! vous rendriez irréconciliables deux frères déjà divisés !

Le roi aimoit le connétable ; loin d'être blessé de la liberté avec laquelle ce grand homme venoit de lui parler, il est touché de sa douleur. *Beau cousin*, lui dit-il, *pourvoyez-y, & faites diligence, autrement la chose ira mal, car ils vont tous délibérés de prendre le prince de Bretagne, & le mettre ès mains du duc, lequel a résolu de l'emprisonner.* Le comte de Richemont est frappé de ce qu'il entend. Charles lui avoue qu'il a envoyé en Bretagne quatre cent lances sous les ordres de l'amiral Coétivi, que ces troupes doivent aller au

Guildo ſe ſaiſir du prince ; il ajoute qu'on l'a repréſenté comme un factieux, qui ne reſpiroit que l'occaſion d'appeller les Anglais dans ſa patrie, que d'ailleurs il déteſtoit les Français & leur maître ; le roi appuia beaucoup ſur ce dernier chef d'accuſation. —— On vous a trompé, ſire, on vous a trompé. Mon neveu vous aime autant qu'il vous reſpecte. C'eſt pour ne pas ſe trouver les armes à la main contre votre majeſté, qu'il a refuſé l'épée de connétable que lui offroit Henri ; voilà, ſire, les coups les plus cruels que la calomnie pût lui porter ; je vole à ſon ſecours, & je l'amène à vos genoux, lui & ſon épouſe ; vous verrez leurs larmes, & vous ſaurez de leur propre bouche, combien ils vous ſont attachés.

Le comte de Richemont profite de la permiſſion que lui avoit accordée le roi ; il ne perd pas un moment ; impatient d'arriver en Bretagne, il précipite ſon voyage, court joindre le duc à Dinan ; il apperçoit d'honnêtes-gens affligés, les favoris pleins d'une joie inſolente, le duc embarraſſé à ſon aſpect ; enfin il apprend que le prince eſt arrêté.

Rien de plus vrai que cette affreuſe nouvelle. Le prince endormi dans la plus profonde ſécurité,

eſpérant toujours que ſa conduite & le temps, lui procureroient ſon raccommodement avec ſon frère, ſe livroit à des amuſements innocens : il jouoit à la paume avec ſes écuyers; on lui annonce que des gens de guerre ſe préſentent devant le château ; auſſi-tôt qu'il eſt inſtruit que ces troupes viennent de la part du roi de France, il ordonne qu'on ſe hâte de leur ouvrir les portes; du plus loin qu'il les apperçoit, il leur crie : *ſoyez les bien venus, & donnez-moi des nouvelles de mon cher oncle.* Quelle réponſe lui eſt rendue! que lui fait-on lire? l'ordre de l'arrêter. Ce prince en pouſſant un profond ſoupir: —*Ah! je n'attendois pas ce coup du parent qui m'eſt le plus cher!* On s'empare des clefs du château, de ſa vaiſſelle d'or & d'argent, & l'on ſe ſaiſit de ſa perſonne; ſa femme tout en larmes, veut abſolument le ſuivre, ainſi que Tangui & tous ſes ſerviteurs, & demande à partager ſa captivité.

De quelle indignation eſt frappé le connétable! C'eſt un ſouverain, dit-il au duc, qui abuſe de ſon autorité, pour opprimer une innocente victime abandonnée à la méchanceté de ſes vils courtiſans? c'eſt un frère qui ſans égard pour les liens du ſang, fait le malheur de ſon frère, & le plonge

dans une prifon ! Duc, ce n'eft pas vous que j'accuferai : j'aime à croire encore que la nature n'eft point éteinte dans votre cœur, qu'elle vous parle, cette nature outragée : mais on vous empêche d'entendre fes cris. Ceft vous que j'interrogerai, vous qui égarez à ce point l'ame de votre maître, vous qui colorez du prétexte fpécieux de raifon d'état, vos animofités particulières, vos perfidies couvertes, vos trames infernales. Artur, Hingant, d'Efpinai, ofez me répondre : quels font à vos yeux les crimes du prince de Bretagne ? Il s'eft plaint de la modicité de fon appanage ; il a témoigné de la reconnaiffance aux Anglais chez lefquels il a été élevé ; je ne prétends point déguifer fes fautes ; Montauban, je fens qne vous devez être fon ennemi : il eft l'heureux poffeffeur d'une femme que vous aimiez : mais haïffez le prince, fans ajoûter l'injuftice à la haine ; ayez la nobleffe de confeffer à vôtre fouverain que c'eft là le vrai motif qui vous anime, que vous ne refpirez que la perte d'un rival. Et vous, lâche Hingant, puifque vous nourriffez dans votre ame une vengeance que ne pourroient défarmer toutes les réparations, courez demander à mon neveu qu'il mefure fon épée avec

la vôtre; il ne fera point valoir les priviléges du rang suprême, & il vous satisfera sans hésiter. Cruels! percez lui le sein: mais ne l'assassinez pas par de honteuses calomnies; ne le perdez point dans l'esprit de son frère & de son souverain. Pour vous, ministre des autels, si peu digne de votre emploi, rougissez du rôle qu'on vous fait jouer, & reprenez le caractère de votre état. Est-ce le ciel qui vous ordonne d'armer un frère contre un frère? Ah! duc, ne les écoutez pas, ne les écoutez pas; prêtez l'oreille à cette voix que vous ne sauriez étouffer; suivez votre propre penchant: votre cœur, oui, votre cœur, j'en suis assuré, vous sollicite, demande grace en faveur d'un infortuné, qui s'est laissé entraîner dans des fautes;.. il n'a jamais commis de crimes, il en est incapable... je vous connais: on abuse de votre faiblesse; vous en triompherez, vous entendrez le sentiment: venez, prince, venez avec moi ouvrir la prison d'un frère... accourez lui pardonner, l'embrasser, pleurer avec lui.

Le duc est ébranlé; il cède aux instances de son oncle; un de ses favoris lui parle bas, & veut l'empêcher de suivre le connétable qui s'écrie;

Duc, ces perfides ne l'emporteront pas fur la nature & l'équité ; je vois qu'ils tentent de vous ramener à leur caractère inhumain. Je fais le refpect qu'on doit à vos pareils : mais qu'on n'oblige pas le comte de Richemont à fortir des bornes qu'il veut bien fe prefcrire... Mon neveu, votre frère ne reftera pas plus long-temps dans les fers : vous allez vous-même les brifer, ou.... je n'écoute que ma fureur ; le prince eft libre par moi, & je donne la mort au premier infolent qui s'oppofera à fa délivrance. Le comte de Richemont ne fouffrira pas qu'on vous déshonore à ce point.

Un murmure s'étoit élevé dans l'affemblée; une femme entre les cheveux épars, les yeux baignés de larmes, la douleur fur le front, & court fe précipiter aux genoux du duc, qui reconnaît l'époufe du prince de Bretagne: il veut la relever. ——Non, feigneur, j'y refterai, j'y mourrai fi vous refufez de m'entendre. Hélas! mon mari, votre frère eft traîné dans une prifon comme un criminel!.. Seigneur, c'eft moi qu'on doit punir de la feule faute qu'on puiffe lui reprocher : je lui ai infpiré un amour malheureux... que je n'ai jamais

reſſenti pour Montauban; le prince a formé, ſans votre conſentement, des nœuds qui m'attachent à ſon infortune; c'eſt moi, c'eſt moi qui languis dans les horreurs d'une captivité... on s'eſt aſſez vengé, puiſque vous ne l'aimez plus, lui, ſeigneur, qui vous plaint, qui vous chérit malgré les injuſtices dont il eſt accablé! ah! ce n'eſt pas mon époux qui a oublié que vous étiez ſon frère!

Le comte de Richemont interrompt ſa nièce: — Tes pleurs n'auront pas coulé inutilement; allons, duc, vous les arrêterez ces larmes qui doivent vous toucher; donnez-moi votre main, laiſſez-vous fléchir, & que vous me deviez une action de bienfaiſance & de juſtice.

Il entraîne ſon neveu, qui cependant regardoit ſes courtiſans, & cherchoit à lire dans leurs yeux, s'ils approuvoient ſa démarche.

Le prince, privé de la liberté, doutoit encore s'il n'étoit pas le jouet des illuſions d'un ſonge: — C'eſt moi qui ſuis dans les fers, & l'on s'eſt ſervi du plus cher de mes parents, du plus grand des rois, pour me porter ces coups! Ah, mon frère, mon frère!... Quel nom m'eſt échappé? Cruel! un titre ſi doux n'eſt plus le tien! Tu ne les connais

plus ces tendres ſentiments que j'éprouve encore pour toi ! Eh ! que devient Alix ? Sans doute mon horrible ſituation lui coûte des pleurs ; je ne lui ai cauſé que des chagrins ! voilà le partage du plus ardent amour ! C'eſt cet amour qui fait tous mes malheurs, qui fait ceux d'Alix, d'une épouſe adorée ! Encore, ſi je ſouffrois ſeul ! mais tous ces traits frappent Alix.... Le ciel m'abandonneroit-il ? Oh ! je vis, je vis pour la vengeance. Le roi d'Angleterre ſera informé de ma détention ; ſon amitié volera à mon ſecours, frère inhumain, ou plutôt le plus ſombre des tyrans. Monſtres qui lui ſoufflez votre eſprit de cruauté, qui le dénaturez, je vous ferai payer cher ces larmes que vous faites répandre ! C'eſt par des torrents de ſang que je les expierai ; je n'ai plus de famille, de parents : venez, venez, Anglais, que ma priſon, que la Bretagne entiere ne ſoit plus qu'un lieu de déſolation !..... Que dis-je, malheureux ? où m'emporte ma douleur ? Ah ! je retiendrois les coups qui menaceroient mon pays, mon frère ; j'expoſerois encore pour eux cette vie... qu'ils ont deſſein de m'arracher, que j'exhalerai ſous le fardeau de tant de diſgraces. Faſſe le ciel que celle d'Alix ſoit épargnée ! je par-

donne tout à mes perſécuteurs, pourvû qu'elle ne partage point l'excès des maux dont ils m'accablent !

Le prince entend quelque bruit à la porte de ſa priſon ; elle s'ouvre : il voit le connétable qui tenoit le duc par la main, & que ſuivoient Pierre de Bretagne & Alix. Pluſieurs ſeigneurs les accompagnoient. Le prince s'écrie : je vous revois ma chère Alix ! Elle va tomber, en pleurant, dans ſes bras. Mon neveu, dit le connétable, voici votre frere que je vous amène : demandez-lui pardon, & il vous rend votre liberté. —— Lui demander pardon ! m'humilier juſqu'à cet abaiſſement ! & qu'a-t-on en effet à me reprocher ? Des crimes, répond le duc, qui a déjà repris toute ſa haine, la perfidie, le rapt, l'ingratitude ; vous avez recherché l'appui des Anglais ; vous les avez attirés dans votre château ; tous les jours, vous écrivez à Henri, & vous en recevez des réponſes. Vous avez arraché des bras de Montauban, une femme qui ne devoit pas être la vôtre. Au mépris de toutes les loix, vous l'avez épouſée, & pour couronner vos égarements, vous me portez une inimitié... vous en voulez à ceux que j'honore de ma protection, à mon pou-

voir

voir suprême, & peut-être à ma vie. Est-ce à moi d'en douter ? Ah ! mon frère, interrompt le prince avec vivacité, le croiriez-vous que vos jours ne me sont pas aussi chers que les miens mêmes, que ceux d'Alix ? Voilà où d'indignes courtisans vous ont amené ! ils m'ont ôté votre cœur ; la nature, la nature, quelques efforts que je fasse, ne peut plus y rentrer pour moi ; idée cruelle qui me désespère ! Non, qu'on ne m'accuse point de forfaits aussi monstrueux. Je vous ai toujours respecté, toujours chéri. Il est vrai que j'aime les Anglais ; ils ont pris soin de mon enfance ; j'ai puisé dans leur société, cet esprit de franchise & de liberté qui est étranger en ces lieux ; leurs goûts, leurs amusements sont les miens ; leur souverain est mon plus tendre ami : mais j'en appelle à son propre témoignage : ai-je jamais oublié avec lui que j'étois votre frère, votre premier sujet, le neveu du roi de France, que la Bretagne étoit ma patrie ? Que Henri, que toute l'Angleterre prononce, & les calomniateurs seront confondus ; je ne dissimulerai pas que mon amour est extrême, que j'ai enlevé Alix à son ravisseur... Nous nous aimions ; vous même, ne m'aviez-vous pas engagé votre parole

que le mariage avec Artur feroit fufpendu ? je regardois cette promeffe comme un ferment inviolable, & j'apprends qu'on traîne Alix aux autels; je la vois dans les bras d'un perfide qui m'a perdu auprès de vous : alors, je l'avouerai, je n'écoute plus que cette paffion, qui ne s'éteindra qu'avec ma vie... Mon frère, n'auriez-vous jamais aimé ? l'amour, l'amour eft capable de tout.

François paraiffoit écouter le prince plus favorablement. Alix prend la parole : —— Je vous l'ai dit, feigneur : c'eft moi feule qui fuis coupable; s'il vous faut une victime, n'allez pas plus loin; que j'occupe ici la place de mon époux : ah ! qu'on me charge de fers, qu'on termine une miférable éxiftence, pourvû que le prince foit libre, qu'il défarme cette méchanceté acharnée à fa perte, que vous lui rendiez vos bonnes graces; pourvû qu'il retrouve un frère; hélas ! j'emporterai dans le tombeau une douce fatisfaction, fi ma mort lui peut être utile.

Le prince ne laiffe pas achever fa femme; il court vers elle, l'arrofe de fes larmes; elle lui dit, à voix baffe : jettez-vous aux pieds de votre frère, fon époux fait un gefte qui décèle fa répugnance;

Alix ne lui adreſſe que ce mot, vous m'aimez! Auſſi-tôt le prince tombe aux genoux du duc : — Qu'éxigez-vous de plus? Votre frère, ſeigneur, eſt proſterné devant vous. Seriez-vous inexorable?

Le ſouverain eſt ému ; il ne peut même cacher ſon attendriſſement. Soudain Alix, le comte de Richemont, & Pierre de Bretagne, embraſſent ſes pieds. Le comte s'écrie: héſiteriez-vous encore à lui pardonner? Nous ne rougiſſons pas de nous abbaiſſer, & c'eſt votre oncle lui-même, le connétable de France, qui implore ſa grace à vos genoux.

Le duc ouvre enfin ſes bras au priſonnier, dont les fers vont tomber. Il promet de tout oublier ; la nature a triomphé, & la force du ſang l'a em-

---

François eſt ému, &c. La nature humaine ſeroit-elle ſuſceptible de tant de barbarie? Il y a des écrivains qui avancent le contraire : ils prétendent que loin d'être touché, le duc conſervant ſon caractère infléxible, « eut la baſſeſſe d'a» buſer de la ſituation du prince, & même de l'inſulter par » des railleries indécentes. » Voilà l'eſpèce d'hommes dont la véridique hiſtoire doit à jamais faire juſtice, en condamnant leur mémoire à une éternelle éxécration.

porté ſur cette averſion, le fruit de tant d'odieuſes manœuvres.

On n'attend plus que le moment où le prince ſortira de la priſon ; ſon épouſe demeure ſeule avec lui : à peine le duc s'eſt éloigné : —— Jugez, ma chère Alix, de l'empire que vous avez ſur mon ame ! c'eſt plus cent fois que de mourir pour vous. Je vous ai obéi ; je me ſuis anéanti, à votre voix, pour prendre la poſture la plus humiliante ; & devant qui me ſuis-je abbaiſſé ? devant mon frère, devant mon tyran. L'avez-vous remarqué ? il n'a cédé qu'à l'eſpece d'autorité que le connétable a ſur nous ; ce n'eſt qu'à regret qu'il m'a laiſſé accourir dans ſes bras : non, je ne regagnerai jamais ſon amitié. Je connais trop le ſentiment pour m'en impoſer ; un cœur, Alix, qui ſçait t'aimer, ne peut s'y méprendre. Le duc ne conſervera pas longtems cette ſenſibilité, que vous & le comte de Richemont avez ſeuls été capables d'exciter... — Quelle cruelle défiance, prince, vient empoiſonner un bonheur dont tout nous aſſure ? Pourquoi prêter au duc cette inhumanité ? Eh ! qui ne s'attendriroit ſur votre ſituation ? Il n'eſt point de cœur aſſez endurci pour réſiſter à des prières ſi touchan-

tes ! Je n'en doute point : le duc a craint de nous montrer tout ce que vous lui avez inſpiré ; c'eſt ſa grandeur qu'il faut accuſer de l'avoir empêché de mêler ſes pleurs aux nôtres. Prince, c'eſt d'aujourd'hui que votre deſtinée commence : vos ennemis vont être confondus. Ils ſeront les témoins de cette réunion ; ils trembleront ; mais, croyez-moi, c'eſt l'inſtant de leur pardonner ; votre grande ame m'eſt connue ; & le jour de notre bonheur, tout le monde doit être heureux.

Une amante perſuade facilément. Le prince bannit les ſoupçons, & s'abandonne à toute l'ivreſſe de la joie dont ſa femme eſt pénétrée. Ils forment le projet d'aller, loin de la cour, s'enſevelir dans une de leurs terres, d'y vivre l'un pour l'autre, de s'y remplir de leur attachement mutuel. L'amour n'eſt-il pas tout, diſoient-ils, pour deux cœurs ſenſibles ? Qu'eſt-ce que la grandeur auprès de cette pure tendreſſe, que l'on goûte toujours avec un nouveau charme, & qui ne s'altère jamais ? Qui ſçait aimer, trouve tous les plaiſirs dans ſon ame ; les autres paſſions ſont hors de nous : c'eſt l'amour qui eſt la véritable paſſion du cœur ; livrons-nous à ſa ſéduction. Heureux par nous-mêmes,

puiſſions nous être oubliés de la terre entière ! tous nos chagrins ſeront diſſipés.

L'approche de pluſieurs perſonnes ſe fait entendre : on vient vous rendre la liberté, s'écrie Alix ! cher prince, n'oubliez pas de revôler dans le ſein de votre frère. Nos malheurs ſont donc finis !

Quelle affreuſe révolution ! Des gardes paraiſſent : — Madame, nous avons ordre de vous ſéparer. —— Mon époux n'eſt pas libre ? —— Nous exécutons, madame, les volontés du ſouverain. Nous n'avons rien à dire ; daignez ſeulement vous retirer. —— Je cours vers le duc ; auroit-il changé de ſentiment ? Elle embraſſe ſon mari, le ſerre contre ſon cœur, en obſervant un morne ſilence, & le quitte, après avoir pouſſé un cri lugubre : il demeure immobile, accablé de la foudre ; il n'eſt réveillé de ce ſommeil de douleurs que par de nouveaux coups : on lui préſente des fers. —— Des fers ! à moi ! des fers ! (les gardes, en lui enchaînant les deux mains, ont de la peine à cacher le trouble qu'ils éprouvent) Il n'y aura donc dans la nature que mon frère qui ſoit inſenſible ! Apprenez moi, de grace, ce qui peut m'attirer cet excès d'injuſtice & de barbarie, &... où me menez

vous? à la mort? Ah! chère Alix, ne te reverrois-je plus ?

Ces satellites ne répondent que par quelques mouvements de compassion, qui semblent leur échapper malgré eux ; ils se saisissent du prisonnier, & après l'avoir transféré de Dinan à Rennes, & de-là à Château-Briant, & en plusieurs autres lieux, ils le conduisent au château de la Hardouïnaye.

On doit aisément deviner le motif d'une contrariété si révoltante : ce retour du souverain à la nature n'avoit pas été assez déterminé pour surmonter les assauts que lui portoient les persécuteurs de son frère. On répéta tout ce que ce dernier avoit dit contre le duc dans ses accès d'emportement, ou plutôt on inventa les plus absurdes calomnies ; on fit paraître des témoins qui déposèrent que le projet de cette victime de la méchanceté humaine, étoit d'introduire les Anglais dans son pays ; on alla même jusqu'à l'accuser hautement de s'être abandonné à des violences criminelles à l'égard de femmes & de filles, qui servirent la rage des imposteurs, & se plaignirent d'avoir été outragées ; en un mot, on vint à bout

d'intenter un procès à ce malheureux prince, qu'on étoit décidé à trouver coupable.

Le procureur général du-Breil reçoit ordre de former son accusation ; ce respectable magistrat court aux pieds de son maître, lui represente l'horreur de la démarche où il va s'engager, refuse de prêter son ministère à cette trame d'iniquité. Le duc infléxible le presse d'obéir, joint à ses ordres la menace : du-Breil accepte enfin cette affreuse commission, mais dans le dessein louable de détourner l'orage, ou du-moins d'en affaiblir les effets.

Alix étoit allée se jetter aux genoux de François : —— Eh ! seigneur, par quelle fatalité inattendue votre ame a-t-elle changé en si peu de temps ? Vous permettiez que mon mari portât ses larmes dans votre sein ; vous aviez même paru vous laisser toucher ; vous nous aviez enfin accordé sa grace, & l'on resserre ses chaînes ! il est traîné de prison en prison ! on l'accuse de mille excès dont il n'a pas seulement conçu l'idée ! Avez-vous résolu, seigneur, de lui ôter la vie ? Je viens vous offrir la mienne ; que j'expire plutôt que de soutenir un si

horrible ſpectacle !.. Seigneur, eſt-ce mon hyménée qui attire votre colère ſur la tête de mon époux ? Eh bien ! le dirai-je ? j'y conſens : qu'on rompe les nœuds qui nous uniſſent, qui me ſont ſi chers ; mon cœur me reſtera, pour l'adorer toujours. Cher prince ! c'eſt moi qui te cauſe tous ces maux ?.. Ah ! qu'on m'enlève le nom de ſa femme ! qu'on me raviſſe juſqu'à l'honneur, ſi à ce prix la liberté lui eſt rendue ! Je n'enviſage que mon époux ſeul ; je m'oublie entiérement ; qu'il ſoit libre, qu'il ſoit libre ! Le refuſerez-vous aux larmes que je verſe à vos pieds ? Craint-on qu'il ne cherche à ſe venger, qu'il n'aille exciter le peu d'amis... Hélas ! les malheureux n'en eurent jamais ! Si ſes perſécuteurs appréhendent qu'il ne tente de s'arracher de leurs mains, car vous l'avez abandonné à leur haine implacable, je leur offre une ſeconde victime, ſeigneur : vous avez en moi un ôtage qui vous répondra de mon mari. — J'accepte la propoſition, madame ; vous m'êtes garante de la fidélité d'un frère qui

---

Vous avez en moi un ôtage, &c. Le duc effectivement demanda qu'Alix de Dinan fût remiſe en ſes mains.

a perdu ce titre à mes yeux : ils se sont dessillés ; je vois trop jusqu'où l'esprit de haine & de rébellion peut l'emporter... —— Le prince rebelle ! lui, seigneur ! c'est vous qu'on égare ; c'est vous qu'on rend l'artisan des malheurs d'un frère... Il ne vous hait point, il ne vous hait point. Je resterai dans ces lieux, j'y attends tous les supplices, si la moindre accusation contre mon mari a une ombre de vérité. Hélas ! tout son crime est de me trop aimer ! Encore une fois, je suis la seule coupable, seigneur ; voilà sur qui doivent s'exercer toutes ces fureurs allumées par la jalousie ; qu'Artur vienne me percer le sein, & que les fers de mon époux soient brisés.

C'étoit envain que la princesse avoit, en quelque sorte, fait le sacrifice de sa liberté, pour assurer celle de son mari : cette action héroïque n'adoucit point le sort du prisonnier : son procès se continuoit ; les charges furent remises au sénéchal de Rennes, pour être rapportées à l'assemblée des états.

C'est à cette auguste assemblée que parut le comte de Richemont, tel qu'un dieu protecteur qui accoureroit à la défense d'un mortel. Il frémis-

ſoit de colère ; il s'étoit emporté en menaces contre les favoris, & avoit même accablé le duc des reproches les plus ſanglants. Meſſieurs, dit ce grand homme, avec cette noble aſſurance qu'il montroit dans les combats, un guerrier ne connaît point l'art de la parole : peut-être même le dédaigne-t-il ; la vérité, pour vous être préſentée, n'a pas beſoin de ſecours étrangers. Je ne m'élève point ici contre celui qui vous commande ; s'il n'écoutoit que ſon penchant, je ne ſerois point forcé de vous faire entendre des plaintes : mais je traduis à votre tribunal, aux pieds du juge ſuprême, de ce Dieu dont on ne ſurprend point l'équité, j'accuſe à haute voix les infâmes courtiſans qui infectent leur maître de leurs poiſons, qui égarent ſon cœur comme ſon eſprit, qui oſent l'armer contre ſon frère, contre le mortel le plus innocent, qui ne reſpirent enfin que la perte de mon neveu. Quelles ſont les charges que l'on produit? Les dépoſitions de miſérables créatures dont on a acheté le témoignage impoſteur, les délations de femmes proſti-

---

De femmes proſtituées. &c. » On avoit mandé de toutes

tuées, livrées au mépris public. Le prince a eu recours à la force pour les insulter. Et qui ne connaît son violent amour pour Alix ? Etoit-ce en ces moments où il brûloit d'arracher sa proie à son rival, où il revenoit d'Angleterre, & enlevoit mademoiselle de Dinan, où il se remplissoit du bonheur de lui donner sa main & de la posséder, étoit-ce en ces moments qu'il se jettoit dans des déréglements honteux dont rougiroit le dernier des Bretons? C'est cette passion pour sa femme, qu'il n'a pu dompter, dont j'ai désapprouvé moi-même les transports & les suites, qu'on doit lui reprocher; sans doute il s'est rendu criminel de rapt, plus coupable qu'un homme ordinaire, puisqu'il est fait pour donner l'exemple de la modération & des bonnes mœurs. Je ne veux point déguiser sa faute, ni l'affaiblir : mais il aimoit, il étoit aimé ; qui de vous, peut-être, n'a éprouvé daus quels égarements cette erreur peut nous précipiter ? Montauban n'avoit inspiré que de la haine. Alix a-t-elle contracté une alliance indigne

» parts, (dit un historien des ducs de Bretagne) des femmes & des filles, lesquelles accusèrent le prince de les avoir » violées ».

de sa maison, en épousant le frère de votre maître ? tout n'est-il pas réparé ? Et s'il falloit, messieurs, une punition, n'a-t-il pas assez expié cette faute, qui répandra de l'amertume sur le reste de ses jours ? Exigeriez-vous un châtiment plus considérable ? Il languit dans une prison ; il est en butte à toute l'inimitié de son souverain ; car il n'a plus de frère ; le plus abject des hommes, dans sa situation, désarmeroit la justice infléxible ; & le nom de prince empêcheroit-il qu'on ne lui fît grace ? Mais, ose-t-on dire, c'est un factieux qui médite la ruine des siens : c'est à cette accusation, messieurs, que doit éclater mon indignation ! Avez-vous pu nourrir parmi vous d'aussi monstrueux calomniateurs ? Mon neveu, traître à la patrie, appellant les Anglais en Bretagne, portant le fer & la flamme dans ces contrées où il a reçu la naissance, sur lesquelles il pourroit un jour régner ! Et où sont les preuves de ce forfait, qui passe tous les attentats, digne de la mort la plus affreuse, d'une exécration éternelle ? Des discours, des discours légers & imprudents, qu'un jeune prince a tenus à l'un de ses plus ardents ennemis ; & dans quelle occasion ? quand il voyoit Hingant chargé d'épier sa

conduite, les ſecrets de ſon ame. D'ailleurs, qui nous garantit la vérité de ces délations? Hingant, Hingant lui-même, qui, ſans doute, aura groſſi les objets, au lieu de les diminuer, qui a juré la perte du prince; il ne s'eſt pas ſenti aſſez grand pour oublier la prétendue injure qu'il croit avoir reçue; il n'a tenu qu'à lui d'obtenir une réparation qu'il eſt bien loin de mériter. Au reſte, ce n'eſt point dans des propos vagues & arrachés à la colère qu'on découvre les vrais ſentiments. Si le prince en-effet tramoit un complot avec les Anglais, ſeroit-il reſté tranquille dans ſa retraite, quand on lui annonçoit le péril qui le menaçoit? Voici la lettre de Guillaume Roskill, qui l'avertiſſoit des coups qui l'attendoient à la cour de Bretagne. Un homme qui a conçu le projet de trahir l'état, auroit-il conſervé cette ſécurité? Il n'appartient qu'à l'innocence de jouir de ce calme heureux. Mon neveu a été élevé à la cour de Londres; Henri l'honore de ſon amitié; il lui a offert l'épée de connétable, qu'il a refuſée: il aime la façon de vivre des Anglais; il partage avec eux ſes divertiſſements, & de-là on inférera l'oubli des devoirs, le crime de haute trahiſon, la dégradation

de l'ame, la haine contre le ſouverain & la patrie. (Le comte de Richemont ſe tourne vers le duc.) Prince, revenez donc d'un aveuglement qui, j'ai droit de vous le dire, vous déshonore, & flétriroit à jamais votre règne. Contemplez un innocent auquel vous faites ſubir la peine dûe aux coupables; enviſagez un infortuné qui vous tend ſes bras, ſes bras appéſantis de chaînes, votre frère ... à ce nom, vous n'ordonnez pas qu'on aille vîte briſer ſes fers! vous réſiſtez à la nature, qui vous parle, qui vous ſollicite, qui vous combat par moi, qui vous rejettera du nombre des humains, ſi vous refuſez plus long-temps de lui céder!.. C'eſt donc à vous, reſpectables membres d'une auguſte aſſemblée, qu'il faut que je m'adreſſe; c'eſt parmi vous ... que je trouverai des hommes, que le cri de la pitié ſe fera entendre au défaut de la voix du ſang; ah! ſans doute vous ſerez plus ſenſibles qu'un frère dénaturé; dès cet inſtant, tous les liens qui nous uniſſent ſont rompus: j'oublie qu'il eſt le fils de mon frére. C'eſt donc vous que j'implore pour mon malheureux neveu; il n'eſt point coupable, il n'a été qu'imprudent, il a cédé à une funeſte paſſion que

peu de cœurs sont maîtres de repousser, & quand il seroit criminel ... le ciel ne pardonne-t il pas ? songez que c'est le comte de Richemont qui sollicite sa grace, qui vous la demande comme un faible prix des services qu'il a pu rendre à la Bretagne ... vous voyez couler mes larmes.

Aussi-tôt on entend un cri général : il n'est point coupable ! que ses chaînes soient brisées ! qu'il soit libre ! que notre souverain daigne lui rendre son amitié !

Le connétable reprend : jusqu'à son épouse qu'on persécute, & qu'on prive de la liberté ! Un des favoris élève la voix : la raison d'état éxige cet acte de sévérité. La raison d'état, interrompt brusquement le comte, est que votre maître soit humain, frère sensible, souverain juste, & qu'il vous punisse comme d'infâmes calomniateurs, que le ciel a trop long-temps épargnés. Mon neveu sortira de la prison, ou votre vie en répondra ; je pourrai m'abbaisser jusqu'à souiller mes mains d'un sang qui ne doit se répandre ... que sous celles des bourreaux.

Le connétable, à ces mots, se retire précipitamment de la salle ; le vicomte de Rohan accourt

au

au duc : —— Seigneur, oserois - je faire entendre ma voix, après celle du comte de Richemont ? vous devez savoir que, parent d'Artur, il me seroit permis d'embrasser sa querelle ; mais je suis le premier à désavouer ses poursuites contre le prince ; je fais plus : dès ce moment, je deviens son ennemi déclaré, si lui - même ne tombe à vos genoux, pour solliciter dans votre cœur la tendresse fraternelle ; oui, seigneur, c'est moi qui vous conjure, qui vous presse de rendre la liberté au prince ; j'oublie l'espèce d'affront fait à la maison de Montauban, & je n'abandonne mon ame qu'aux sentiments de pitié & d'attendrissement que doit exciter la situation du prince votre frère. Le vicomte se jette aux pieds de François, & achève d'entraîner l'assemblée en faveur du prisonnier.

Le comte de Richemont ne doutoit pas que son discours ne produisît l'heureux effet qu'on en devoit attendre ; il reçoit une lettre du roi de France, qui lui ordonnoit de se rendre, sans nul délai, à sa cour ; les Anglais faisoient de nouveaux efforts pour reprendre les places que nous leur avions ôtées. Le connétable, qui se piquoit d'exactitude à remplir ses devoirs, vole auprès de Charles,

après avoir laiſſé dans la Bretagne, des amis chargés de pourſuivre ſon ouvrage, qu'il regardoit comme preſque achevé.

Les états avoient refuſé de prononcer ſur une affaire ſi importante. Le prince cependant gémiſſoit toujours dans les fers, & ſa femme, graces à la vigilance de ſes perſécuteurs, n'étoit guères moins captive que lui. C'en étoit fait ! le cœur de François s'obſtinoit dans ſon endurciſſement, & ſes favoris, par leurs abominables intrigues, prévenoient les moindres apparences de retour à la ſenſibilité. C'eſt une des imperfections de la nature humaine : on revient moins facilement à la compaſſion & à la vertu, qu'on ne retombe dans le vice, & dans cette indifférence, la mort de l'ame, qui conduit à la barbarie. C'eſt de la dureté des hommes qu'émanent tous leurs crimes : rendez-les ſenſibles, on n'aura que des fautes à leur reprocher.

Le duc, par la main de ſes lâches émiſſaires, répandoit à la cour de France des mémoires, où ſon frère étoit peint des plus noires couleurs. Il vouloit faire partager à Charles cette haine impatiente de ſe ſatisfaire : peu content des états, il prétendoit établir la continuation du procès ſur de

nouvelles informations, les premières n'ayant fourni que des preuves insuffisantes. Il voit avec peine qu'il ne pouvoit se passer du secours de son procureur général : il envoye donc chercher du-Breil, qu'il comble d'abord de caresses, & auquel il promet une fortune éblouissante. Monseigneur, lui dit, le respectable magistrat, à quel titre aurois-je mérité ces bienfaits de mon souverain? —— On ne sauroit trop récompenser votre amour pour la justice, & c'est cette intégrité que je réclame. Vous n'ignorez pas que je suis offensé, que mon dessein est de punir le coupable, & sans doute vous aurez mes yeux : vous ne verrez dans le prince de Bretagne, qu'un criminel que l'on doit abandonner au glaive des loix... Je vous l'ai dit : une protection déclarée vous attend ; toutes les faveurs tomberont sur vous, sur votre famille... —— Et vous dites, monseigneur, que j'aime à remplir mes devoirs, que je suis attaché à la justice ? le serois-je, si en ce moment je cédois à vos desirs, que d'ailleurs je respecte ? mériterois-je la place que vous avez bien voulu me confier ? Monseigneur, les princes sont au-dessus des hommes : mais les loix sont au-dessus des princes. Je suis

prêt à perdre la vie, pour vous témoigner mon zèle: mais blesser l'équité! Dieu même, si l'idée de l'Etre juste par excellence pouvoit se concilier avec une idée aussi absurde & aussi révoltante, Dieu même ne me feroit pas manquer à cette intégrité, qui doit être l'ame d'un magistrat. Après cet aveu, monseigneur, qu'éxigeriez-vous de moi? la justice? je l'ai rendue; votre frère ne sauroit plus long-temps garder la prison. Il ne m'appartient pas à moi qui dois ne reconnaître que l'infléxible pouvoir des loix, d'être l'organe de la compassion, de faire valoir la naissance, la jeunesse du prince, de vous représenter qu'il est de votre sang, que la nature se récrie; je ne vois ni le rang, ni l'âge: je ne contemple, je n'entends rien que la vérité; vous m'en avez établi le ministre. Je dois donc vous dire que les charges ne suffisent point pour trouver le prince coupable; & quand il le feroit, sachez que la loi ôte à l'aîné le droit de poursuivre criminellement son frère cadet; vous ne pouvez donc faire le procès au prince. Le

---

Son frère cadet, &c. » L'aîné, disoit le procureur-général, malgré l'avantage de sa naissance, n'a point de jus-

duc enflammé de colère, interrompt du-Breil : vous résisteriez à l'autorité ? —— J'obéis, monseigneur, à la voix de ma conscience; il n'y a point de souverain dans le monde qui fasse taire cette voix que tous les hommes devroient écouter. — Eh bien ! je saurai... toute ma fureur... — Voici ma tête, monseigneur, une tête blanchie dans l'éxercice des travaux de la magistrature. Frappez ; qu'elle tombe à vos pieds ; j'ai soixante & dix-huit ans ; je n'irai pas déshonorer le peu de jours qui me restent à vivre ; vous ne voudriez point que les derniers moments d'un fidèle sujet fussent flétris d'un opprobre éternel ; ma vie, je vous l'abandonne, mais mon honneur, voilà mon éxistence véritable, & nul pouvoir ne peut me l'enlever... Ah, monseigneur ! j'ai peine à retenir mes larmes ; ce n'est plus le magistrat qui vous parle : c'est l'homme, l'homme le plus sensible à vos propres intérêts ; non, monseigneur, non, mon maître, vous n'êtes pas in-

---

» tice criminelle sur son *juvégnieur.* » Cette décision est-elle en effet appuyée sur les loix ? Il faut croire que du-Breil cherchoit un prétexte pour sauver l'infortuné prince de Bretagne. Le sentiment qui vaut bien le code prononçoit assurément en faveur du magistrat.

juſte, barbare, impitoyable ; on vous égare, on abuſe de votre confiance ; c'eſt ainſi qu'on dénature les princes ! on veut changer votre cœur que le ciel avoit fait humain, compatiſſant, prompt à s'attendrir ! hélas ! je vous ai vû aimer le prince votre frère ; il partageoit vos amuſements. Je vous ai entendu ſouvent dire qu'il vous ſeroit toujours cher. Sans doute il eſt tombé dans des erreurs, & à quel homme n'échappe-t-il pas des fautes ? Soyons indulgents, monſeigneur ; la bonté nous vient du ciel : c'eſt l'enfer qui a produit la haine, & le courroux infléxible ; voyez votre malheureux frère qui vous adreſſe ſes gémiſſements, qui du fond d'un cachot vous demande grace, vous tend ſes mains ſuppliantes : il ſeroit coupable, Dieu, monſeigneur, Dieu lui pardonneroit... j'embraſſe vos genoux. —— Retirez-vous, ſujet rebelle. —— Dites, monſeigneur, un ſujet qui donneroit ſa vie, pour vous rappeller à vous-même. —— Je n'ai beſoin ni de vos conſeils, ni de vos ſecours ; je ſaurai bien ſans vous ſatisfaire un reſſentiment légitime. —— Monſeigneur, craignez les remords, ils ſont les maîtres des rois. —— Redoutez l'effet de ma vengeance. —— Je l'attendrai, monſeigneur.

Du-Breil fort à ces mots, & laiffe le duc frémiffant de rage. Il y avoit des moments où le prince méditoit la perte de ce vieillard vénérable : mais bientôt il changeoit de penfée. Le méchant, malgré lui, éprouve du refpect pour la vertu, & ce n'eft pas le moindre des tourments fecrets qui le déchirent. François, défefpérant de pouvoir réuffir par la voie de la procédure, renonce à ces moyens, & de concert avec fes lâches corrupteurs, imagine d'autres artifices pour travailler à la ruine de fon frère.

Les fers du prifonnier s'appefantiffoient; accablé de tant de malheurs, il ne gémiffoit que fur la deftinée de fa femme; elle fouffre avec moi, s'écrioit-il, & fes fouffrances me touchent bien plus que les miennes propres ! on ne fe contentera point d'une feule victime ! ils épuiferont encore leur barbarie fur Alix ; ils la puniront de cet amour qui m'enflammera jufqu'au dernier foupir !... que n'ai-je en-effet recherché l'affiftance des Anglais ! je ne me verrois point plongé dans une efpèce de tombeau, féparé de tout ce que j'aime, chargé de chaînes... Ah ! frère cruel, eft-ce là ce que la nature t'a confeillé ? la nature ! ingrat ! tu ne la connus jamais. O mon père, pourquoi les morts

ne peuvent-ils se lever du cercueil ? quelle image frapperoit tes regards !.. Encore s'il n'a pas fait ressentir sa haine à mon épouse, si Alix... peut-elle être heureuse ? Les peines de ce que nous aimons, ne sont-elles pas nos peines les plus cruelles ? Si je pouvois souffrir, & qu'elle l'ignorât, frère barbare ! je te pardonnerois tous les mauvais traitements dont tu m'accables ; mais Alix, Alix verse des pleurs, & c'est toi qui les fais couler !

Telles étoient les réflexions de cet infortuné. Il reçoit en secret, des mains d'un de ses satellites, une lettre, que cet homme l'engage à voix basse de n'ouvrir que lorsqu'il se trouveroit seul : il brûle d'arriver à ce moment ; les geoliers se sont retirés : ses mains impatientes, malgré l'obstacle des chaînes, se précipitent sur la lettre ; il reconnaît l'écriture, lui prodigue mille baisers, & lit ces mots :

» Cher époux, tout ce que j'adore, vous devez » concevoir l'horreur de ma situation ; il ne m'est » point permis de partager avec vous l'affreux séjour que vous habitez ; on me défend, on m'em» pêche de mêler mes larmes aux vôtres, de vous » serrer dans mon sein, de vous donner mes soins,

» d'être votre consolatrice, votre domestique, de
» servir tout ce que j'aime. Du-moins j'adoucirois
» vos maux; je souleverois vos fers; cher prince!
» nous confondrions nos gémissements, nos ames;
» s'il faut mourir, nous rendrions nos derniers
» soupirs ensemble : mais, le croiriez-vous? à
» peine on vous eut ravi la liberté, je courus aux
» pieds de votre frère, m'offrir en ôtage, me flat-
» tant qu'à cette condition vos chaînes seroient
» rompues; je suis, en quelque sorte, prisonnière;
» on observe tous mes pas; on épie jusqu'à mes
» larmes, & vous n'êtes point libre. Que j'aurois
» de plaisir à mourir, si à ce prix vous cessiez d'être
» malheureux! hélas! c'est moi qui vous ai plongé
» dans ce gouffre de misère! Pourquoi vous ai-je
» aimé? je le payé bien cher cet amour qui fait
» encore le charme de ma vie. Eh bien! cher
» prince, puisque toute autre consolation nous est
» refusée, aimons-nous donc, s'il se peut, encore
» davantage; que nos deux cœurs se correspon-
» dent! Le mien s'élance toujours vers cette hor-
» rible prison; ah! que n'y suis-je renfermée à
» jamais! près de toi, cher époux, songerois-je au
» monde, à tout ce qui nous environne? malgré
» notre tyran, nous goûterions la félicité suprême.

» L'amour embellit tout ; les palais où nous aurions
» à supporter l'aspect de nos persécuteurs, voilà les
» cachots abominables. Je ne puis donc, ô le plus
» aimé des amants, que t'assurer d'une tendresse
» invariable, te répéter cent fois que ton Alix ne
» respire que par toi seul, & pour toi seul. Mon
» cœur rempli de ton image, plein de son amour,
» c'est tout ce qui est en ma puissance. Je n'ai que des
» pleurs & des conseils à te donner. Tu m'aimes :
» j'en attends une preuve éclatante. Il ne s'agit
» plus ici de conserver un orgueil qui aggraveroit
» tes maux, & tes maux ne sont-ils pas les miens ?
» Prince, le rôle des infortunés est l'abbaissement ;
» c'est là le malheur véritable ! il faut vous y soumet-
» tre, faire couler vos larmes dans tous les cœurs,
» écrire à votre oncle, le roi de France : il n'est pas
» possible qu'il ne vous prête son appui ; les mo-
» narques Français ont été de tout temps le sou-
» tien des malheureux ; ne ménagez point les ex-
» pressions ; peignez vous prosterné à ses genoux,
» réclamant, je ne dirai pas les droits du sang,
» mais sa compassion, son humanité. Si mon état
» pouvoit ajoûter à ce tableau, représentez-moi,
» inondant ses pieds de mes larmes, & lui criant
» comme à notre dieu protecteur. Mon tendre

» ami, osez faire plus; je vous renouvelle ma » prière : c'est pour moi, pour la plus à plaindre » des femmes que vous vous humiliez, que vous » vous immolez entièrement : cette humiliation est » le comble de la grandeur de l'ame ; écrivez en- » core, ne vous lassez pas d'écrire à votre tyran, à » votre frère, les lettres les plus touchantes, les » plus remplies de soumission; vous le désarmerez; » vous l'attendrirez, nous nous reverrons. Encore » une fois, c'est votre épouse, votre amante, votre » Alix qui implore de vous cette grace ; n'envi- » sagez qu'elle, & vous ne me refuserez pas cette » preuve d'amour. J'avoue qu'il n'en peut être » une plus grande : mais vous m'avez appris à tout » espérer de votre tendresse; soyez libre, en un » mot, & n'examinons pas les moyens. Nous nous » aimons : nous nous suffirons à nous-mêmes ; que » nous importe le reste de la terre ! Adieu, l'homme » qui vous remettra cette lettre, m'est dévoué ; » confiez-lui votre réponse, & sur-tout souvenez- » vous qu'on ne peut être plus malheureux que » nous ne le sommes. Pour moi, je ne connais » d'autre orgueil que de vous aimer. »

Votre fidèle épouse.

Le prince ne cessoit de relire cet écrit, de l'approcher de sa bouche, & de le tremper de ses pleurs; l'homme, dont il le tenoit, lui procure les moyens de répondre; ses chaînes desserrées lui permettent de se servir de ses mains; le prisonnier ne tarde point à profiter de cette facilité; il écrit:

» Que m'apprenez-vous, adorable épouse? vous » êtes aussi privée de la liberté! ô Dieu! pouvois-» je imaginer que je n'avois pas épuisé les dis-» graces les plus accablantes! celle-ci me restoit » encore à supporter. Vous voulez que le prince » de Bretagne, que votre époux, qui n'est point cri-» minel, descende à cet excès d'humiliation, se sa-» crifie pour ne se remplir que de vous! Alix, Alix » vous serez obéie. N'êtes-vous pas ma divinité » suprême? eh! qu'aurois-je à vous refuser, à vous, » maîtresse idolâtrée de ce cœur, qui n'a jamais » brûlé que pour la divine Alix? un mot de votre » part me suffisoit; oui, c'est un ordre du ciel. J'écri-» rai au roi de France, à mes autres parents, à tout ce » qui m'est le plus étranger, au dernier des hommes, » s'il peut servir vos vûes, chère Alix; j'écrirai au » duc: qu'exigez-vous d'avantage? Femme adorée, » ce n'est pas à vous à douter de mon amour; oui,

» j'enverrai à cet inhumain mes larmes, mon ame
» même pénétrée de la plus vive douleur. Plus de
» prince de Bretagne: je ne me ressouviendrai que
» de toi, tendre épouse: s'il faut dire que je suis cou-
» pable, implorer un pardon... quel mot m'échap-
» pe! je le dirai; je l'implorerai ce pardon si dés-
» honorant, si révoltant pour une juste fierté; je
» me représenterai comme un vil esclave pros-
» terné devant le barbare; commanderas-tu encore
» que je le nomme mon frère? eh bien! je lui don-
» nerai ce nom qu'il a tant profané, qu'il mérite
» si peu; je lui demanderai ma grace à genoux...
» es-tu contente, Alix? & aimé-je assez?

P. S. « Je ne te parle point de tous les
» traits qui me déchirent; je dois, je veux mé-
» nager ta sensibilité; si je ne souffrois point
» dans ma femme, je serois bien moins malheu-
» reux. Quand mes regards s'attacheront-ils sur
» les tiens? Quand mon cœur palpitera-t-il con-
» tre ton cœur? Sais-tu bien qu'il n'y a que l'a-
» mour prodigieux que tu m'as inspiré, qui me
» fasse vivre encore? Mon ame est entièrement à
» toi. »

» Ton époux & ton amant. »

La haine de François recevoit sans cesse de nouveaux aliments de la part des scélérats qui l'entouroient. Son animosité crédule embrassoit toujours plus avidement les plus noires & les plus absurdes accusations contre son frère. L'amour outragé est inéxorable : Artur, de son côté, se flattoit que la mort du prince lui rendroit Alix : plein de cet espoir, il vole auprès du souverain qui l'a mandé ; il trouve avec lui Hingant & Olivier du-Méel, gentilhomme attaché à la maison de Montauban, & membre du conseil du duc qui avoit dans ces deux personnages une confiance aveugle. Ils étoient ennemis déclarés du prince de Bretagne. Mes amis, dit François qu'une colère effrénée enflamme, vous le voyez : la justice a refusé de me servir ; le crédit de mon oncle a fait taire les états & mon procureur-général, sur le sort d'un perfide... que j'ai résolu de punir. Artur, il vous a offensé cruellement ; il vous a ravi votre épouse ... ne pourriez-vous vous charger de la vengeance ? —— Comment, seigneur ? —— Vous devez m'entendre. Ignorez-vous quelle doit être la fin d'un ennemi dont la destinée est dans nos mains ? .. Je n'ai plus de frère. Artur témoigne de l'indignation, tant il est des crimes qui effrayent

les plus coupables ! —— Seigneur, je ne le dissimulerai point : je ne puis écouter assez ma haine contre le prince ; il m'a arraché tout ce qui m'étoit le plus cher ; je voudrois qu'il reçût le prix des tourments qu'il me cause ; d'ailleurs je le regarde comme un criminel d'état qui brûle de livrer sa patrie, & vous-même aux Anglais ; sans doute, il mérite la mort : mais moi, la lui donner ! Artur de Montauban se dégrader à cet excès ! .. seigneur, avez-vous pu croire un seul instant que j'accepterois une semblable proposition ? Je suis votre sujet le plus dévoué : mais j'oserai désobéir à mon maître, quand il m'ordonnera des actions qui me couvriroient d'un opprobre éternel. Commandez que le prince & moi, nous nous battions en champ clos, & je me flatte qu'en digne chevalier, me mesurant avec lui, je percerai ce cœur qui a porté dans le mien le plus profond désespoir ; un gentilhomme ne connoît pas d'autres moyens de se venger. Souffrez que je me retire.

Le duc paraît étonné : il ne peut concevoir le motif de ce refus ; un rival balancer seulement à se défaire de son rival, lorsqu'on le remet en son pouvoir ! L'extrême faiblesse conduit à l'extrême cruauté ; voilà ce qui rendoit François beaucoup plus barbare que Montauban. Ce prince persiste

dans ſon projet horrible, & s'adreſſe enſuite pour ſon exécution, à Hingant, qui paraît conſentir à ce qu'éxigeoit ſon maître.

On l'avoue: c'eſt à regret qu'on trace de pareilles horreurs : un ſouverain, un frère ſe porter à des extrémités ſi révoltantes! mais c'eſt la voix même de l'hiſtoire qui s'exprime ici avec toute ſa fidélité, & l'on ne ſauroit trop préſenter aux hommes juſqu'à quel point leurs paſſions, ou plutôt leur fai-

C'eſt la voix même de l'hiſtoire, &c. On lit dans une hiſtoire de Bretagne : « Lorſque le duc aſſiégeoit Fougères, » il fit venir auprès de lui Jean Hingant, & Olivier du-» Méel, qu'il regardoit comme deux hommes ſervilement » dévoués à ſes volontés; il communiqua d'abord à Hin-» gant le deſſein qu'il avoit de faire mourir ſon frère, & lui » propoſa de le ſervir dans l'exécution de ce noir projet. » Hingant, ſans être ſcrupuleux, eût horreur de cette pro-» poſition. Le duc dit à Olivier du-Méel, qu'il ſouhaite-» roit, que *M. Gilles fût en paradis*, *qu'on le blâmoit de* » *l'avoir gardé ſi long-temps*; du-Méel repréſenta au duc » que cette affaire pouvoit avoir des ſuites fâcheuſes, & » qu'il ne pouvoit faire mourir ſon frère, ſans s'expoſer à » l'indignation du roi de France. *Je ſuis bien avec le roi*, » reprit le duc avec vivacité; *il ſait que M. Gilles eſt un* » *très-mauvais ſujet*, & *il ne ſera pas faché qu'on en faſſe* » *juſtice* ».

bleſſe

blesse est capable de les égarer. François environné d'autres courtisans, auroit pu avoir la bonté d'Antonin, & il est devenu l'exécration de la postérité.

Hingant, au premier mot du consentement qui lui étoit échappé, avoit senti ces remords si puissants, qu'il est impossible à quelque homme que ce soit de repousser. Un historien nous dit qu'Hingant *étoit courtisan, mais qu'il avoit quelques principes de probité.* A peine rentré chez lui, il envoye prier le procureur-général de venir le trouver la nuit, & de prendre garde sur-tout d'être apperçu d'Olivier du-Méel; il ajoûte qu'il avoit une affaire très-importante à lui communiquer. Du-Breil observe les précautions indiquées, & se rend à l'invitation; il est surpris de l'espèce de désordre où il voit Hingant: — Que vous est-il arrivé? quelle pâleur sur votre visage! — Ce trouble, cette révolution, tout cela naît de mon cœur qui se soulève contre un projet... Je touche à la plus haute fortune... Un magistrat ne sauroit imaginer ce que c'est qu'un courtisan qui brûle de s'élever, & de laisser bien loin derrière lui ses rivaux... Il faut se rendre utile: c'est par-là qu'on parvient à

fixer la faveur du souverain, cet avantage si momentané... — Mais de quoi s'agit-il? — Le duc m'a proposé... Oh! vous allez me condamner... Son prisonnier lui pèse, & il ne seroit pas fâché qu'on l'en débarrassât... vous me comprenez? — Vous auriez promis? — J'ai donné une réponse vague. — Vous balanceriez? — Je suis dans une perpléxité inconcevable; j'ai le secret de mon maître; d'un côté toutes les faveurs de la cour, la plus haute élévation; de l'autre, je ne sais trop pourquoi, une révolte éternelle dans mon ame! Le prince cependant m'a offensé, & je me vengerois, ce qui flatteroit ma juste sensibilité pour mon honneur... — Votre honneur! votre honneur éxigeroit que vous fissiez l'office de bourreau! malheureux Hingant! c'est vous-même qui avez dressé le piège où vous voilà arrêté; c'est vous qui, de concert avec le sire de Montauban, avez semé & nourri la division entre les deux frères; votre situation, je l'avouerai, est embarrassante; vous désobéissez à un maître, en n'éxécutant point ses volontés; vous renversez votre fortune; vous vous livrez aux dangers auxquels est exposé un courtisan disgracié, qui a eu l'entière confiance du souverain:

c'eſt-là ce qui vous attend, il ne faut pas vous le cacher ; mais il n'y a point à héſiter : il vaut mieux déplaire au duc qu'au ciel, à ſa conſcience, à l'humanité ; c'eſt dans ce moment ſa voix qui ſe récrie; cette voix vous pourſuivroit, fuſſiez - vous aſſis ſur le trône, &... croyez - moi, mon ami, la vertu dédommage un cœur des traverſes qu'il éprouve. La faveur de tous les ſouverains du monde, n'eſt point comparable à cette ſécurité qui récompenſe l'homme éxempt de reproche. Seriez-vous frappé de la plus horrible adverſité : vous auriez à vous applaudir d'avoir fait une bonne action, en refuſant votre miniſtère au crime; allez, éloignez-vous pour quelque temps de la cour ... — Quitter la cour ! & qui vous aſſure que le duc ne ſera pas lui-même atteint des traits du repentir ? On ne verſe pas impunément le ſang humain & le ſang d'un frère ! alors quelle ſatisfaction pour vous & pour le ſouverain lui-même, que ſes deſirs n'aient point été remplis ! il vous devra ſa gloire, ſon bonheur, l'éloge de ſa mémoire, & c'eſt la vertu qui ſera la baſe de votre élévation.

Hingant ſuit les conſeils du procureur-général : il s'écarte de la cour. François furieux de voir ſa

barbarie ainsi trompée, s'adresse à Olivier du-Méel, qui plus endurci qu'Hingant, se charge avec Robert de Roussel de la garde du prince de Bretagne, & promet tout.

L'infortuné prisonnier avoit trouvé moyen de faire parvenir au roi de France, une très-longue lettre, qui contenoit les détails de son horrible situation; il exposoit à Charles que, depuis près de trois années, il expiroit dans les fers, sans avoir eu seulement la liberté de produire ses défenses; il présentoit sa mort prochaine, s'il ne s'élevoit en sa faveur quelque protecteur de l'humanité souffrante, & c'étoit à son oncle qu'il faisoit entendre son dernier soupir; il lui recommandoit sa femme, & il revenoit continuellement à cet objet; il ajoûtoit qu'il étoit convaincu qu'on étouffoit la sensibilité de son frère, qu'il ne pardonneroit jamais à ses ennemis de lui avoir ôté jusqu'à la compassion qu'il auroit pu en attendre; que malgré son indifférence barbare, ce frère qu'on égaroit, lui seroit toujours cher. Il finissoit cet écrit, en suppliant le monarque de l'appeller en France, & de vouloir bien être son juge. Il n'y a que vous, disoit-il, dont je sollicite la justice, & dont je

l'attende. Si je ſuis coupable, vous me punirez. Innocent, je ſerai juſtifié par l'équité même.

La lettre, en pluſieurs endroits, étoit effacée par les larmes du prince. Charles ne put la lire, ſans en verſer auſſi; c'eſt dans cette ſituation que le ſurprend ſon chambellan, Guillaume de Koſnyvinen, chevalier de la plus haute probité : — Vous pleurez, mon maître! cet écrit... — Hélas! c'eſt une lettre que je reçois du prince de Bretagne; il eſt coupable ſans doute; mais il eſt bien malheureux! — Ah! ſire, ne repouſſez point cet attendriſſement qui honore la majeſté! écoutez la pitié,

Guillaume de Koſnyvinen, &c. Ce ſont de tels hommes dont les noms doivent ſe conſacrer à la poſtérité. Ce généreux gentilhomme ne ſe contenta point de défendre l'innocence opprimée, auprès du roi ſon maître : il ſe porta pour caution de la ſomme de dix mille cinq cent écus, (ſomme exorbitante pour ces temps) envers quelques perſonnes du conſeil, afin de les engager à prendre le parti du prince de Bretagne, & à lui procurer ſa liberté. Ses ſollicitations preſſantes obtinrent que Charles enverroit en Bretagne Prégent de Coëtivi ſire de Raiz, amiral de France, parler au duc de ſa part, & lui demander l'élargiſſement du prince.

plutôt qu'un reſſentiment injuſte ; cédez à vos larmes, & non aux calomnies atroces qui pourſuivent l'innocence & l'accablent. On vous en impoſe, ſire : voici les torts du prince. Il a demandé avec peut-être trop de hauteur une augmentation d'appanage ; l'amour l'a égaré, j'en conviens, juſqu'à enlever une femme promiſe à un autre : mais, ſire, il étoit aimé de mademoiſelle de Dinan ; il eſt jeune, il eſt prince : la grandeur oublie aiſément les devoirs de l'homme. D'ailleurs, il eſt de votre ſang, & il vous a toujours reſpecté ; il a fait même en plus d'une occaſion, éclater pour vous ſa tendreſſe. Son penchant le porte à aimer les Anglais auxquels il a des obligations ; nourri à leur cour, il a pris leurs mœurs, leurs goûts : mais c'eſt l'impoſture la plus puniſſable qui l'accuſe de s'être lié avec eux pour ſuſciter la guerre à ſon frère ; on l'a même noirci dans votre eſprit, quand il n'a plus que vous ſur la terre, qui daigniez ouvrir votre ſein à ſes gémiſſements ; . . l'abandonneriez-vous, ſire ? un roi de France n'eſt-il pas l'image de dieu ? ne tend-il pas une main protectrice à tous les malheureux qui l'implorent ? Son trône eſt l'autel de la bienfaiſance ; & c'eſt le plus à plaindre des hommes, un

prince, c'eſt votre neveu qui réclame votre bonté. Le connétable ſe joint à mes prières ; il eſt en ce moment, à la tête de vos armées ; il m'écrit pour vous intercéder en faveur de cette victime d'une cabale inexorable. Sire, donnez vos ordres : que le prince vienne à vos genoux, & vous prononcerez comme il le deſire, ſa juſtification ou ſon châtiment; n'allez point demander conſeil à des courtiſans ; je les connais : rarement ils ſont du parti de la clémence & de l'humanité; c'eſt vous, ſire, c'eſt votre cœur ſi ſenſible, c'eſt le roi de France que vous devez conſulter; ce ſont vos pleurs qu'il en faut croire. O mon maître, ô mon roi, protégez l'innocent. Eſſuyer une ſeule larme d'un malheureux, c'eſt ſans doute la première gloire, préférable à tout l'éclat des conquêtes. Pourquoi les rois peuvent-ils goûter plus de bonheur que nous ? Ils ont la faculté de faire plus de bien, & un plaiſir éternel ſuit un acte de bienfaiſance. Je vous le répète : le prince ne s'eſt jamais écarté du reſpect & de l'attachement qu'il vous doit... Sire, j'oſe vous le rappeller : ſouvenez-vous que vous avez éprouvé la diſgrace. Je ne quitterai point vos genoux que vous ne cédiez à ma prière ; c'eſt un vieux ſerviteur proſterné devant vous, qui s'enhardit, en ce moment,

à vous demander quelque récompense : mais c'est à votre générosité seule qu'il veut être redevable de la grace du prince de Bretagne. —— Relevez-vous, chevalier, & embrassez votre ami. Oui, vous avez bien raison; je le sens : je n'aurai jamais goûté plus de satisfaction en ma vie; j'en croirai mon cœur; j'en croirai un digne sujet tel que vous. C'est vous qui m'assurez que le prince est victime de la calomnie : je vous offenserois, si je soupçonnois seulement que vous ne m'avez pas dit la vérité. Que mon amiral se rende donc promptement à la cour de Bretagne; qu'il parle au duc de ma part, & qu'on donne la liberté à mon neveu; je le ferai venir ici; je l'écouterai.

Le chambellan, charmé de la réussite de son entretien, avoit volé auprès de l'amiral, qui ne tarda point à s'acquitter de sa commission ; il se met en chemin pour aller trouver le duc à Vannes. Kosnyvinen, en homme éclairé, prêta au pouvoir de la sensibilité les raisons d'une sage politique; il fit observer à Charles que la détention du prince avoit occasionné l'infraction de la trève arrêtée entre les Anglais & nous, & que son élargissement pourroit adoucir cette nation, & faciliter le succès des conférences entamées en Normandie.

L'amiral, au nom du roi, obtient ce qu'il demande : les fers du prince vont enfin être brisés ; Alix, dans sa retraite, ou plutôt dans sa prison, car on ne lui accordoit pas la moindre liberté, apprend cette nouvelle, se livre à la joie la plus vive : — Je vais revoir mon époux ! il sera rendu à mes embrassements ! mon cœur ne peut suffire à ses transports ! oh ! cher prince ! combien je m'attacherai à te faire oublier ces jours affreux ! Sera-ce assez de mon amour pour te dédommager de tous les maux, que tu peux m'imputer ? ah ! me seroit-il possible de t'aimer d'avantage ?

Le prisonnier n'éprouvoit pas une révolution moins satisfaisante ; il avoit su, on ignore par quelle voie, que le duc s'étoit laissé toucher, & qu'il terminoit sa captivité ; le premier sentiment, la première image dont son cœur s'étoit rempli, ne lui présentoit qu'une épouse adorée ; il renaissoit, en quelque sorte, pour voler dans ses bras ; le tableau d'une si grande infortune fuyoit déjà loin de ses regards. Le connétable avoit écrit au roi une lettre pleine de l'épanchement de la plus vive reconnaissance. Tous les amis du prince, c'est-à-dire le petit nombre de gens de bien qui se trou-

voient à la cour de Bretagne, faisoient éclater leur joie; le courier du duc, chargé de mettre son frère en liberté, étoit parti.

Par quelle fatalité la méchanceté & la haine ont-elles des ressources que n'imagine point la bienfaisance! Les ennemis du prince de Bretagne étoient confondus: leur proie leur échappoit, & ils alloient être témoins de son bonheur; cette dernière idée augmentoit leur rage; elle leur suggère un expédient qu'on peut appeller le chef-d'œuvre des machinations infernales; ils découvrent & achetent à prix d'argent l'exécrable talent d'un vieux scélérat, nommé Pierre de la Rose, qui possédoit singulièrement

---

Pierre de la Rose, &c. Charles avoit effectivement envoyé en Bretagne l'amiral Coétivi, pour solliciter la liberté du prince: il l'avoit obtenue: » mais (nous dit un des historiens » de Bretagne) les ennemis du prince ne furent pas plu-« tôt informés de ses dépêches, qu'ils firent remettre au » duc une lettre écrite au nom du roi d'Angleterre, qui » le sommoit de lui rendre M. Gilles, chevalier de son » ordre & son connétable, qu'à son refus, il enverroit » dans son pays des forces capables de l'y contraindre. » Cette lettre étoit l'ouvrage de la supposition, & de l'im-» posture la plus noire; elle avoit été fabriquée par un

l'art de contrefaire les écritures ; il avoit demeuré long-temps parmi les Anglais, & il s'étoit fait une étude suivie de la connaissance du style des dépêches de la cour d'Angleterre. C'est donc à ce misérable qu'on a recours pour fabriquer au nom de Henri une lettre menaçante, adressée au duc de Bretagne ; on le sommoit de rendre promptement le prisonnier, ou une armée considérable étoit prête à fondre dans ses états. Le duc offensé vivement de cet écrit, qu'il ne croit que trop véritable, s'abandonne à la fureur, révoque l'ordre d'élargir le prince, & jure absolument sa perte, qu'il n'a que trop différée. L'amiral de France est enfin congédié, sans avoir réussi dans sa négociation. Il y a

» nommé Pierre de la Rose ; ce scélérat, qui avoit demeuré » long-temps en Angleterre, avoit si bien contrefait » le style des dépêches de cette cour, qu'il étoit facile » de s'y méprendre ; la lettre étoit signée & scellée dans la » forme ordinaire ; à la lecture qu'en fit le duc, il mon- » tra une vive indignation, & soit qu'il la crût vérita- » ble, ou qu'il fit semblant de la croire telle, il envoya à » toute bride défendre au capitaine de mettre son frère » en liberté, quelques ordres qu'on lui signifiât de sa » part ; il fit même parvenir la fausse lettre au roi de » France. »

des mémoires de ce temps qui soupçonnent sa bonne-foi; il faut regarder ce doute comme une calomnie. Les hommes ne sont-ils pas déjà assez méchants, sans qu'on leur prête de nouvelles attrocités ? Coétivi avoit de la fortune, & paraissoit être au-dessus de la corruption.

Le malheur qui poursuivoit le prince ne fut pas borné à cette cruelle épreuve; la cabale sut, par des ressorts cachés, irriter les Anglais, qui déclarèrent effectivement la guerre au duc, & redemandèrent l'élargissement de son frère; ce dernier coup acheva d'endurcir un cœur qui ne demandoit qu'à repousser la nature, & à se livrer aux plus noirs excès d'injustice & de barbarie; François ne s'occupa plus que des moyens d'assurer sa vengeance implacable.

Le malheureux prince croit toucher au moment de sa délivrance; il entend du bruit; son ame s'ouvre toute entière à ce doux espoir; de nouveaux satellites plus inhumains encore que les premiers, & Olivier du-Méel à leur tête viennent le tirer de sa chambre, pour le plonger dans un cachot. Cet infortuné veut demander la raison d'un changement si contraire à celui qui l'avoit flatté; l'imagineroit-on ? cependant l'histoire nous l'atteste : on ne répond

au prince de Bretagne qu'en le frappant avec violence: alors toute sa fermeté l'abandonne, il verse un torrent de larmes. — Et c'est moi qu'on traite ainsi ! & je ne puis me venger ! à moi, de pareils outrages ! mon frère auroit donné ces ordres ! n'est-il pas satisfait de me faire éprouver l'excès des souffrances ? y ajoûter l'opprobre ! Ces monstres loin d'être désarmés, redoublent leurs mauvais traitements. On avoit retiré au prisonnier cet homme moins féroce qui lui avoit facilité les moyens d'écrire à sa femme & au roi de France; il étoit donc privé de la douceur de recevoir des nouvelles d'Alix, que dans son séjour on avoit resserrée plus étroitement. L'accablement le plus profond anéantit cette épouse si tendre qui n'attendoit que le moment d'embrasser son mari.

Le cœur des hommes les plus méchants ne peut quelquefois se défendre des atteintes de la pitié, tant la compassion est un sentiment propre à notre nature ! Ah ! malheureux humains, pourquoi ne l'écoutez-vous pas davantage, cette voix touchante qui vous crie, & vous sollicite en faveur de l'infortuné ! vous augmenteriez le nombre de vos plaisirs; la barbarie est une impression qui vous est étran-

gère : elle fatigue l'ame, & y jette toujours le dégoût & le remords. Du-Méel, ce monftre fi infléxible, eft vaincu par les fupplications, par les gémiffements de fon prifonnier : il le met en état d'écrire au duc : voici la première lettre que le prince adreffe à ce frère inhumain.

» Monfeigneur,

» Je n'ofe vous appeller mon frère : peut-être » mes ennemis me feroient un nouveau crime de » réclamer auprès de vous les droits du fang ; je » ne m'appuyerai donc pas d'un nom fi cher en- » core à ma fenfibilité : je ne vous préfenterai que » le dernier de vos fujets, le dernier des hommes » & le plus malheureux, qui embraffe vos ge- » noux, qui les inonde de fes larmes, & qui ne » cherche qu'à exciter votre compaffion. Je pour- » rois vous parler de mon innocence prouvée » par tant de témoignages, recourir à votre juf- » tice : mais je ne veux intercéder que votre » clémence ; je confens à vous paraître coupa- » ble, fi cet aveu fert votre générofité ! Hélas ! je » n'ai plus d'orgueil ; brifé fous le fléau de l'infor- » fortune, je me remets entièrement à votre pitié ; » jetté dans un profond cachot, trempant un pain

» grossier de mes pleurs, dont bientôt la source
» va tarir, sans consolation, sans espérance, sé-
» paré d'une épouse que j'aime plus que jamais &
» qui partage mon sort affreux... ô ciel quelle
» image! Alix, Alix aussi persécutée : telle est
» la situation d'un prince qui n'a commis qu'une
» faute, l'amour ... qu'allois-je dire? mon dessein,
» je vous le répète, est de m'offrir à vos regards,
» sous l'aspect du plus grand criminel : vous en au-
» rez plus de mérite à me pardonner, & je me livre
» sans nulle réserve à toute l'horreur de ma destinée.
» Mes liaisons avec Henri & les Anglais vous ont
» déplu : je renonce à Henri, aux Anglais, à tout,
» à tout; vous me verrez soumis aveuglement à
» vos volontés; il n'y aura que vous & Alix qui
» occuperez mon cœur. Refusez-vous de me voir?
» voulez-vous me bannir de votre cour, de la Bre-
» tagne? faites-moi transporter, au bout du monde,
» dans le désert le plus horrible; que j'y vive avec
» mon épouse! j'y bénirai encore vos bontés; il ne
» m'échappera jamais la moindre plainte... Ah!
» mon frère, je n'y résiste point, je n'y résiste point!
» si notre père pouvoit percer la nuit de la tombe, &
» qu'il me vît dans ce déplorable état, croiroit-il...

» je m'interdirai le plus faible reproche; rappellez-» vous seulement ce qu'un prince d'Angleterre » disoit à l'impitoyable Guillaume. Vous m'avez » parlé, plusieurs fois, de ce trait d'attendrissement » dont l'humanité s'honore. Hélas! si vous êtes » sensible au plaisir d'être aimé, qui vous ai-» mera mieux qu'un frère? & vous voulez l'im-» moler, ce frère si misérable, qui vous invoque » comme il invoqueroit Dieu même, qui vous » chérit encore! On ne peut vaincre la nature, & » c'est la nature elle-même qui vous porte mon » dernier soupir: le laisserez-vous s'exhaler? Par-» donnez-moi, pardonnez-moi: ces expressions

---

A l'impitoyable Guillaume, &c. Guillaume le *Conquérant* avoit trois fils, Guillaume surnommé le *Roux*, Henri, & Robert; le second excita quelque trouble, prit les armes & se retira au mont Saint-Michel où il fut assiégé par ses deux frères. Il fut réduit à manquer d'eau; il en fit demander à Robert qui lui en envoya, & même ajoûta à ce présent un tonneau de vin. Guillaume le *Roux* blâma fort ce mouvement de sensibilité; » eh! lui répond Robert, quel-» que tort que notre frère ait avec nous, devons-nous » souhaiter qu'il meure de soif? nous pouvons, dans la suite, » avoir besoin d'un frère, ou en retrouverions-nous un » autre, quand nous aurons perdu celui-ci? »

» doivent

» doivent avoir tant d'empire ſur le cœur humain!
» le vôtre ſeroit-il endurci au point d'en mécon-
» naître la force? les cruels! mon frère, ils vous
» auroient prêté leur ame? ſouvenez-vous...
» quelquefois vous avez daigné me ſerrer dans vos
» bras; vous m'avez dit ſouvent: mon frère, compte
» ſur une tendreſſe éternelle; & en voilà les
» fruits! mais je ne prétends point me plaindre &
» vous offenſer. S'il faut en faire l'aveu pour vous
» déſarmer, j'ai mérité ces coups; c'eſt votre ſeule
» pitié que je réclâme; qu'on briſe donc des fers
» trop appéſantis, ou du-moins, qu'une prompte
» mort me délivre de tant de maux! »

» Le prince de Bretagne. »

Ce que c'eſt que l'amour! quelles victoires il remporte! s'il n'eût été touché que de ſa propre infortune, le prince aſſurément n'auroit point deſcendu à tant de ſoumiſſion: mais il s'agiſſoit de la deſtinée d'Alix; & un cœur vraiment ſenſible met une eſpèce de vanité à s'humilier pour ce qu'il aime. Il eſt tant de dévouements qui coûtent plus que celui de la vie! l'abbaiſſement eſt le comble du malheur, & le ſacrifice de l'orgueil eſt le dernier qui nous reſte à faire.

Le prisonnier comptoit les jours, les heures, les moments ; il ne recevoit aucune réponse ; plein de son désespoir, il écrit cette nouvelle lettre.

» Mon arrêt est donc prononcé ! mon frère n'est » plus que mon juge inéxorable ! je lui ai adressé » du fond de ma prison, des entrailles de la terre, » mes larmes & mes cris, comme à la Divinité » même, & il m'a rejetté ! il ne m'a point seu- » lement accordé la consolation de lire ma sen- » tence signée de sa main ! on me refusera jusqu'à » la mort que je sollicite comme une faveur ! Frère » cruel... ah ! pardon, pardon, le désespoir m'é- » gare ; mes tourments sont à un degré... je ne » me connais plus, & c'est vous, mon frère, qui » me plongez dans ce gouffre de douleurs ! Pour- » quoi la religion me défend-elle de terminer des » jours qui ne sont qu'un tissu de souffrances ? Il » y a long-temps que j'aurois épargné ce crime à » mes bourreaux ; ils poussent la barbarie jusqu'à » me laisser l'éxistence ! ils versent le poison goutte » à goutte dans mon cœur ! Mon frère, mon frère, » ce nom ne sauroit donc vous toucher ! Songez- » vous que c'est votre sang qui coule dans mes » veines, que le même sein nous donna la vie..;

» que je ne puis vous haïr, & vous êtes l'auteur
» de tous mes maux ! Au nom de ce Dieu dont
» vous & moi nous dépendons, jettez sur le plus
» malheureux des hommes, un regard de pitié. Je
» vous l'ai dit : c'est votre compassion, votre seule
» compassion que j'invoque ; ordonnez qu'on pré-
» cipite l'heureux moment où je cesserai d'être.
» Voilà l'unique bienfait que mes larmes & mes
» gémissements implorent ; ne suis-je pas assez mi-
» sérable, pour me flatter qu'on m'accordera cette
» grace ? La mort, mon frère, la mort, puisqu'il ne
» m'est point permis de vous attendrir ! Hélas ! je
» vous la pardonne cette fin cruelle ; & j'expirerai...
» je nommerai mon frère, en mourant de ses coups.
» Ah ! faut-il que vous me haïssiez ? cette affreuse
» idée, je l'emporterai dans la tombe ! Du-moins
» promettez-moi de ne pas poursuivre ma mémoire.
» Mon frère, vous connaîtrez la vérité ; vous me
» plaindrez ; laissez-moi sortir de la vie avec ce
» doux espoir ; le tombeau n'est-il pas un terme
» à la haine, & mes ennemis tourmenteront-ils
» encore ma cendre ? Je ne vous adresse plus mes
» prières que pour mon épouse ; c'est bien assez
» d'une victime : la vengeance qui m'accable, ne

» feroit-elle pas assouvie ? Je vous en conjure par » mes pleurs, par mon sang que j'attends qu'on » vienne épuiser, ne punissez point Alix d'un mal- » heureux amour; hélas! elle aura de la peine à sur- » vivre à son mari. Daignez la protéger, & souffrez » qu'elle vous parle quelquefois de mon inno- » cence, de ma tendresse & de mes malheurs ».

Le duc étoit bien éloigné de répondre à son frère ; au lieu de ces deux lettres si touchantes, il en avoit reçues qui étoient pleines de reproches & de menaces, l'ouvrage de ce même Pierre de la Rose, si habile dans l'art de contrefaire les caractères ; François irrité par ces écrits offensants, ne dissimule plus la fureur qui l'anime. On lui avoit rapporté que le prince, dans son désespoir, disoit qu'il s'arracheroit la vie. Il peut en disposer, repliqua froidement le barbare, je l'en laisse entièrement le maître. Les moindres paroles des souverains sont recueillies avec avidité, & les courtisans leur prêtent aisément l'interprétation qui leur est favorable. Les ennemis du prince, d'après ces expressions échappées au duc, conçurent le détestable projet de se défaire au plutôt de leur prisonnier. Ils dressèrent un ordre comme émané de François,

de faire mourir le prince ; cet arrêt fut porté au garde des ſceaux pour être ſcellé. Eon le Baudoin, c'eſt ainſi qu'on appelloit cet homme reſpectable, & de ſemblables noms pour l'honneur de l'humanité & la conſolation de la vertu, doivent être tranſmis aux ſiècles les plus éloignés, Eon le Baudouin refuſa hautement d'appuyer de ſon miniſtère ce monument de l'impoſture & du crime ; il perdit ſa charge, & acquit une gloire immortelle. L'ordre enfin eſt revêtu de la forme légale, par une main plus complaiſante, & Olivier du-Méel eſt chargé de l'éxécution.

Le vicomte de Rohan va trouver Artur, lui fait de vives repréſentations ſur l'attentat prêt à ſe commettre, lui propoſe le combat ſingulier : celui-ci obtient de François un commandement exprès au vicomte de ne point ſe mêler de cette affaire ; il fut même éxilé à plus de trente lieues de la cour.

Alix ne ceſſoit d'implorer le ciel pour la délivrance de ſon mari ; elle écrivoit continuellement au roi de France & au duc de Bretagne, des lettres qui ne leur étoient point rendues ; ſouvent, ſuccombant ſous l'excès de la douleur, elle jettoit des cris perçants, elle vouloit même attenter à ſes jours ;

ceux qui l'entouroient, écartoient tout ce qui l'auroit pu ſervir dans cet affreux deſſein. Le connétable, obligé de remplir ſes devoirs, & de reſter à l'armée, ne pouvoit qu'importuner Charles par des dépêches qui ſe ſuccèdoient promptement : mais la faction contraire au prince, avoit ſu ſe procurer juſques à la cour de France, des émiſſaires qui empêchoient que le roi ne fût inſtruit de la vérité ; d'ailleurs on étoit parvenu à défigurer ſon neveu à ſes yeux ; il le regardoit comme coupable, malgré toutes les repréſentations de Koſnyvinen, qui revenoit ſans ceſſe à la charge. Par quelle étrange deſtinée le menſonge a-t-il preſque toujours un accès facile auprès des grands ? Il n'eſt point à douter que le monarque, convaincu de l'innocence du prince, ne ſe fût déclaré ſon appui.

Je le répète avec douleur : c'eſt ici l'hiſtoire la plus fidèle qui va ſe charger du pinceau. On annonce à du-Méel qu'il faut ſe hâter d'arriver au dénouement de cette abominable intrigue ; on lui en impoſe : on lui dit que c'eſt le conſeil du duc qui a prononcé l'arrêt ; on le voit ébranlé, ſoit que le remords ſe fît entendre enfin au fond de ſon cœur, ou ſoit qu'il craignît que le duc venant à

ſe repentir, ne le punît de ſon trop de docilité. Les promeſſes éblouiſſantes, les récompenſes, les gouvernements, une foule d'avantages pour lui & ſes complices, tout eſt préſenté à ſon avidité mercenaire : il eſt déterminé. On change une ſeconde fois les ſatellites qui gardoient le priſonnier ; il eſt jetté dans un cachot encore plus profond & rempli d'eau, dont les fenêtres grillées donnoient ſur les foſſés ; on a réſolu de le laiſſer mourir conſumé par la faim & la ſoif ; on reſte enfin pluſieurs jours ſans lui apporter ni à manger ni à boire.

Le malheureux ſent toute l'horreur du ſort qui l'attend ; il pouſſoit des accents lamentables ; il imploroit le ſecours de tous ceux que de ſa fenêtre il voyoit paſſer au-delà du foſſé ; il leur tendoit à travers les barreaux des mains ſuppliantes ; » c'eſt le prince de Bretagne, leur crioit-il, c'eſt le prince de

---

Et rempli d'eau, &c. Ce fut le duc lui-même, qui ordonna à Olivier du-Méel d'enfermer ſon frère dans un cachot où il y avoit de l'eau ; quelque dévoué que fût cet officier aux volontés de ſon maître, il héſitoit à ſe prêter à cette inhumanité : il oſa répondre qu'il ne mettroit point le prince dans une ſemblable priſon. » *Si vous ne voulez pas* » *l'y mettre*, dit le duc, *d'autres l'y mettront* ».

» Bretagne qui vous demande du pain & de l'eau, » pour l'amour de Dieu. » On n'osoit s'arrêter seulement pour l'écouter, tant on craignoit de laisser échapper le moindre indice de pitié ! Qu'il est peu d'ames courageuses qui prennent la défense de l'humanité aux dépens de l'intérêt personnel ; & qu'on se courbe facilement sous le joug de la tyrannie !

Une pauvre femme qui mendioit près du château, est émue fortement en faveur du prince ; on ignore le nom de cette créature respectable, tandis qu'on nous accable des noms & surnoms de tant de scélérats, la honte & l'éxécration de l'espèce humaine. L'ingratitude & la dureté seroient-

---

Du pain & de l'eau pour l'amour de Dieu, &c. propres expressions de ce malheureux prince ; ce fait si inconcevable est rendu ici dans la plus grande éxactitude : on n'a pas eu besoin d'ajoûter aux couleurs de l'histoire. Plût au ciel pour l'honneur de l'humanité, qu'on pût accuser l'auteur de publier un roman ! On fera une remarque : ce même souverain, ce frère dénaturé, prêt à mourir, dit à ses courtisans : » *mes amis, que l'état où je suis vous serve d'exem-* » *ple ! j'ai été votre prince, & maintenant je ne suis plus* » *rien.* » N'y auroit-il que le flambeau de la mort qui pût éclairer les hommes ?

elles des vices attachées à notre nature? ou la sensibilité n'appartiendroit-elle qu'au cœur du malheureux? Cette femme, qui elle-même avoit à peine un morceau de pain pour soutenir sa triste éxistence, a le courage de descendre la nuit dans les fossés, & d'apporter au prisonnier sur les bords du soupirail, ce morceau de pain, & une petite cruche d'eau. Monseigneur, monseigneur, dit-elle au milieu des larmes, je vous donne tout ce que je possède; je mourrois pour vous servir. Parlez: que puis-je faire pour vous? les grands sont donc quelquefois aussi à plaindre que nous le sommes? Ah! monseigneur, ne puis-je vous être plus utile? Le prince est si touché de cette action de bienfaisance, que les pleurs coupent sa voix: elle se fait, au bout de quelques instants, un passage à travers les sanglots: —— C'est vous, digne créature qui venez me secourir, tandis que tout le monde... que mon frère... il n'a pas la force d'achever: les larmes le suffoquent. Monseigneur, reprend la bonne-femme, il faut assurément que notre souverain ne soit point instruit de votre situation! elle me pénètre! croyez que je vais demander l'aumône avec une ardeur que je

n'ai point encore reſſentie ; du-moins je vous apporterai tout le pain que j'aurai. Oh ! monſeigneur, il ſera tout pour vous ! bien peu ſuffira à mon beſoin. Eh ! les cruels ! en quel état ils vous ont réduit ! Le prince dans ſon malheur, éprouvoit quelque adouciſſement : la pitié conſole. Il rediſoit ſans ceſſe : voilà donc le ſeul cœur que j'ai pu émouvoir !

Cette femme, l'héroïne du ſentiment, épioit les heures de la nuit où les ténèbres ſont plus épaiſſes, pour apporter ſon tribut de pain & d'eau au priſonnier ; il ne la revoyoit point ſans crainte : —— Si l'on vous appercevoit, on vous ôteroit peut-être la vie ! —— Eh ! monſeigneur, qu'eſt-ce que le riſque de ma vie auprès du plaiſir de prolonger la vôtre ? tout mon chagrin eſt de ne pouvoir faire davantage ! Le prince l'interroge ; il voudroit avoir des lumières ſur le ſort de ſon épouſe : les moindres clartés lui ſont refuſées. Vous prenez ſoin de mes jours, dit-il à ſa bienfaitrice : il faudroit auſſi pourvoir au beſoin de mon ame ; les barbares me dénient juſqu'à ce ſecours ; daignez me procurer quelque religieux charitable qui reçoive ma confeſſion : car je ſens que, malgré votre pitié, je touche à ma fin.

La femme compatiſſante court ſe jetter aux pieds d'un cordelier qui la confeſſoit : elle lui révèle ce qu'elle fait pour le prince, lui peint l'extrémité où il ſe trouve, preſſe enfin ce bon religieux & l'engage à ſe rendre à l'invitation du priſonnier. Cet homme digne de remplir les fonctions du ſacré miniſtère, & qui en poſſédoit l'eſprit bienfaiſant, s'expoſe au danger d'être arrêté, ſuit cette femme qui le conduit dans l'ombre, & l'amène juſqu'aux bords du ſoupirail ; elle appelle le prince qui ne ſait comment leur témoigner ſa reconnaiſſance. Monſeigneur, dit le cordelier, c'eſt mon devoir que je remplis ; & qui doit voler au ſecours de l'infortune, ſi ce n'eſt la religion ? elle eſt la mère des malheureux ; ſon ſein eſt toujours ouvert à leurs plaintes, & elle nous enſeigne à lui tout ſacrifier, juſqu'à la vie même ; la religion va bien plus loin que l'humanité ; diſpoſez donc de mon zèle & de mes ſervices, monſeigneur... O Dieu ! les inhumains ! ſont-ce des hommes, des chrétiens qui vous traitent ainſi ? Le priſonnier préſente d'un air touché, un bras décharné au religieux : —— Hélas ! c'eſt mon frère ! Il ajoûte : je reconnais bien à ces traits, le caractère de la véritable piété qui

vous anime ; oui, il n'y a que la religion qui puiſſe être auſſi ſenſible, auſſi ſecourable ! je ſuis rejetté de l'univers entier ! Ce n'eſt plus qu'à Dieu que je peux confier mes peines, & c'eſt de lui ſeul que j'oſe attendre quelque compaſſion. Croyez (s'adreſſant à la femme, & au cordelier) ames ſi généreuſes, que, ſi le ciel me rendoit au monde, j'employerois toute mon éxiſtence à vous prouver combien je ſuis pénétré de vos bienfaits. J'ai donc, avant que d'éxpirer, trouvé deux amis ! Ah ! monſeigneur, interrompt la femme, c'eſt vous qui nous obligez ! pour moi, je n'imaginois point qu'il fût pour nous autres pauvres gens, des plaiſirs ſur la terre ! & vous me faites éprouver que dans la plus grande détreſſe, on peut goûter le bonheur : je ſuis la plus heureuſe des créatures ! j'ai pu vous conſerver la vie !

Le priſonnier auquel il n'étoit point permis de ſoupçonner la fidélité d'une créature ſi reſpectable, la charge d'une commiſſion qui demandoit de l'intelligence : il s'agiſſoit qu'elle tentât de s'inſinuer juſqu'à la princeſſe, & de l'engager à venir voir ſon époux expirant. Si ſa main, dit le prince, pouvoit me fermer les yeux ! ſi elle recueilloit mon

ame prête à s'éxhaler !... Allez, ma digne protectrice... c'est vous, respectable infortunée, qui protégez le prince de Bretagne ! quel éxemple pour les grands de la terre ! allez, faites tous les efforts : que je jouisse encore une fois de la vûe de mon épouse !.. mon père, ce souhait n'offense point l'Etre suprême; c'est Dieu qui fit mon cœur, mon cœur si sensible !

La bonne femme laisse le prince avec le cordelier, & court chercher les moyens de s'introduire auprès d'Alix.

Son époux malheureux s'occupe d'abord du soin de satisfaire au spirituel : il trace un tableau fidèle de ses fautes ; il en témoigne un repentir sincère ; ensuite il vient à exposer l'horreur de sa situation : — Mon père, sans doute, je suis coupable aux regards de la Divinité : vous voyez combien j'en suis contrit : mais vous me promettez que mes larmes, mes remords m'obtiendront du ciel un pardon, que les hommes ont la dureté de me refuser. Eh ! qui m'a précipité dans ce gouffre de maux ? Mon frère, un frère que j'aimois. A ce mot, il fond en larmes ; il reprend : mon père, Dieu commande par votre bouche : il faut donc lui pardonner ! Le prêtre lui représente à ce sujet tout ce

que la religion nous impoſe. Le priſonnier continue : je lui pardonne, mon père, je lui pardonne mais, puiſqu'il s'obſtine à ne point vouloir connaître mon innocence ; puiſqu'il rejette mes cris, mes larmes, mon dernier ſoupir, c'eſt au tribunal du Juge ſuprême, du Maître des puiſſances de la terre, c'eſt devant Dieu que je le cite, & je l'y appelle dans quarante jours ; allez le trouver de ma part, & qu'il ſache quel vengeur j'ai réclamé ; dites-lui que vous avez vû ſon frère plongé dans une eau croupiſſante, couvert des ulcères de la miſère, s'abbreuvant de ſes pleurs, conſumé de beſoin, prêt à éxhaler ſa malheureuſe vie, &... lui pardonnant, l'aimant encore ; oui, mon père, il m'eſt encore cher, & c'eſt ce qui redouble mes douleurs ! on abuſe de ſa faîbleſſe ; on l'a forcé, j'en ſuis con-

---

Je l'y appelle dans quarante jours, &c. On lit dans une hiſtoire de Bretagne : » il pria en même-temps ce cordelier » d'aller trouver le duc de ſa part, de lui dire l'état où il » étoit réduit, & de lui déclarer que, puiſqu'il lui avoit » refuſé juſtice en ce monde, il le citoit au tribunal de » Dieu. On ajoûte même que dans la citation qu'il donna » au cordelier, il fixa le terme de quarante jours ».

vaincu, à détester, à poursuivre son frère, à me déchirer le sein. Vous lui direz aussi que je sollicite du-moins sa compassion pour mon épouse ; étendroit-on jusques sur elle une persécution si peu méritée ? Si le ciel, mon père, le touchoit par votre voix, qu'il me fût permis de me traîner à ses pieds, d'y porter mes pleurs ... mais je ne serai plus, je ne serai plus ! mon père, souvenez-vous dans vos prières du plus malheureux des hommes. Je laisse à Dieu le soin d'acquitter ma reconnaissance. Voici une bague de peu de valeur, seul bien que mes bourreaux ne m'ayent point ravi : daignez la recevoir & la conserver en mémoire d'un infortuné qui sent tout le prix du service que vous lui avez rendu.

Le religieux n'avoit pas la force de répondre ; il pleuroit amèrement avec le prisonnier qui lui prenoit la main par les barreaux, & la trempoit de ses larmes. Il poursuit : adieu, mon cher bienfaiteur ! encore une fois, voyez le duc, & n'oubliez pas de lui parler du tribunal auquel je le cite : mais laissons-là les hommes ; c'en est fait ! je me jette dans les bras de Dieu : c'est lui, lui seul qui connait, qui venge la vérité & l'innocence.

Quelle image ! & c'eſt dans le quinzième ſiècle que ce tableau d'horreurs eſt préſenté, quand il éxiſtoit des hommes qui ſe feroient offenſés d'avoir été appellés des ſauvages, des barbares, des bêtes féroces, quand ils profeſſoient une religion de bonté, quand ils ſe diſoient des chrétiens ! eh ! monſtres ! n'étiez-vous pas au-deſſous des tigres les plus acharnés ?

Le géolier & ſes ſatellites qui eſpéroient que la faim les débarraſſeroit de leur priſonnier, ſont étonnés de le voir vivre encore : il avoit ſerré dans un coin de ſon cachot, quelques morceaux de pain & une cruche d'eau : voilà ce qui ſoutenoit les miſérables jours du frère d'un ſouverain!

Olivier du-Méel ne ſauroit concevoir par quelle eſpèce de prodige, ſon eſpérance eſt ainſi trompée. Les ſcélérats qui ne reſpiroient que la mort de leur victime, & qui craignoient qu'un retour

---

Qui craignoient, &c. » Le duc (dit-on) aigri de plus » en plus contre ſon frère, par ces lettres offenſantes » qu'on avoit ſubſtituées aux véritables, laiſſa échapper » des termes qui marquoient qu'il ſouhaiteroit d'être dé- » fait du prince ; ſes ennemis ſe prévalurent de ces ex-

d'humanité dans le cœur de François, ne leur arrachât le fruit de leur vengeance, font dire à du-Méel qu'on hâte la fin du prisonnier : on a résolu de l'empoisonner ; on feint d'être touché de son état ; on lui apporte une soupe, qui, bien-loin de

---

» pressions échappées à François dans un mouvement de » colère : ils ont donc résolu d'ôter la vie à leur malheu» reuse victime ; le chancelier de Bretagne n'avoit point » rougi, ainsi que nous l'avons vû, de prêter son ministère » à cet abominable complot : il avoit dressé un ordre comme » émané du duc, de faire mourir son frère. Ceux qui gar» doient le prisonnier, étoient tous gens dévoués à ses enne» mis, & qui ne demandoient qu'à signaler leur scélé» ratesse. Cet ordre (selon d'autres mémoires) éma» noit du duc même. La conduite qu'il avoit tenue jusqu'ici » à l'égard du prince, & les moyens divers qu'il avoit » cherchés pour le faire périr, donnent en-effet lieu de le » croire. La vérité est que le maréchal de Montauban, que » des intérêts de famille avoient fait entrer dans cette es» pèce de conjuration pour perdre un innocent, eut hor» reur du projet, & s'opposa de tout son pouvoir à l'exécu» tion. »

On lui apporte une soupe, &c. » Rayard maître-d'hôtel » d'un des complices, remit à du-Méel trois paquets de » poison qu'il avoit apportés d'Italie, & lui apprit même

ranimer ſes jours, devoit les terminer ; on y avoit inſinué du poiſon ; la force de ſon tempérament l'emporte ſur les effets que du-Méel attendoit, & le prince luttoit encore contre la mort, qui, en quelque ſorte, l'inveſtiſſoit de tous côtés.

Il cédoit, un moment, à la violence de ſes maux : ce ſommeil qui naît de l'éxcès des ſouffrances, & que nous devons regarder comme un bienfait de la nature, tendre mère toujours attachée à nous ſecourir, ce ſommeil accablant s'appéſantiſſoit ſur la paupière du priſonnier ; il s'entend appeller par une voix touchante, qu'il a bientôt reconnue : il ſe précipite, s'élance à ſon ſoupirail : —— Eſt-il bien vrai ? .. quel miracle ! .. C'eſt vous, chère Alix ! .. c'eſt vous ! .. & ſous quels habits ! un faible clair de lune permettoit de diſtin-

---

» le moyen de les préparer ; ces ſcélérats délibérèrent en-» tr'eux ſur la manière dont ils préſenteroient le poiſon : » il fut conclu qu'on le feroit prendre dans une ſoupe » graſſe que l'on donneroit au priſonnier ; il mangea donc » de cette ſoupe : mais la force de ſon tempérament l'em-» porta encore ſur la violence du poiſon, & il en fut quitte » pour des douleurs d'eſtomac, qui l'affaiblirent conſidéra-» blement. »

guer les objets. La princeſſe, c'étoit elle en effet, ne peut retenir un cri lamentable, lorſqu'elle apperçoit ſon mari dans cette horrible ſituation; elle tombe, le viſage collé contre les barreaux, qu'elle inonde de ſes pleurs: —— Cher prince!.. cher époux!.. c'eſt ainſi qu'un frère barbare vous traite!.. ah! je cours lui demander la mort. Le prince la retenant par la main: —— Il eſt inutile de tenter une démarche infructueuſe. J'en ai trop fait! nous nous ſommes trop abbaiſſés, trop humiliés! il faut mourir. Je vous ai vûe, adorable épouſe! c'eſt l'unique faveur que j'implorois de ce ciel, mon ſeul appui: il me l'a accordée; j'expire content.

Ils entrent dans des détails interrompus vingt fois par les ſanglots. La bonne femme avoit ſû vaincre les obſtacles: elle étoit parvenue à la princeſſe, quand on la conduiſoit à l'égliſe, & en feignant de lui demander l'aumône, elle avoit eu le temps de lui parler de ſon mari; Alix, à l'aide d'un drap découpé, étoit, pendant la nuit, deſcendue de ſon appartement; revêtue des habits de la pauvre femme à qui elle avoit laiſſé les ſiens, & inſtruite de la façon dont elle devoit s'introduire dans les foſſés, elle étoit arrivée, à la fa-

veur de ce déguisement, jusqu'à l'affreux séjour qui renfermoit son époux. Non, cher prince, lui dit la princesse, en attachant ses baisers & ses larmes sur une de ses mains, vous ne mourrez pas; je revivrai avec vous; je vais embrasser les genoux du cruel auteur de nos misères; ou je le fléchirai, ou il enfoncera le poignard dans mon sein; c'est mon époux, c'est lui qui souffre tous ces tourments, qui mange le pain de la pauvreté!.. ô ciel! ciel! permettras-tu que le crime triomphe à ce point?

Un bruit s'élève; on apperçoit des flambeaux; on distingue une troupe de gens armés; ces furieux accourent, se saisissent de la princesse qui poussoit des cris perçants, & qui, s'attachant aux barreaux, ne vouloit point se séparer de son mari: —— Eh! du-moins, tigres impitoyables, que nous puissions expirer ensemble! nous refuserez-vous jusqu'à cette consolation? Ah! barbares, s'écrioit le prince, venez, hâtez-vous de déchirer mon flanc, & qu'une épouse innocente ne soit pas l'objet de vos fureurs! c'est sur moi, sur moi que doit s'épuiser votre rage.

L'un & l'autre n'étoient point écoutés. On avoit surpris la pauvre femme avec des habillements si peu convenables à l'indigence; les menaces, les

coups n'avoient pu lui arracher son secret ; un enfant, qui par hasard s'étoit trouvé près d'**Alix** lorsqu'elle revétissoit ces haillons, avoit tout découvert ; la femme charitable fut plongée dans un cachot, & l'on ramena la princesse mourante à sa retraite, où elle essuya tous les mauvais traitements d'une dure captivité.

Le duc venoit de prendre Avranches sur les Anglais ; il se mettoit en chemin avec ses principaux seigneurs, pour aller coucher au mont Saint-Michel ; on lui annonce un religieux qui demandoit à lui parler en particulier. Ce prince éprouvoit déja ces tourments de l'ame inséparables du crime ; c'est en-vain qu'il se déplaçoit : l'image de son frère l'atteignoit, entroit dans son cœur, y portoit ce trouble, cet effroi de soi-même que rien ne peut dissiper ; il entendoit des accents lamentables ; tous ses sens se soulevoient contre lui ; tout prenoit une voix pour lui reprocher son inhumanité ; on n'offense donc pas la nature impunément ! quelle différence de la vertu qui, dans les plus malheureuses épreuves, conserve la sérénité, & se console de ses maux par le témoignage favorable de sa conscience !

Le religieux aborde le ſouverain qui a fait retirer ſes courtiſans, & qui le premier prend la parole : —— Quel ſujet vous amène ici, mon père, & que me voulez-vous ? —— Empêcher, monſeigneur, le comble de l'injuſtice & de la barbarie, réclamer auprès de vous la nature, la religion; je ſuis chargé d'une commiſſion cruelle : mais mon état m'ordonne de dire la vérité, & de la ſervir. Le prince votre frère qui eſt prêt d'expirer, vous appelle à ce jugement infaillible, irrévocable, auquel tous les hommes ſont ſoumis, au jugement de Dieu; il vous cite à ſon tribunal, dans l'eſpace de quarante jours... —— Vous oſez... —— Tout, monſeigneur, dès qu'il s'agit de vous retenir ſur les bords de l'abyme, de vous ouvrir les yeux, de vous rendre à vous-même : car il n'eſt pas poſſible que vous portiez un cœur auſſi impitoyable ! Repréſentez-vous le prince courbé ſous le poids des chaînes, enſeveli, pour ainſi dire, dans une foſſe pleine d'eau, condamné par les barbares inſtruments de votre vengeance, à expirer de faim; il en reſſentoit toutes les horreurs : il n'y a que la charité d'une pauvre femme qui ait prolongé juſqu'ici ſa miſérable

existence; elle lui a donné en secret le fruit de ses aumônes, le morceau de pain, seul aliment qu'elle possédoit, & dont elle s'est privée pour votre frère, qui dans ce moment trempe ce peu de nourriture de ses dernières larmes, qui vous tend ses deux bras désséchés par le besoin... par le besoin, monseigneur; c'est votre frère qui est réduit à cette extrémité, &... il cherche encore à vous justifier; il est persuadé qu'on vous a trompé, qu'on se sert de votre nom sacré, pour lui faire subir des tourments qu'on épargneroit au dernier des scélérats. Eh quel crime a mérité une semblable punition? oui, malgré ses souffrances... dont vous êtes l'auteur, il ne sauroit vous haïr; vous lui êtes encore cher; sa voix défaillante vous nomme encore... (le religieux se jette aux pieds du duc) monseigneur... monseigneur, r'ouvrez votre sein à ce malheureux frère; rappellez son dernier soupir; il vous auroit offensé: Dieu pardonne, monseigneur; les souverains ne sont-ils pas son auguste image sur la terre? c'est par la bonté qu'on est vraiment supérieur aux autres hommes. Si vous laissez consommer le crime, tremblez: je dois vous le prédire; un remords éternel vous déchirera le sein; vous

reverrez toujours une ombre effrayante; ses accents plaintifs frapperont toujours votre oreille; plus de repos, plus de consolation; vous sentirez le vuide de vos grandeurs; ce ne sont point elles qui vous rendront le calme; vous voudrez vous fuir, & vous vous retrouverez par-tout... le plus malheureux... le plus coupable des hommes. Il en est temps encore: cédez à la vérité, à la pitié, à la religion qui vous conjure par ma voix, par mes larmes, de faire cesser le supplice d'un infortuné... Monseigneur, tôt ou tard il faut paraître devant Dieu, & comment vous offrirez-vous à ses regards? Tout couvert des larmes, du sang d'un frère... Ah! s'écrie le duc fondant en pleurs, & tombant dans les bras du religieux, mon père, mon père, tout ce que vous desirez... donnez mes ordres... mon frère... je brûle de le revoir, de l'embrasser... c'est moi qui implorerai de lui mon pardon; je vous prierai de vous joindre à moi pour l'obtenir... mon frère, ai-je pu écouter à ce point les cruels?.. (il appelle ses officiers): que l'on coure vîte! que du-Méel mette le prince en liberté... empressez-vous! hâtez-vous, que je le serre dans mes bras! & vous homme respectable, si digne

de l'état que vous professez, vous me rappellez à la religion ; à l'humanité, à la nature, vous ôtez de dessus mon cœur un fardeau qui l'accabloit ; je l'ai trop éprouvé : qu'il en coûte pour être inhumain ! eh ! quel plaisir on ressent à céder à l'attendrissement ! qu'il est doux de pardonner, d'aimer, d'écouter la nature qu'on cherche à étouffer en nous ! une voix secrète me crioit sans cesse d'épargner mon frère. Mon père, demeurez auprès de moi. Les sujets qui disent la vérité, voilà les fidèles serviteurs des princes ! loin de moi pour toujours ces infâmes courtisans ! mon père, ils m'ont creusé l'abyme où vous me voyez entraîné ! ils m'ont rendu odieux à laBretagne, à moi-même... Mon frère, mon cher frère ! oh ! je réparerai tous les chagrins que je t'ai causés. Tes larmes ont coulé jusques au fond de mon cœur ! je les sécherai par tant de marques de tendresse ! je serai si occupé de ton bonheur ! jamais, jamais nous ne nous serons plus aimés !

Le connétable, que le duc croyoit à la tête de l'armée Française, ouvre la porte de l'appartement avec précipitation, entre, agité de colère, & s'adressant à son neveu : —— Malheureux, te

voilà donc arrivé au comble des forfaits! —— Mon oncle, ils ne se commettront point : —— Que dis-tu? —— Que mon frère... —— Il est assassiné... —— Mon frère assassiné ! —— Vas, cours, vas

---

Il est assassiné, &c. Ces misérables voyant que la faim & le poison ne produisoient pas les prompts effets qu'ils espéroient, se hâtèrent de chercher un autre moyen de se délivrer de leur prisonnier. Du-Mécl leur dit : *or bien j'en suis content, mais de moi je n'y serai pas.* Ce remords inattendu qui devoit exciter une forte impression sur l'esprit de ces barbares, ne les arrêta point : ils courent au cachot du prince qu'ils trouvent endormi, se jettent sur lui, & l'étranglent. Des mémoires du temps déposent qu'il fut étouffé entre deux matelas, & couché ensuite dans un lit, pour faire croire que sa fin étoit une mort naturelle. Quelques-uns de ces monstres allèrent à la chasse. Du-Méel qui joignoit l'hypocrisie à ses autres mauvaises qualités, se rendit à l'église pour assister aux offices du jour; un page aposté vint le trouver en pleurant, & lui annonça la mort du prince. Le scélérat sçut jouer admirablement l'homme affligé : il fit part de cette nouvelle à plusieurs personnes qui étoient dans l'église, & les pria de se souvenir que lui & les autres étoient absents, lorsque le prince étoit mort. Cette grossière imposture n'en imposa point, & ne fit que révolter ; les meurtriers devinrent l'objet de l'exécration publique.

voir son cachot regorger de son sang, & c'est par ton ordre ... — O ciel! qu'ai-je entendu? que m'apprenez-vous? — Ce que ta barbarie n'a dû que trop prévoir, ce que sans doute tu as commandé, ce qui appelle sur ta tête tous les châtiments du ciel. Oui, du-Méel ayant vû que la faim & le poison ne pouvoient terminer les jours de mon malheureux neveu, il l'a fait étrangler par des satellites dignes d'être les exécuteurs de tes abominables volontés; oui, c'en est fait! ton frère n'est plus! il est enlevé pour toujours à mes larmes, à mes embrassements, à la Bretagne qui le pleure, & qui l'aimoit; le roi m'avoit accordé la permission de voler à son secours, & je viens pour contempler son cadavre, pour gémir en-vain sur ses tristes restes. Prince indigne de ton rang & de ta maison, c'est de dessus ce corps ensanglanté que je crie vengeance à Dieu qui te punira, qui te frappera. Regarde le

---

Et c'est par ton ordre, &c. » Le connétable (c'est l'histoire » qui parle) accabla François des reproches les plus san» glants; le duc eut beau vouloir se justifier: on ne put » se persuader que, sans son ordre, on eut osé attenter à la » vie de son frère. »

glaive suspendu ; entends la foudre qui roule ; tu ne saurois t'y dérober. Pour moi, je te livre à toute ma malédiction ; je te désavoue pour être de mon sang ; tu ne seras plus à mes yeux qu'un vil coupable... il n'y a que la honte d'immoler un criminel aussi abject qui retienne mon épée. Le duc qui étoit tombé dans le plus profond accablement, s'en relève, & veut se justifier : — Je ne t'écoute point ; je ne t'écoute point. Le roi sait tout, il sait qu'on a égaré sa justice, qu'on l'a trompé indignement, que ton frère... ah malheureux ! je retourne auprès de Charles, & je cours à haute voix lui demander la punition de tes indignes complices, la tienne même.

Le cordelier veut suivre les pas du connétable qui s'est retiré : mon père, lui crie le duc frappé déjà d'un horrible égarement, arrêtez, restez, soutenez-moi sous l'excès de tant de maux. Quoi ! mon frère n'est plus, & je suis... je suis son bourreau ! la prédiction est accomplie : je l'entends..., je le vois... un spectre épouvantable... il me poursuit... son sang rejaillit jusqu'à moi ! .. mon père, ouvrez-moi vos bras ; mon père, sauvez-moi dans le sein de la religion ... que je m'y cache à moi-même !

me repousseroit-elle? Dieu, ah! je sens qu'il n'y a que lui seul qui puisse me secourir, prendra-t-il pitié d'un criminel... oui, je me suis souillé de tous les crimes... mon père, tous les supplices... l'enfer est dans mon cœur.

En-effet le duc fut persécuté par un trouble effrayant qui le poursuivit jusques sur son lit de mort. L'armée avoit horreur de marcher sous ses drapeaux; la Bretagne entière se répandoit en murmures qui, tous les jours, éclatoient davantage. On n'entendoit que des regrets sur la fin déplorable du prince; on se représentoit sa jeunesse, ses malheurs, & l'on ne voyoit plus ses défauts. L'indulgence & la compassion sont deux sentiments qui nous sont si naturels! la bonté est toujours prête à rentrer dans le cœur humain, quand l'intérêt personnel ne vient pas le pervertir. Les détestables favoris n'échappèrent point à la vengeance Divine; la plûpart

---

En-effet le duc fut persécuté, &c. Le discours du cordelier, jetta effectivement dans l'ame du duc une terreur qui ne put se dissiper; c'est en-vain qu'il s'efforçoit d'en imposer aux regards de ceux qui l'environnoient: les remords & l'épouvante ne le quittoient plus, & il fut atteint d'une langueur qui précipita la fin de sa vie.

